DE

DEUX ANS AU MEXIQUE

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante-dix-huit, au bureau du Ministre de l'Agriculture, par Faucher de Saint-Maurice, (Narcisse-Henri-Edouard).

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

DEUX ANS

AU

MEXIQUE

AVEC UNE NOTICE PAR

M. COQUILLE

Rédacteur du journal *Le Monde* de Paris

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR
1878

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



F
1233
.F25
1878

A

MON EXCELLENT CAMARADE

AUGUSTE BRAUN

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

LIEUTENANT-COLONEL AU 1er REGIMENT DE CUIRASSIERS

Il nous arrive rarement des livres du Canada : il en vient cependant quelquefois. En voici un qu'un officier français-canadien, M. Faucher de Saint-Maurice, a publié à Montréal.

L'auteur a voyagé dans notre France ; il a voulu voir sa mère-patrie. Il a pu s'apercevoir combien les notions que la plupart des Français ont du Canada sont erronées. Pourtant, quels souvenirs plus chers pouvons-nous avoir que cette ancienne France, aujourd'hui si prospère, et qui doit peut-être sa prospérité à sa séparation de la mère-patrie ? Les Canadiens n'ont pas connu nos révolutions, nos bouleversements périodiques ; il y a à peine un siècle, ils n'étaient pas cent mille habitants, et ils sont quinze cent mille aujourd'hui. C'est qu'ils ont gardé les lois, les mœurs de la France d'avant 89. Ils sont plus Français que nous-mêmes, puisqu'ils n'ont rien renié du passé de la France, et qu'ils ont conservé toute la tradition nationale. Ils n'ont pas coupé en deux la patrie, la patrie d'avant 89 jetée aux gémonies, et la patrie d'en deçà 89 follement glorifiée.

Ce que nous aimons dans ce qui nous vient du Canada, c'est l'honnêteté, la droiture des sentiments, l'esprit chrétien. Nous retrouvons ce caractère dans l'ouvrage que M. Faucher de Saint-Maurice consacre au Mexique. L'auteur s'est rencontré au Mexique avec notre armée. Comment juge-t-il cette expédition ? Nous n'avons pas besoin de dire qu'il ne se place pas au point de vue de nos Jules Favre, de nos Guéroult, et de toute cette opposition qui fit cause commune avec Juarez. Il constate même que Juarez faisait traduire les discours de nos députés libéraux ou les reproduisait pour les adresser à nos soldats et les pousser à la désertion. Notre Canadien est tout étonné de l'indifférence avec uelle les souverains européens ont accueilli le meurtre juridique de l'empereur Maximilien. En France, ni le président de la Chambre des députés, ni M. Troplong, le président du Sénat, n'ont osé contester la légitimité du crime. En annonçant le crime à leurs Assemblées respectives, ils se sont bornés à des platitudes que l'émotion du moment ne faisait que trop ressortir.

La race espagnole, en se greffant sur la race indienne, avait élevé celle-ci à un haut degré de splendeur, et lui avait communiqué une force, une énergie dont elle était naturellement incapable. La civilisation chrétienne s'était développée dans ces vastes contrées de l'Amérique. Elle y fondait des peuples auxquels un avenir de paix était destiné. Le contre-coup de la révolution française vint heurter cet édifice et le fit crouler. La politique de l'Angleterre, qui n'avait plus ses Pitt et ses Burke, favorisa les insurrections en Amérique comme sur le continent européen. En Amérique, ce fut plus spécialement un crime de lèse-civilisation. Le protestantisme fut heureux de briser un des chefs-d'œuvre de la politique chrétienne. La domination de l'Espagne abattue, c'est la race indigène qui reprenait le pouvoir. Cette race inférieure n'étant plus soutenue par la race espagnole, revient à ses instincts sauvages, à son incapacité politique, à son anarchie native.

La civilisation dépérit dans ces contrées, où elle a cependant jeté un certain éclat. Livré à lui-même, l'indien ne lutte pas contre la race européenne, il s'éteint. Que sont devenus les Indiens de l'Amérique du Nord ? La race protestante des Etats-Unis a refusé de s'unir à eux. Elle les a partout exterminés. Et si elle n'y met pas directe-

ment la main, ils s'exterminent eux-mêmes par leurs vices et les boissons alcooliques.

L'Espagne accomplissait donc un acte vraiment social en s'alliant aux Indiens. Elle ne dédaigna pas une race inférieure, et lui communiqua la lumière de l'Evangile.

Tout le pays s'élevait et grandissait par la prépondérance chaque jour plus marqué du sang espagnole. Jetez maintenant un regard sur tous ces misérables Etats d'origine indo-espagnole; depuis un demi-siècle qu'a sonné l'heure fatale de l'émancipation, la civilisation a décru d'heure en heure, et à mesure qu'elle baissait, la sauvagerie reprenait le dessus ; les instincts de la barbarie, de nouveau déchaînés, rendaient impossible tout gouvernement. Ces races infirmes disparaîtront dans leur anarchie : c'est le sort qui les attend.

Certes, c'était en soi une œuvre mémorable que de relever la race mexicaine. Les Espagnols sont expulsés du Mexique, mais le christianisme y est toujours et y forme le seul principe d'union, le seul lien social. Le parti conservateur et catholique du Mexique désirait un prince européen pour mettre fin à l'anarchie, mais c'était avec la tradition catholique qu'il entendait rétablir l'ordre social. Louis Napoléon paraissait entrer dans ces vues ; à peine engagé avec les conservateurs, il vira de bord, se mit contre eux, dans l'espoir d'attirer à lui les partisans de Juarez. Il maintint la confiscation des biens de l'Eglise et se vit abandonné de ceux qui l'avaient appelé. Il perdit ses amis sans gagner ses adversaires, et fut obligé de quitter la partie, laissant le Mexique dans une position plus triste que celle où il l'avait trouvé.

Au lieu de reprendre la tradition espagnole, il continuait au Mexique la tradition de la France révolutionnaire. Là, comme en France, il succomba sous le poids de son inconséquence. Mais dans le Nouveau-Monde cette politique, qui n'était pas très connue, put jeter de l'illusion. Et l'on conçoit que des Français de l'ancienne France aient salué avec joie, dans ces parages lointains du Mexique, notre drapeau victorieux. La civilisation chrétienne n'allait-elle pas renaître et la paix remplacer l'anarchie ? L'empereur Maximilien, que distinguaient tant de qualités généreuses, n'était-il pas destiné à

inaugurer une nouvelle ère dans ces contrées ? Au milieu de ces luttes et de ces intrigues, M. Faucher de Saint-Maurice voyait l'armée française ; il étudiait les mœurs mexicaines ; il sentait l'impossibilité d'un Etat purement indien. La révolution s'est emparée du Mexique, et l'empereur des Français allait non la combattre, mais lui faire un lit comme en France et en Italie. C'est cette combinaison qui a échoué. Et la loyauté canadienne s'est étonnée que les libéraux français se soient rangés du côté de l'indien Juarez, et aient fait cause commune, à l'étranger, avec l'ennemi de leur pays.

COQUILLE.

Le Monde,
Paris, 4 octobre 1875.

DEUX ANS AU MEXIQUE

I

SUR LE GRAND CHEMIN

Je me souviens d'avoir lu quelque part, dans Sterne je crois, que jamais on ne désire autant le soleil que lorsque le baromètre est à la pluie. Je puis bien me permettre de commencer ce chapitre en empruntant l'idée du caustique Irlandais, et en assurant à mes lecteurs que jamais un touriste ne regrette autant la vieille atmosphère et l'architecture bourgeoise des pays du Nord, que lorsqu'il tombe parmi les sales rues, et qu'il respire les miasmes fétides d'une ville espagnole ou créole.

Du pont du navire qu'il vient de quitter, la Vera-Cruz lui a semblé assez gentille avec ses dômes bleus et ses minarets dorés par les jets du soleil levant. Elle a un petit air oriental qui plaît.

Mais tout cela s'évanouit dès qu'on met le pied sur le quai de la douane, et lorsqu'échappé aux *cargadores* qui nous entourent et aux douaniers qui nous arrachent nos clefs pour ouvrir nos malles, on se prépare à admirer ce qui nous a charmés de loin, on ne trouve plus que des édifices massifs, humides et lézardés, alignés le long de ruelles tapissées d'herbes et de champignons, tout comme un jardin de botaniste ; à cette exception près, qu'un amateur de plantes les arrose avec de l'eau claire et limpide, tandis qu'ici tous ces cryptogames poussent à qui mieux mieux dans les mares stagnantes et autour de l'égoût réglementaire qui traverse chaque rue mexicaine.

Quant à ses 16,000 habitants, ils ne se croient guère mieux que leurs maisons et leurs édifices, si j'en juge d'après l'isolement et le silence qui pèsent partout sur la ville.

A part quelques marchands affairés, ou quelques porteurs d'eau —*aguadores*— poussant flegmatiquement leur âne devant eux, on ne rencontre guère que des forçats enchaînés deux à deux, des miliciens faisant service de gardes-chiourmes auprès de ces malheureux et paraissant, soit dit entre nous, ne pas les valoir de beaucoup ; puis, des soldats égyp-

tiens dont la tenue magnifique et l'allure martiale contrastaient avec l'uniforme hyperbolique de la garde nationale et témoignaient assez favorablement du splendide prêt fait à la France. Informé que les troupes européennes ne pouvaient supporter longtemps les effets meurtriers du climat de la Vera-Cruz, le vice-roi d'Egypte avait fait offrir un de ses régiments noirs à l'empereur Napoléon III ; l'offre fut acceptée, et l'on ne saurait croire tous les services que ces braves troupes ont rendus au corps d'occupation. Marchands, soldats, gardes-chiourmes et fellahs sont entremêlés de mulets, d'ânes écloppés, de mendiants et de zopilotes qui courent, braient, pleurent ou sautent dans les jambes du pauvre voyageur, à peine déshabitué du roulis de la mer, et qui voudrait déjà voir le Mexique, le climat du tropique et le type créole aux cinq cents diables, pour retourner voir sa Normandie.

De toutes les particularités que le Mexique renferme, et qui peuvent exciter plus ou moins la curiosité de l'étranger, je ne sais rien qui vaille le zopilote.

C'est un oiseau noir et dégoûtant, gros comme un dindon, appartenant au genre des rapaces, et qui pullule par tout le Mexique, mais particulièrement à la Vera-Cruz, où il remplit les graves fonctions de cureur d'égoût.

Ne riez pas, s'il vous plaît ; ici le zopilote est respecté à l'égal d'un magistrat.

Sa vie est sauvegardée de par la loi, et si saint Hubert vous faisait passer par la tête la fantaisie d'en occire un, cela vous coûterait la modique somme de vingt piastres ; ce qui, répété à petites doses, pourrait bien faire passer vos goûts de naturaliste.

A le voir sautillant sur ses longues pattes noires, enfonçant son bec de vautour partout où il y a des immondices ou une saleté quelconque, s'en gorgeant avec autant d'insouciance que s'il dînait chez Brillat-Savarin, puis dirigeant son lourd vol vers une église ou une tourelle isolée, pour y digérer à loisir son copieux, sinon délicat festin, on pense involontairement à ces terribles goules dont nos grand'mères nous faisaient un si hideux portrait, quand nous étions bambins, et qui se rendaient au cimetière vers l'heure de minuit, pour y déguster à leur aise les chairs violacées du cadavre enterré de la veille.

Une douzaine de zopilotes trouveront aisément le moyen de déchiqueter et de faire disparaître le corps d'un cheval en vingt-quatre heures, et celui d'un homme en trois.

Aussi n'était-ce pas le favori du piou-piou français. Il en voyait partout : sur les armes nationales du Mexique (1), sur le drapeau de Maximilien, et même

(1) D'après M. Girard qui a écrit sur le Mexique, un oracle avait annoncé aux Astèques qu'ils finiraient leur long pèlerinage là où ils trouveraient un aigle sur un nopal, sortant du creux d'un rocher.

sur le ruban de la médaille commémorative de l'expédition, frappée par Napoléon III, et qu'un loustic baptisa un jour du nom de " décoration au Zopilote," sobriquet qui la désigna bientôt à tout le corps expéditionnaire.

Il faut en convenir, cette population crétinisée, qui semble s'identifier petit à petit avec ses affreux vautours, n'est guère propre à rassurer un homme qui n'a jamais sorti de chez lui.

Si, pour oublier cette désolation muette qui tue, on veut chercher le grand spectacle de la mer qui, au moins, sait cacher à travers le prisme de son miroir les douleurs et les sanglots qu'elle dévore sans cesse, l'œil n'a pour se reposer que des carcasses de bâtiments et des carènes démembrées, éparpillées sur les récifs du port, où ces navires sont venus se briser en voulant fuir les coups de fouet du terrible vent de Nord,—*el Norte*—ce simoun du littoral du Mexique. Du haut du balcon de mon hôtel—*el Hotel del Commercio*—j'ai pu compter jusqu'à trente-huit épaves échelonnés entre l'île de Sacrificios et le château de San Juan de Ulloa.

Cette prédiction s'étant réalisée, ils jetèrent les fondements de leur cité dans une île du lac où l'aigle leur était apparu, donnant à la nouvelle ville le nom de Tenochtitlan—aujourd'hui Mexico—qui rappelait son origine miraculeuse.

Cette légende est représentée sur l'écusson du Mexique par un aigle perché sur l'arbre saint et tenant dans son bec un serpent. Quand l'aigle n'est pas bien exécuté, ce qui arrive assez fréquemment, il ressemble à s'y méprendre au zopilote.

Comme cela doit être gai, un pays qui s'annonce sous un aspect aussi attrayant !

Pour chasser de l'imagination ces longs squelettes ensablés qui crient et gémissent sous la pression du flot de la baie, on ne trouve que l'énorme masse du château, réputé imprenable jusqu'au jour où il perdit sa renommée, après quelques heures de cannonnade, en 1838, grâce à l'amiral Baudin et au prestige que Dieu, dans sa miséricorde, a longtemps jeté autour des plis frémissants du drapeau de la France. Situé à trois quarts de mille en mer, et bâti sur des récifs sous-marins, San Juan de Ulloa défend l'entrée du port et de la ville, et peut contenir une garnison de mille hommes. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une prison où l'on envoie les condamnés aux travaux forcés rêver à loisir dans leurs humides cachots au grand mot de liberté.

Le seul bruit du monde qui parvienne jusqu'à eux, c'est le cliquetis de leurs chaînes ; et, pour tuer le temps, ils n'ont que les ennuis du présent, ce vague soupir que l'éternité jette à l'immensité.

Au mois de septembre, le séjour de la ville est encore mortel pour les étrangers, le *vomito* y régnant depuis mai jusqu'en octobre, et M. le commandant supérieur du district, le chef de bataillon Maréchal, pour qui j'avais une lettre de recommandation, me conseilla d'aller remettre immédiatement au consul de France, M. Jules Doazan, les trois dépêches que

j'avais pour lui, et de quitter la Vera-Cruz le soir même.

Cinq mois plus tard, le 25 février 1865, le brave commandant Maréchal se faisait tuer au combat de Tlaliscoyan, en pointant lui-même contre l'ennemi l'unique pièce dont il pouvait disposer. Au quatrième coup l'affût se cassa, le canon roula à terre, et les guérillas qui l'avaient reconnu, dirigèrent plus de quarante coups de feu sur le petit groupe ou se tenait le commandant. Déjà blessé à la jambe et à la poitrine, deux balles atteignirent de nouveau M. Maréchal, qui s'affaisa lentement sur le canon qu'il ne pouvait plus défendre. Pour arracher son cadavre aux mains des Juaristes qui avaient déjà commencé à outrager cette noble dépouille, un brigadier fut obligé de jeter le corps de son chef sur la croupe de son cheval et de le traîner ainsi pendant deux heures et demie. Bientôt la chaleur devint suffocante. La bête se fatiguait : de petites taches marbrées commencèrent à paraître sur la belle et mâle figure du pauvre offlcier. La terre réclamait sa proie, et loin de tout ce qui lui fut cher, France et famille, le commandant Maréchal fut enfoui sous les sables de la plaine d'Alvarado.

Sa fille a été dotée par l'impératrice Charlotte d'une somme de 25,000 dollars.

Je trouvai en M. Doazan un homme aimable et poli, qui me reçut parfaitement et m'engagea fortement à suivre le conseil de M. Maréchal. A quatre

heures j'avais en poche mon billet de chemin de fer, et je quittais sans regret la Vera-Cruz, qui m'a laissé l'impression de ces sépulcres blanchis dont parle l'Ecriture-Sainte.

En route, j'eus à me féliciter d'avoir suivi les sages avis qu'on m'avait donnés ; à la Soledad, j'appris que deux officiers du génie de la Martinique, arrivés presqu'en même temps que moi, avaient succombé aux attaques de la terrible maladie.

Une partie du pays que traverse la voie ferrée— elle s'étend maintenant depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexico—est marécageuse et couverte de plantes particulières aux terrains bourbeux et humides. C'est de ces cloaques verts et infects que s'élèvent chaque année ces miasmes délétères qui font tant de ravages sous le nom de *vomito*.

Le *vomito* est une maladie fort singulière et fort capricieuse, qui n'a pas encore été parfaitement décrite par les médecins. Presque toujours endémique, elle devient quelquefois épidémique, lorsqu'il y a agglomération d'étrangers et de troupes. Alors ses ravages sont épouvantables, si l'on doit en croire les nombreux cimetières qui enlacent la Vera Cruz dans leurs embrassements funèbres.

Un fait singulier, c'est que le vomito ne s'attaque jamais au nègre, tandis que souvent l'Indien du pays y succombe, et qu'ennemi juré du choléra-morbus, à son tour il ne touche pas à ceux qui souffrent des fièvres paludéennes.

N'est-ce pas là un fait curieux de pathogénie ?

Tout affreuses qu'elles soient, les attaques du vomito ne sont pas mortelles, quand on a soin de se faire traiter sur les lieux mêmes, et de ne pas sortir de la terre chaude, car il ne faut pas oublier que le Mexique se divise en trois zônes distinctes : la zône torride ou terre chaude, *tierra caliente :* la terre tempérée, *tierra templada*, et la zône froide, *tierra fria.* Mais malheur à celui qui a pris le germe de la mala die et l'emporte avec lui sur les hauts plateaux ! La mort l'attend là pour lui souhaiter la bienvenue, et lui offrir une hospitalité qui est loin d'être écossaise.

A Mexico, j'ai vu mon voisin de chambre, un tout jeune homme de dix-neuf ans, fils d'un millionnaire du Cuba, poète comme on l'est à son âge, agoniser dans mes bras sous les frissons de la terrible fièvre, et mourir quatre jours après avoir quitté la Vera-Cruz, plein d'énergie, de santé et d'espérances.

Le train, si l'on peut donner ce nom à la machine poussive qui tire derrière elle sept ou huit chariots où l'on ne mettrait pas même les bagages chez nous, arrive à la Soledad vers quatre heures de l'après-midi.

La Soledad est un petit village bâti en bambous, dont les marécages sont remplis de sauriens et de caïmans, et qui a légué son nom à l'histoire contemporaine avec celui du traité signé entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Mexique, le 19 février

1862, quelques jours seulement avant le commencement des hostilités.

Ici, en 1864, on quittait la voix ferrée pour prendre la diligence.

Les diligences mexicaines valent la peine qu'on en fasse une description, malgré leur lourdeur proverbiale.

Traînées ordinairement par neuf mules, elles sont admirablement fabriquées pour résister aux routes affreuses qu'elles ont à parcourir, surtout pendant la saison des pluies. Elles peuvent contenir jusqu'à douze voyageurs, et mettent, lorsque les chemins sont beaux, trois jours à franchir la distance de quatre-vingt-seize lieues qui sépare la Vera-Cruz de Mexico.

Les relais sont établis de trois lieues en trois lieues, et le pauvre voyageur dont les os sont moulus par les ornières et par les trous antédiluviens de la vieille route impériale, dont la tête est endolorie par les fréquentes accolades qu'elle distribue au front de ses voisins de face, de derrière, de droite et de gauche, soupire ardemment après le quart-d'heure de répit que lui donne le cocher, lorsqu'il détèle ses petites mules toutes couvertes de flocons d'écume et les flancs lacérés de coups de fouet. La tête basse, les oreille tristement baissées, elles regagnent doucement leurs étables, pendant que des camarades viennent à leur tour prendre part au pénible labeur

de la journée, et souvent le touriste se demande à quoi peut rêver la mélancolie de leur grand œil noir.

Peut-être disent-elles que toujours gourmandées, mal traitées, mal nouries, fouettées pour un service comme pour une ruade, elles ont été plus utiles au Mexique que tous ses diplomates et tous ses politiciens pendant trois quarts de siècle de guerres civiles.

Depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, je me tins assez coi, dormant tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, solidement emboîté entre deux allemands. Mais au relais de la douzième heure, je me trouvai vaincu, et je profitai avec volupté de notre court instant de repos pour descendre un moment me dégourdir et prendre à la *tienda*—petite buvette en bambou, dont le comptoir se tient en plein vent—un verre de *tepache*, liqueur rafraîchissante composée du jus de l'agave, de l'ananas et de la canne à sucre. Deux soldats français se tenaient dans la pénombre que formait l'angle du toit, et mes deux piou-pious acceptèrent cordialement un *bock*.

Ils appartenaient à la Légion Etrangère, et comme une politesse en attire une autre, l'un d'eux, beau parleur se mit à me raconter la tragédie glorieuse qui s'était jouée, il y avait à peine quelques mois, dans ces lieux si tranquilles et si paisibles, cette nuit.

Soixante et deux hommes appartenant à la 3me compagnie du 1er bataillon de la légion étrangère, lancés en éclaireurs sur ce petit village—le Camérone

—sous les ordres du brave capitaine Danjou et de MM. Vilain et Maudet, s'étaient trouvés attaqués inopinément par 2,000 hommes de troupes régulières et par des guérillas sous les ordres du colonel Milan, au moment où ils venaient de faire halte pour préparer le café.

Il était sept heures du matin. Après avoir lutté bravement pendant de longues heures contre les forces nombreuses qui l'écrasaient, le capitaine Danjou s'était vu forcé de lâcher le terrain pied à pied, et de venir s'abriter dans l'hacienda qui faisait face à notre buvette.

Là, cette poignée de braves continua la lutte gigantesque qu'elle avait entreprise. Aux demandes réitétérées que Milan leur faisait de se rendre à discrétion, ils ne répondirent que par des coups de feu et par deux charges à la baïonnette.

A neuf heures, le capitaine tombait percé d'une balle au cœur ; vers deux heures, le sous-lieutenant Vilain s'affaissait le front fracassé. Par la chaleur accablante qu'il faisait, la soif, surexcitée par les âcres émanations de la poudre et les cris du combat, forçait plusieurs soldats à boire leur sang comme Beaumanoir.

Bientôt à ce soleil brûlant vint se joindre un ennemi plus terrible encore. Désespéré de cette résistance opiniâtre, Milan avait fait mettre le feu à l'hacienda.

Alors se passa l'un des faits d'armes les plus glorieux de l'histoire de France.

A la tête de sept hommes qui seuls survivaient à leur compagnie, le lieutenant porte-drapeau Maudet s'élance hors de la fournaise et fait une charge à la baïonnette sur ces 2,500 hommes, les forçant à reculer et à lui donner le temps de se retirer sous les débris d'un hangard en ruine.

Dans cette charge le lieutenant est atteint de deux coups de feu. Qu'importe ? il luttera jusqu'à la dernière cartouche.

Il est six heures du soir et, petit à petit, la fusillade cesse.

Un à un ces hommes de fer se raidissent dans les crispations de l'agonie, et lorsque Milan, étonné du profond silence qui avait succédé aux bruits du combat, fit percer à coups de baïonnettes la toiture du hangar, il n'aperçut que des cadavres, là où une demi-heure auparavant, il y avait encore un rempart de poitrines françaises.

Officiers, sous-officiers et soldats étaient tombés, comme César tombant au sénat, enveloppés dans les plis de leur drapeau déchiré, et, pour raconter les péripéties de cette glorieuse page de l'histoire militaire de la France, il ne restait plus qu'un tambour tout criblé de blessures, oublié parmi les morts, et qui profita des ombres de la nuit pour s'échapper, et

courir mettre sur sa poitrine la croix et l'épaulette qu'il avait si bien gagnées.

Cette terrible journée avait coûté à l'ennemi deux cent-quarante morts et cent soixante-seize blessés.

Les restes mortels de cette poignée de braves sont enfouis à dix pas de là, et le capitaine comme le dernier de ses soldats dorment tous en ligne de bataille, n'ayant pour indiquer le lieu de leur dernier bivouac au voyageur qui écoute, la tête nue, cette merveilleuse histoire, qu'une grande croix de bois peinte en noir surmontée d'un petit drapeau tricolore.

Une planche porte l'inscription suivante :

—ICI REPOSENT LES BRAVES DE LA TROISIÈME COMPAGNIE DU PREMIER BATAILLON DU RÉGIMENT ÉTRANGER, GLORIEUSEMENT TUÉS AU COMBAT DU CAMERONE, LE 30 AVRIL 1863. M. DANJOU, CAPITAINE ; M. MAUDET, LIEUTENANT ; M. VILAIN, SOUS-LIEUTENANT.

Cette croix indiquait aux régiments qui allaient de France à Mexico, la récompense qui attendait un jour leur dévouement et leur abnégation sur cette terre lointaine.

Lorsque, tête basse, ils défilaient au commandement : Portez armes ! et aux roulements des tambours qui battaient aux champs devant ce modeste mausolée où se repose la gloire fatiguée, ils ont souvent réfléchi, sous leurs képis noircis par la

poudre et par la poussière, à cette grande vérité que Salomon proclamait du haut de sa puissance :

—Vanité des vanités ! tout n'est que vanité !

Un second *bock* paya au soldat la leçon d'histoire contemporaine qu'il venait de me donner—de nos jours où la Bourse règne en souveraine, il n'y a plus que les prêtres et les soldats qui font de l'histoire—et la diligence se remit à rouler sur ses grosses roues de chêne.

Le spectacle qui nous attendait au lever du soleil était vraiment admirable.

Nous voyagions en plein cœur de la terre chaude.

Par les stores soulevés de la voiture, les senteurs embaumées des forêts de manguiers, d'acajou, de bananiers, de magnolias, de palmiers et de bois de rose nous arrivaient sur les ailes du vent. Autour de nous voltigeaient des myriades d'oiseaux-mouches, de colibris, de perruches, de perroquets, d'aras et de bec-figues effrayés par les pirouettes fantastiques des singes du bois : sur notre tête, l'azur du ciel des tropiques, et devant nous, fier et immense, se dressait le premier chaînon de la Cordilière.

Nous étions tout yeux et tout oreilles pour écouter la voix tantôt suave, tantot stridente ou ironique de l'oiseau-moqueur, pour contempler la démarche nonchalante et pleine d'ivresse du paon sauvage, pour suivre les bonds gracieux de la gazelle mexicaine qui fuyait, rapide comme la flèche, devant le

bruit de la diligence ou le frôlement mystérieux des lianes et des vanilles dont les arabesque capricieuses étaient dérangées à tout moment par la brise qui passait. Des nuages de papillons couraient à travers tout cela, et rien de plus joli que de voir ces légers sylphes, nuancés de toutes les couleurs possibles, décrire par milliers leurs valses fantastiques, venir baiser amoureusement du bout de l'aile les fleurs du tropique qui, les jalouses, luttent de coloris avec eux, puis tout à coup les quitter étourdiment pour aller s'abattre autour d'une mare stagnante, au milieu du chemin, s'y rafraîchir un instant et disparaître encore aux yeux du touriste stupéfié, qui croit n'avoir qu'à tendre son chapeau pour y retenir prisonniers ces petits rois de l'air.

Tous ces parfums, ces chants d'oiseaux, ces fleurs suaves, ce soleil si pur, feraient de la terre chaude un Eden, si ces odoriférantes senteurs ne cachaient pas des poisons aussi subtils que ceux de la Borgia ; si ces pétales ravissantes, ne couvraient le hideux scorpion, le venin foudroyant de cet imperceptible bijou, le serpent coral ; si enfin, ce ciel serein et poétique n'emprisonnait sous sa coupole bleue, comme les dahlias mythologiques de l'Inde, des miasmes terribles et des fièvres mortelles.

Cette nature, qui donnait des rêves de feu à Humbolt, s'étend jusqu'au contre-fort des Chiquihuites, et quand la lourde voiture a gravi les pentes escarpées de cette première artère des Andes, alors se déroule

devant le touriste émerveillé un spectacle étourdissant.

Il peut admirer, à ses pieds, tout ce qui l'a étonné depuis le matin.

Une partie de la terre chaude est là dans cette vaste plaine qui, toute haletante sous les brûlantes caresses du tropique, court se baigner dans la baie de Campèche. La brise est plus tiède, et la poitrine des voyageurs peut s'emplir à volonté de ses fraîches émanations ; car bientôt la terre tempérée va venir donner une poignée de main à sa sœur, la *tierra caliente*.

Si, fatigué par la vue de toutes ces forêts vierges dont les ombres épaisses sont tranchées, ici et là, d'un rayon de soleil curieux sans doute de surprendre les mystérieuses amours du jaguar ou les haineuses délibérations du conseil de guerre des *guérilleros*, il cherche quelque chose pour ne plus rêver à cette chatoyante poésie, il n'a qu'à promener ses regards sur les ravins et les abîmes qui l'entourent, pour tomber dans le réalisme de l'existence. Il y verra des canons de bronze de 32, abandonnés sur la route depuis fort longtemps, et des centaines de cloches décrochées des beffrois de leurs monastères et de leurs couvents par la main patriotique de Juarez, et que l'intervention n'a pas eu le temps de rendre à leurs vieux murs tout étonnés de n'y plus entendre la voix argentine de l'*Angelus*.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous étions au temps des pluies.

Or, l'imprévu entre pour beaucoup dans les charmes de cette saison, et une singulière surprise nous attendait de l'autre côté du versant des Chiquihuites.

Jusqu'ici les chemins avaient été passables ; tout à coup nos mules nous précipitèrent dans un abîme de boue, long de quatre bonnes lieues, d'où nous eûmes toutes les peines du monde à nous dégager sains et saufs. Faire la description exacte de ce gouffre mouvant serait chercher à ne pas voir le lecteur ajouter foi à mon récit, et je préfère en laisser peser la responsabilité sur un extrait de l'*Estaffette*, journal français publié à Mexico :

—" La distance entre Cordova et Orizava est à peine de cinq lieues : eh ! bien, il y a des voyageurs qui ont mis deux jours à faire ce trajet. Les diligences ont cessé leur service entre les deux villes, et les touristes sont forcés de faire ces cinq lieues à cheval, et cela non sans danger. Il est arrivé très-souvent que des animaux ont péri dans ces lacs de boue, et il a fallu en retirer les voyageurs, sur le point de se noyer, à l'aide du *lazo*. Il importe, pour parcourir cet espace de cinq lieues, d'avoir reçu l'absolution et d'être en état de grâce."—

Parlez-moi d'un tableau qui frise le terrible comme cela, mais seulement quand je suis chez moi, les

deux pieds chaudement appuyés sur les chenets de ma grille, et l'épine dorsale bien emmaillottée dans un bon fauteuil.

En diligence, c'est différent.

Au lieu d'admirer ces choses, elles nous font venir à la bouche les jurons les plus expressifs. Je me rappelle avoir prononcé dans les Chiquihuites mon premier mot d'espagnol; c'était: *caramba!* et je suis encore à me demander comment nous avons pu nous tirer de là.

A tout prendre, cependant, nous n'étions pas les plus malheureux.

A côté de nous pataugeaient à qui mieux mieux, le fusil sur l'épaule, le sac au dos, Béranger aux lèvres, des zéphirs de la colonne du commandant d'Ornano, lancés à la poursuite d'une guérilla.

Leurs chansons et leurs joyeux lazzis nous remirent en gaîté, et quand la diligence les eut tous laissés derrière elle, j'étais loin de me douter que plus tard je serais attaché à ce même bataillon, et que je ferais mes premières armes sous les ordres de son brave commandant.

La saison des pluies commence en mai et finit en octobre, au Mexique. Pendant tout ce temps, les chemins sont transformés en lacs de boue, et il est presqu'impossible aux troupes d'effectuer aucune expédition.

On peut se faire une idée des épreuves qui attendent le malheureux soldat, lorsqu'il est obligé de se mettre en route par un temps pareil, rien qu'en lisant le fragment suivant d'une lettre que m'écrivait un lieutenant du train de la garde impériale, M. Jean Girard, décoré et plus tard capitaine au 1er régiment du train des équipages militaires. Il est mort depuis—à l'âge de 45 ans—à Lille, le 25 décembre 1870, des suites d'une blessure reçue dans un des combats livrés aux Prussiens par le corps d'armée du général Bourbaki.

Cette dépêche en date de Cordova, le 26 septembre 1864, disait :

" Pour venir à Cordova, où nous ne sommes arrivés qu'hier vers les trois heures de l'après-midi, nous avons été forcés de quitter la route impériale à environ une lieue d'Orizava, et de nous engager dans un sentier étroit, escarpé, semé de trous et recouvert de trente à quarante centimètres de boue noire et visqueuse. Ajoutez à ces légers inconvénients six rivières qui le coupaient à points donnés, profondes de cinquante à soixante centimètres, et que nos hommes ont dû traverser, sac au dos, et luttant à l'envie avec nos mules pour dégager nos fourgons qui s'embourbaient. Aussi, il fallait voir l'état affreux dans lequel ils sont arrivés à l'étape : mouillés de la tête aux pieds par la pluie battante qui tombait, et tout enduit de vase, ils faisaient peur à voir. L'idée que nous allons cingler bientôt vers la France nous fait oublier tous ces déboires, et l'air de la mer chas-

sera loin de nous la pensée de cet infect pays, que Dante sans doute ne connaissait pas, car il y aurait placé son purgatoire, à coup sur ! "

A mesure que nous avancions, les chemins devenaient de plus en plus impraticables, et la nuit arrivait avec de larges gouttes de pluie. Bientôt le cocher nous annonça qu'il ne pouvait plus guider ses mules, et, moitié de gré, moitié de force, il fallut nous résigner à passer cette nuit d'orage dans le méchant petit bourg où nous étions—Salsipuedes, —nom expressif qui, en français, veut dire :

—Saute si tu peux !

Après un frugal souper composé de *frijoles*, espèce de bouillie aux haricots, délicieuse au goût, et de *tortillas*, mince galette de maïs trop sèche pour être savoureuse, nous nous installâmes de notre mieux sur les banquettes de la voiture, passant une fort mauvaise nuit à rêver aux bandits qui, deux heures après notre départ de la Soledad, étaient venus y enlever des mules pour une valeur de 35,000 francs.

Depuis des siècles, rien n'a bougé dans ce malheureux pays, si ce n'est sa végétation tropicale. Brigandage et cuisine sont demeurés stationnaires, et la scène de la confection dès *tortillas* s'est passée ce soir là, sous mes yeux, telle que la vit Samuel de Champlain en 1599.

—" Les Indiens, écrivait alors le futur fondateur de Québec, se servent d'une espèce de bled

qu'ils nomment mammaix—maïs—qui est de la grosseur d'un pois, jaune et rouge, et quand ils le veulent manger, ils prennent une pierre cavée comme un mortier, et une ronde en forme de pillon, et après que le dit bled a trempé une heure, ils le meulent et réduisent en farine en la dite pierre, puis le pétrissent et le font cuire en cette manière. Ils ont une platine de fer, et comme elle est bien chaude ils prennent leur pâte, et l'étendent dessus assez tenue, comme torteaux, et l'ayant fait ainsi cuire, le mangent tout chaud, car il ne vaut rien froid ni gardé."

Cet antique plat reparut au déjeûner, et immédiatement après l'avoir expédié, nous nous remettions en route pour Cordova, petite ville située à trois lieues de là, grande comme Sorel, mal bâtie et malpropre à l'excès, mais ne faisant paraître que véniels ces gros péchés, grâce à l'arôme de son café noir qui surpasse en saveur le Moka d'Arabie, considéré jusqu'à ce jour par les gourmets comme le premier café du monde.

Cinq lieues séparent Cordova d'Orizava.

Nous les franchîmes à dos de mulet, et bientôt nous étions installés à l'hôtel des diligences de cette ville.

Le trajet m'avait fatigué horriblement.

Après avoir dîné, je me suis mis au lit, et pendant la nuit je faillis *tortiller de l'œil indéfiniment*, comme

disent les troupiers, dans leur langage énergique. Pendant dix jours, je fus forcé de garder le lit, et je ne pus me remettre à flot que grâce aux soins du docteur de l'hôpital militaire, M. Bedel, et de M Lucien Biart, alors modeste pharmacien, aujourd'hui brillant écrivain de la *Revue des Deux Mondes*. Encore, me défendirent-ils de quitter Orizava avant de prendre une dizaine de jours de répit pour me reposer entièrement.

Les premiers moments que je passai à Orizava ne furent guère agréables et récréatifs.

Pour me distraire des crises nerveuses que me valait la maladie occasionnée par le changement de climat, je n'avais que les charmes d'une promenade dans mon appartement, tout replendissant du luxe espagnol. Transportez-vous dans une chambre immense, vaste comme une salle d'armes de château, avec un parquet en terre cuite, et deux grandes fenêtres grillées. Pour ameublement, placez-y quatre lits en fer, un méchant lavabo tout vermoulu, un cadre noir où se trouve affiché le règlement de l'hôtel, quelques chaises en bois de fer de la pesanteur d'une voiture de roulage, et après vingt-quatre heures de tête-à-tête avec ce musée, venez me donner des nouvelles de vos dispositions joviales.

Lorsque je m'ennuyais trop à contempler les splendeurs de mon boudoir, j'avais l'agréable distraction de m'escrimer, six heures sur douze, contre l'essaim par trop sociable de puces et de moustiques qui se

disputait mes pauvres mollets avec un acharnement tout à fait indigne d'animaux que le crayon de Grandville a immortalisés.

Pourtant, petit à petit mes forces revenaient, mais, hélas ! en proportion inverse, mes fonds s'en allaient avec une rapidité effrayante.

Il en coûte cher de tomber malade loin des siens, et, pour comble de malheur, je suis propriétaire d'un porte-monnaie qui ressemble à s'y méprendre à celui de certain poète célèbre, toujours désolé par ses nombreuses infidélités :

De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,
De même dans ma bourse il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu !
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense !
Ma poche est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y saurait entrer quand on est en dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide ;
Entraînement funeste et d'autant plus perfide
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts !

Heureusement que Dieu pense de temps à autre aux misères qui forment notre ombre derrière nous, et ce fut lui, sans doute, qui souffla dans l'oreille du marquis de Montholon—prévenu de ma maladie par dépêche télégraphique—un léger soupçon du vide désastreux qui se faisait au dedans de mon escarcelle.

Quelques jours après l'envoi de mes dépêches, je recevais, par la bienveillante entremise de M. d'Ornano, ses remercîments, accompagnés d'une traite sur le commandant supérieur.

Délivré de la lourde responsabilité que faisait peser sur moi l'attention continuelle qu'il me fallait donner à la conservation de ces dépêches, j'eus le loisir, pendant quelques jours, de visiter Orizava et ses environs.

C'est une ville considérable, encaissée dans les montagnes—ce qui en rend le séjour excessivement désagréable pendant la saison des pluies—et entourée de jardins magnifiques dont les plantes tropicales nous rappellent involontairement les ravissantes descriptions que Méry nous fait de certains paysages de l'Inde et de Ceylan.

Elle est malheureusement, comme toutes ses sœurs du Mexique, d'une malpropreté révoltante.

En fait de monuments, la ville ne possède rien de très-remarquable, si ce n'est le beau et vaste couvent de la Concordia, transformé en hôpital militaire et ruiné plus tard par un tremblement de terre. En revanche, elle a son fameux pic, le volcan d'Orizava, haut de 5,295 mètres—soit 15,885 pieds—et dont la crête éternellement couverte de neige se distingue facilement à trente lieues en mer.

En 1860, un Anglais excentrique en tenta l'ascension et réussit à aller planter le drapeau du léopard

sur la crête du cratère. Pendant mon séjour, un officier français voulut donner un camarade de faction à l'*Union Jack*, et grimpa mettre à ses côtés l'oriflamme tricolore, sans vouloir, je le suppose bien, faire allusion au volcan éteint où l'Angleterre et la France ont planté la hampe de leurs couleurs.

A Orizava, je liai connaissance avec les officiers d'un escadron du train de la garde impériale, qui n'attendait plus que le passage d'un convoi pour rentrer en France. Ces messieurs furent d'une politesse charmante, me priant d'assister à leur mess pendant toute la durée de mon séjour, et me donnant sur le pays de précieux renseignements que plus tard j'eus occasion d'utiliser.

Ici, je vis pour la première fois l'imposante cérémonie d'une messe militaire.

L'aumônier de la garnison officiait dans la modeste cathédrale de la ville, aidé dans son saint ministère par deux zouaves en grande tenue. Sac au dos, ils répondaient avec ferveur anx paroles du sacrifice, pendant que l'escadron du train de la garde était formé en haie et présentait les armes à l'heure solennelle de l'élévation, faite au milieu du roulement des tambours et de la fanfare des clairons sonnant aux champs.

L'impression que laissent ces fronts basanés inclinés devant la majesté du Dieu des armées, est grande et sublime comme le sacrifice auquel ils

assistent, et l'on sort de l'église ayant au cœur ces battements que devait éprouver le grand pontife des Hébreux, quand il pénétrait dans le sanctuaire de l'arche sainte.

A la porte, un curieux spectacle nous attendait.

Au moment où les officiers, deux par deux, sortaient de la nef, un vieillard tout sale, le bras et la jambe amputés, se mit à leur tendre la seule main qui lui restait et presque tous y déposèrent une pièce blanche. Quand notre tour arriva, un officier, M. Girard, qui était avec moi, me pria de considérer attentivement la figure de ce mendiant, et lorsque nous fûmes sur le terre-plein de l'église, il me raconta une chose qui laisse bien loin derrière elle les histoires extraordinaires d'Edgar Poe.

Ce vieillard n'était autre—vous perdriez votre temps à vouloir le deviner—qu'un amiral qui avait assisté à la défense de San Juan de Ulloa contre Baudin ! Le même coup de canon avait emporté son bras, sa jambe, son drapeau et son prestige de brave marin, ne lui laissant pour toute fortune que la pitié moqueuse de ses compatriotes et la commisération courtoise de ceux contre qui il s'était battu.

Au Mexique, cela n'a rien de bien extraordinaire. Les rues de la capitale sont pavées d'invalides mutilés par les éclats des cent et une révolutions qui sont venues, depuis un demi-siècle, s'abattre sur leur malheureuse patrie comme un ouragan de mitraille,

et tous se voient réduits à mendier un morceau de pain, que tantôt leur donne un parti et que tantôt l'autre leur refuse.

Sous l'empire, Maximilien pourvoyait aux besoins les plus pressants de ces invalides, et la plupart de ceux qui avaient des droits réels à la retraite étaient pensionnés sur sa cassette particulière.

En allant prendre un vermouth au café de San Pedro, nous eûmes occasion de contempler un autre exemple du triste état où peut descendre une nation qui a perdu toute idée de ce qui est grand.

Nous achetâmes des cigares dans un misérable bureau de tabac tenu par un général de brigade ! Ils nous furent vendus par l'auguste personnage lui-même—jeune homme de trente-cinq ans—et à force d'obséquiosités, il finit par nous faire oublier notre menue monnaie sur le comptoir !

Décidément, cette journée devait être une comédie d'un bout à l'autre.

A peine avais-je mis le pied sur les larges marches en pierre grise de l'escalier de mon hôtel, que j'entendis le bruit d'une escarmouche assez vive engagée entre le propriétaire et un monsieur, qui disparaissait littéralement sous une avalanche de portemanteaux.

Ce monsieur voulait avoir une chambre à lui seul, et le propriétaire, peu confiant dans sa mine renfrognée son chapeau crotté et son habit déchiré,

se refusait obstinément à lui rendre ce service, à moins d'être payé d'avance, ce qui paraissait ne plaire que médiocrement au nouvel arrivé.

Après une demi-heure de pourparlers, la figure du propriétaire devint tout à coup humble et polie: la chaleur de la lutte disparut pour faire place à un air de soumission modeste, et je regagnais mon logement tout intrigué de ce changement à vue, lorsque je me croisai avec M. de la Tour du Pin de Chambly, sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, qui se sauvait à toutes jambes en pouffant de rire.

Je l'arrêtai par le bord de son spencer, et le mystère fut expliqué, à la grande hilarité de deux locataires venus se mêler à notre groupe.

En gesticulant trop vivement, le monsieur aux portemanteaux avait laissé entrevoir aux yeux ébahis de son interlocuteur, la boutonnière d'un deuxième habit, lequel habit était enjolivé de la rosette d'officier de la légion d'honneur. Cela fit réfléchir fortement l'hôtelier, et il eut raison de le faire; car il découvrait, le lendemain matin, que son hôte était M. Corta, sénateur français, détaché temporairement comme ministre des finances au Mexique, et rappelé en France.

On a beau dire, faire, écrire ou penser, l'habit fera toujours le moine en ce siècle de tailleurs.

Vers cette époque—au mois de septembre 1864—Orizava avait une garnison de plus de mille hommes,

composée en grande partie de soldats congédiés et de convalescents qui retournaient en France, joyeux d'aller humer un peu l'air natal.

Parmi les nombreux officiers qui devaient s'embarquer à la Vera-Cruz, se trouvait le neveu d'un homme qui a laissé d'excellents souvenirs au Canada, M. de Puisbusque, sous-lieutenant aux chasseurs de Vincennes. Cet officier avait commencé sa carrière comme simple *troubade*, et il s'informa avec un vif intérêt de tout ce qui concernait cette jeune France, restée si profondément empreinte dans la mémoire de son parent. Un autre officier, M. le baron de Briche, lieutenant-colonel aux tirailleurs algériens, me témoigna aussi beaucoup d'intérêt, et me donna plusieurs lettres de recommandation auprès des officiers supérieurs de la légion étrangère, alors en garnison à Puebla.

Le docteur m'avait enfin permis de quitter la ville vers la fin de septembre ; mais je ne voulus pas profiter de la permission avant d'avoir visité un lieu célèbre dans l'histoire militaire du Mexique, le Cerro-Borrego.

Donc, un beau matin, MM. Royet, capitaine au 74e de ligne, Fourcoual, sous-lieutenant au 62e, le docteur Desnoyers de Liniers, aide-major au 1er Zouaves, le capitaine du génie d'Ombres et étions tous les six occupés à grimper les flancs escarpés de cette montagne qui se trouve à quelques arpents de la ville.

Là, le docteur se mit à nous raconter avec sa verve de zouave—il avait servi comme tel en Crimée—la jolie comédie qui s'était déroulée sur cette colline : ce qui ne nous empêcha pas, tout en l'écoutant, de faire honneur à notre déjeûner, composé d'un superbe buisson d'écrivisses sur lequel le capitaine d'Ombres avait déployé tous ses talents culinaires.

Les troupes françaises, repoussées devant le fort de Guadalupe à Puebla par le nombre et le hasard, étaient venues se replier sur les réserves qui se trouvaient à Orizava.

Les vivres commencèrent à manquer, et pour comble de malheur, un corps d'observation vint se placer sur cette montagne, et appuyé par l'armée de Zaragossa qui s'avançait, menaçait de bombarder la ville. La position était des plus critiques ; mais un soir, par un temps sombre et nuageux, un capitaine promu de la veille, M. Diétrie et l'un de ses collègues, M. Leclère, se dévouant avec leurs compagnies, la deuxième et la troisième du 1er bataillon du 99e de ligne, vinrent demander au général de Lorencez la permission d'essayer de déloger l'importun.

Le général en chef, comme ces officiers de fortune, eut confiance en la bonne étoile de la France, et quelques heures après, cent quarante soldats se traînaient sur le ventre et rampaient silencieusement sur le bord de l'abîme.

Puis soudain, Diétrie s'improvise maréchal de France.

—A moi les zouaves ! crie-t-il ; à moi les chasseurs ! à moi la légion ! Les chasseurs au centre ! les zouaves à gauche ! les fusiliers marins à droite ! A la bayonnette, mes enfants !

Les deux compagnies se précipitent sur l'ennemi qui dormait sur les deux oreilles, et mettent vingt minutes à culbuter quatre mille hommes. Ivres de terreur, ils allaient se briser la tête dans le gouffre ouvert sous leurs pieds, croyant que toute l'armée Française était à leurs trousses. Ce fait d'armes inouï rendit la sécurité à la ville, tua trois cents hommes, un général, trois colonels et deux lieutenants-colonels à l'ennemi, lui fit perdre trois obusiers de montagne, un drapeau, trois fanions et deux cents prisonniers, valut à son auteur le grade mérité de commandant, ainsi que la rosette d'officier de la légion d'honneur, et augmenta la liste des traits d'héroïsme dont l'histoire de cette expédition est parsemée.

Rentré en France quelque temps après, la fortune a depuis prodigué ses sourires les plus roses à M. Diétrie, et dernièrement le héros du Borrego prenait part à la brillante expédition algérienne de l'Oued-Guir, en qualité de colonel de zouaves.

Le 30 septembre, après un repos de vingt-deux jours, je me remettais sur la sellette de la diligence de Mexico, et bientôt au pied des Cumbres nous escaladions la terre tempérée.

A part les magnifiques paysages de ces montagnes,

la route de Puebla et de Mexico offre peu de curiosités. Bordé presque des deux côtés par de longues files de cactus, de poivriers et d'aloës, le chemin ne traverse que des villages insignifiants tels que Tecamalucan, où le chef de bataillon du 99e de ligne, M. Lefèvre, à la tête de quatre cents hommes, enleva 1,000 prisonniers et deux drapeaux à l'ennemi, Aculcingo, Puente-Colorado, la Canada, vaste plaine où l'armée française campa pendant quelque temps, Palmar avec son unique rue toute bordée de palissades en cactus hauts de quinze pieds et taillés en cierge pascal, Tecamachalco, Chalchicomula, Acacingo, et enfin Amozoc, célèbre par la fabrication de ses magnifiques éperons.

En voilà au moins des noms harmonieux. A les entendre prononcer par mes camarades de route, six gros Anglais qui, si j'en crois la discussion métallurgique qu'ils eurent ensemble, devaient appartenir à quelque riche compagnie minière, je m'endormis profondément, rêvant aux convolvulus bleus et aux sensitives blanches que j'avais vues poindre curieusement entre les haies de la route, et pensant à cette naïve croyance des Indiens de l'Hymalaya, qui se figuraient que l'açoka — la sensitive — ne fleurissait que lorsqu'elle était touchée par le pied ou par le visage d'une jeune vierge.

La diligence arrive vers minuit à Puebla.

Là, on accorde quatre heures de repos au voyageur

exténué, puis la lourde machine se remet à rouler de plus belle, ne donnant pas même le temps à sa victime d'examiner les traces du long siège que la ville eut à subir, au commencement de l'expédition.

Pendant la matinée, on passe non loin des deux célèbres montagnes, le Popocatepetl et la Dame-Blanche; puis on laisse derrière soi, les bourgs du Rio-Prieto, de Tesmelucan, et de San Martin pour aller dîner à l'excellente posada du Rio Frio, lieu célèbre sur une route célèbre par les brigandages et les crimes qui s'y commettent tous les jours.

C'est à cette hôtellerie, au fond du ravin de Juanes, que la mission belge, sous les ordres du général Foury, fut attaquée le 4 mars 1866, par une bande d'assassins. Dans ce lâche guet-à-pens le baron d'Huart, officier d'artillerie et aide-de-camp du comte de Flandres, fut tué raide par une balle qui vint le frapper au milieu du front.

Revenus de cette surprise, le général Foury et le major Haltueis — celui-ci blessé — dégaînèrent et sautèrent en bas de la diligence; mais devant ces deux hommes de cœur, les vingt bandits tournèrent les talons et s'enfuirent.

Quant à moi, je n'eus pas même la bonne fortune de m'entendre répéter par quelqu'un ce que l'on demandait au poète :

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine !

Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine ?

Ils se reposaient : et pour toute émotion, je n'eus que les frissons que font éprouver la température élevée des montagnes du Rio Frio, et la vue de leurs grands sapins verts, beaux arbres—dignes d'appartenir à une forêt du Canada ou de la Norvége—qui auraient pu faire répéter à Byron ses deux vers favoris :

Quand je vois aux sapins cet air de cimetière,
Cela ressemble à mes amis.

Une chose qui frappe l'étranger, c'est la multitude de croix plantées de côté et d'autre sur les bords du chemin ; elles sont entourées de petites roches. L'usage du pays veut qu'on en place une ainsi partout où quelqu'un a été exécuté ou assassiné. Le passant fait un acte de pieuse dévotion s'il y jette une pierre en murmurant un *De profundis.*

Tous les chemins du Mexique sont ornés de ces curieux échantillons de la sûreté publique.

On pille ici, on vole là, on tue partout, et si quelqu'un demeure étonné de tous ces crimes et de toutes ces horreurs, c'est bien certainement le pauvre

voyageur qui passe d'une ville à l'autre sans se voir arrêté au moins deux ou trois fois. Pendant mon séjour au pays, ces petites émotions n'arrivaient plus si souvent, car l'empereur faisait protéger les voies publiques par de nombreuses brigades de gendarmerie.

En passant par San Martin, j'avais acheté à un marchand de bric-à-brac un livre de Gustave Aymard —l'*Eclaireur*—et j'étais à le feuilleter pendant que la voiture descendait à fond de train les pentes rapides de Buenavista, lorsque mes yeux distraits tombèrent sur Mexico, qui, comme une paresseuse créole, se préparait à dormir dans l'alcôve à demi-fermée par le rideau de saules que lui forment ses trois lagunes.

Nous arrivions; et bientôt nos mules, toutes frémissantes d'impatience, entrèrent au galop dans la vaste cour de l'hôtel Iturbide.

II

MEXICO

La plupart des voyageurs qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Venise, sa sœur aînée en nonchalance.

Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble pas du tout à la cité des doges.

Qu'on dise ce que l'on voudra, " la pauvre vieille du Lido " ne doit pas voir voltiger ses légères et pimpantes gondoles sur des canaux aussi verts et aussi stagnants que ceux d'ici. Ses grands palais s'écrouleraient rien qu'à essayer de dissimuler sous leurs nobles pilastres l'immense éclat de rire que leur donnerait l'aspect des vieilles mesures espagnoles, bordant les rues et les impasses de la ville impériale, et, à coup sûr, aucun n'y perdrait son cœur " sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car il courrait risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux.

C'était probablement ce dont se souciait fort peu la foule de petits pieds et de longues et coûteuses mantilles d'Espagne qui effleuraient et balayaient les rues de Mexico, le lendemain matin de mon arrivée.

Ces bouts d'ailes de colibris pataugeaient sur d'horribles trottoirs—c'ètait plaisir à voir—en quête des dégats du tremblement de terre, qui avait eu lieu la veille se signant dévotement aussitôt qu'une pierre tombée ou un débris quelconque frappait leurs regards, pour oublier un peu plus loin—derrière l'éventail—leur puérile terreur.

Toute cette cohue riante, parfumée et noyée dans un rayon de soleil d'octobre, passait sur la Plaza Mayor,

oubliant insensiblement l'épouvantable danger auquel elle avait échappé, et donnant une fois de plus raison à l'inconcevable légèreté de l'homme, qui — le grand enfant — s'amuse devant un frôlement de soie quelconque ou devant le bruissement métallique d'une pièce d'or, jusqu'à perdre le souvenir des larmes et des sanglots qu'il a versés la veille.

En me laissant aller tranquillement à la dérive sur le flot brillant où se coudoyaient vivement caballeros et senoritas, je me trouvai bientôt dans la rue de Vergara, en face du modeste hôtel de la légation de France.

Le sous-officier de service m'ayant affirmé que c'était heure de réception pour le marquis de Montholon, un laquais sans livrée m'introduisit dans le grand salon de l'ambassade. Une minute après je causais avec le ministre plénipotentiaire, qui me remerciait de nouveau de lui avoir remis les dépêches dont le baron Gauldrée-Boileau m'avait fait l'honneur de me charger, me promettant de voir bientôt le général Bazaine, au sujet de ma lettre de service.

M. de Montholon porte fièrement sa belle tête militaire, ornée de cheveux grisonnants. Quelques rides prématurées, une haute taille légèrement voûtée, annoncent que la réflexion et l'expérience sont venues bien vite s'asseoir à côté d'une vie dont le premier chaînon de déception a été rivé au pied du lit de l'illustre

mourant de Sainte-Hélène. A sa démarche inquiète et toujours pressée, on sent l'homme qui a appris, pendant un long séjour aux Etats-Unis, la vérité du proverbe de la Bourse yankee :

—*Time is money !*

Quant à ses qualités d'homme d'état, il n'appartient pas à ma plume de touriste de les apprécier. Mes louanges—si j'en faisais—ressembleraient trop à de la reconnaissance mal déguisée.

Rien de plus piquant et de plus curieux pour un observateur que de voir les rues de Mexico telles qu'elles étaient au mois d'octobre 1864.

Toute l'Europe étaient venue y déverser son trop plein d'aventuriers, de modestes cadets de familles, d'écrivains incompris, d'officiers démissionnaires.

Le pavé était littéralement encombré de nobles allemands, de négociants anglais, d'enfants perdus de Paris, de réfugiés polonais et hongrois, de toutes espèces de héros en quête d'un roman, d'une aventure, d'une position sociale, d'une épaulette, d'un riche mariage, d'une humble place de courtisan, que sais-je enfin ? d'une mie de pain échappée à la table impériale de Maximilien.

Souvent le soir, en me promenant sous les arcades de la place, avec un vieux trappeur californien, M. Delport, je m'amusais à écouter les réflexions que le rude chasseur faisait sur toute cette cohue de pauvres barons, de tristes comtes, de

maigres marquis, passant en fumant joyeusement leur *puros de la costa*, oubliant devant l'espérance du lendemain, le piètre dîner de la veille, et usant les coudes de leurs habits rapés à faire antichambre chez un ministre quelconque. Il finissait toujours ses tirades pleines de sel et d'originalité, par comparer la ville de Mexico au triste tableau que San-Francisco offrait en 1849, et il m'assurait que la copie n'était pas mauvaise.

Tant que la terre sera terre, tant que l'homme sera homme, plus d'un vieux blason, plus d'une merlette d'argent, plus d'un épervier d'or verront leur noblesse sans tache se ternir sous le nuage de boue et de poussière que soulève derrière elle cette grande despote qui mène sous sa férule le monde entier, la terrible question du pain et du beurre. Plus d'un noble fils des croisés, plus d'un gentilhomme de vieille roche descendront encore, en se voilant la face de leurs deux mains, du piédestal où sont montés leurs ancêtres, pour venir s'agenouiller devant la pièce de cent sous, et reconnaître en fin de compte que le meilleur écusson possible est celui qui est porté hautement, sans donner à rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

Mais me voilà faisant de la haute philosophie, et pourtant, Dieu sait, si mon ami Delport était plus fort que moi, sur ce terrain.

Ancien capitaine d'armes à bord de la frégate

française l'*Océan*, Denis-Charles-Edouard Delport possédait un de ces caractères trempés d'acier, devant lesquels tout obstacle ploie et se brise. Passons de suite à l'exemple. Ennuyé de la vie de chercheur d'or, et voulant goûter un peu la vie du Mexique, il s'était embarqué sur un vaisseau faisant voile pour San Blas, état de Jalisco. Là, sans ressource, il s'adjoignit un ami, M. Gosselin, avocat normand, ainsi qu'un autre camarade dont le nom m'échappe, et en leur compagnie, parcourut à cheval les trois cents lieues qui séparent ce port de Mexico. Or, vers cette époque, en 1850, si mes notes de voyage ne me trompent pas, les routes étaient encore moins sûres qu'elles ne le sont aujourd'hui, et ce chemin-là surtout pullulait de voleurs, de bandits et d'assassins. Ils arrivèrent tous trois à la capitale, sans avoir même brûlé une cartouche !

Mexico, malgré son air de jeunesse qui s'en va, renferme peu de monuments dignes d'attirer l'attention. Sa cathédrale même ne vaut pas sa réputation

L'anarchie et l'ambition mal guidée sont encore les malheureuses causes de l'impardonnable indifférence affichée par les Mexicains pour tout ce qui touche à leur passé.

Les antiquités les plus rares et les plus curieuses du pays sont presque toutes exilées dans les bibliothèques d'Europe, ou dans les collections particulières.

J'ai eu occasion de visiter deux de ces collections, l'une à Mexico, appartenant au colonel d'artillerie, Luidgi Constantini, ancien gouverneur de l'école militaire de Chapultepec, et l'autre—une des plus belles qu'il m'ait été permis d'étudier—à don José Manuel Cardosso, avocat de Puebla.

Pendant que j'étais en garnison à Mexico, un marchand de bric-à-brac, M. Boban, offrait en vente un nombre considérable d'idoles aztèques trouvées autour de la ville. Il demandait 15,000 francs de sa collection, et lors de mon départ sir J. Campbell Scarlett, ambassadeur anglais auprès de Maximilien, se proposait d'en négocier l'achat au nom de son gouvernement.

Le cabinet du colonel Constantini renfermait, entre autres curiosités de l'époque aztèque, des petites tortues en obsidienne, d'un travail exquis et d'une valeur énorme aux yeux d'un antiquaire. En les examinant je me posais ce point d'interrogation. N'est-il pas singulier que la tortue, qui était un objet d'adoration parmi les tribus de l'Anahuac, ait aussi joué un grand rôle dans la mythologie des tribus indiennes de l'Amérique du Nord ? M. l'abbé Maureault, dans son excellente *Histoire des Abénakis*, dit que les Sokokis conservaient précieusement dans leurs ouigouams de petites tortues en pierre. Les Aztèques avaient aussi cette coutume.

Moins digne de curiosité que ces collections, et moins bien classifié, le musée national de Mexico

présente à peine quelqu'objet qui mérite d'être remarqué.

Ce n'est qu'un pêle-mêle d'idoles jetées sous une espèce de vieille remise, quelques bribes d'un commencement de collection minéralogique, une demi-douzaine de quadrupèdes et d'oiseaux rongés par les mites, enfin toute autre chose que l'on voudra, excepté des raretés.

Pourtant les matériaux ne manquent pas.

Tous les jours, le voyageur rencontre au Mexique des vieux temples, des tombeaux, des villes entières —on vient d'en découvrir une dernièrement—que l'on dirait abandonnées d'hier par leurs anciens habitants.

Mais ces antiquités une fois trouvées, il faut les classifier, les transporter précieusement d'un bout à l'autre d'un département, écrire leur histoire, nommer un curateur pour en avoir bien soin, et cela est fort ennuyeux pour des hommes habitués à ne marcher qu'au pas accéléré de leurs viles passions, et qu'à écouter la voix enrouée de leurs canons sexagénaires.

Ce triste état d'engourdissement et de torpeur semble s'être appesanti sur toute la partie de notre continent qui renferme les données les plus précieuses pour l'avancement des sciences archéologiques.

Il règne en souverain depuis les confins du Texas jusqu'au fond de l'Amérique centrale, et, preuve à

peine croyable, en 1841, un voyageur américain, M. John L. Stephens, achetait pour la somme de cinquante piastres la ville entière de Copan, dans le Honduras, avec ses ruines grandioses, ses sculptures et ses magnifiques bas-reliefs !

Bien que depuis l'apparition de l'ouvrage de Lord Kingsborough, qui n'est réellement qu'une pâle copie des travaux du capitaine Dupaix—ordonnés en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités mexicaines, notamment celles de Mitla et de Palenqué, et publiés à Paris en 1834–35—l'attention du monde savant, en France et en Angleterre, ait été attirée sur cette maladie chronique d'apathie, l'abandon et l'oubli n'en continuent pas moins à trôner sur ces débris d'un passé perdu. Pourtant, une expédition scientifique protégée par les autorités militaires et politiques du pays, et pourvue de tout le matériel requis en pareil cas, trouverait, depuis les frontières de la Sonora jusqu'aux solitudes du Guatemala, un vaste champ ouvert devant elle pour réunir les pages éparpillées de l'histoire des populations primitives de ces contrées.

J'ai souvent entendu dire à mes confrères de la société de géographie et de statistiques de Mexico, que les bords du Rio Gila, en Sonora, fourmillaient de ruines curieuses et inexplorées.

On en rencontre disséminées ça et là sur les rives du Rio Moqui, dans le Durango, dans le Chihuahua

entre les villages de Llanos et le Galeana, et à la Quemada dans le Zacatécas.

Plus il se dirige vers le sud, plus le pied du voyageur se heurte contre ces témoins muets d'une antique civilisation.

Ils pullulent dans les départements du Michoacan, de Mexico, de Puebla, de la Vera-Cruz, d'Oajaca, et seulement dans le Yucatan, Stephens a exploré quarante-quatre villes, dout les ruines sont encore debout et luttent silencieusement contre la vegétation tropicale et contre les intempéries des saisons qui les rongent et les dissèquent lentement.

Bien que toutes ces villes aient un cachet d'architecture qui les fait ressembler les unes aux autres, chacune cache, des énigmes inexplicables pour la science.

Quirigua, dans le Honduras, contient de hautes colonnes massives qui ont un faux air des dolmens et des menhirs de Bretagne : Palenque, à part sa fameuse croix, est couverte d'hiéroglyphes indéchiffrables ; Uxmal a de ravissantes mosaïques ; Maxcanu dérobe sous ses murs croulants un curieux labyrinthe.

Les ruines de Nohcacab renferment des sculptures mortuaires très-intéressantes ; celles de Kobah avec leurs merveilleuses boiseries et les débris de leur arc-de-triomphe, ne seraient pas déplacées à côté des restes de l'Egypte et de la Grèce ; Zayi, vue de

loin, peut être prise pour un pâté de manufactures anglaises ; Sacbey est traversée par les fragments d'une ancienne route royale, en pierre blanches polies ; Chichen-Itza recèle, au milieu de murailles bien conservées, un ancien gymnase et des peintures à fresques très-curieuses : Aké semble avoir été construite par les descendants de la race cyclopéenne, et l'île de Cozumel, sur les côtes du Yucatan, berce, au bruit de ses flots, le cadavre refroidi de Tuloom, morte dans un site enchanteur, et dont les restes intacts offrent aux yeux du voyageur qui arrive par la voie de mer, l'aspect singulier d'une suite de châteaux-forts, style moyen-âge, égarée sous ces lointains climats. (1)

Ces innombrables trésors d'antiquités, qu'un gouvernement énergique et éclairé pourrait arracher à leur léthargie, dorment tranquillement au fond de leurs forêts ou de leurs ravins, et ne sont entrevus que de dix ans en dix ans, par quelque touriste égaré, juste assez souvent pour faire mentir la fameuse phrase de M. Ernest Renan :

—" On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation."

Si longue que ma digression puisse paraître au lecteur, je ne l'en détache pas moins de mon carnet de voyage pour l'insérer ici, parce que cette page pourrait bien toucher, par quelque côté ignoré, à certains feuillets obscurs de notre histoire.

(1) Exceptée Quirigua, toutes ces villes appartiennent au Yucatan.

Leibnitz n'écrivait-il pas au P. Verjus " que rien ne servait davantage à juger des connexions des peuples que les langues ? "

Or, la commission scientifique du Mexique a constaté la découverte d'une tribu algonquine dans le Yucatan, et un linguiste distingué, M. Hervas, écrivait plus tard que la langue *maya*, parlée encore aujourd'hui par les Indiens de cette péninsule, et jadis par les fondateurs d'une grande partie de ces villes, offrait beaucoup d'analogie avec l'algonquin et certains mots de la langue finnoise. Par contre, un autre dialecte, l'*othomite* , encore en usage dans le Michoacan, ressemblerait au chinois !

L'esprit d'aventures et de voyages qui prèdominait si fortement dans le caractère de nos hordes algonquines ne planerait-il pas sur tous ces mystères ?

Une bande immigrante plus hardie que les autres ne se serait-elle pas avancée d'étapes en étapes, jusqu'au jour où elle se serait greffée à une colonie chinoise venue en sens contraire, et ne lui aurait-elle pas imposé son joug, pendant que l'autre lui donnait sa civilisation ?

Toutes ces conjectures sont des opinions personnelles que je n'ai ni les moyens, ni la liberté de mener à bonne fin ; mais peut-être un jour, quand la paix sera revenue babiter ce pays de mystérieuse poésie, quelque grave savant, du haut de sa chaire, fera-t-il pencher la balance en faveur de mes utopies.

Avant de toucher à un autre genre de désolation qui commence aussi à se répandre sur cette malheureuse contrée, je ne puis m'empêcher de citer une particularité qui mérite d'être un sujet d'étude pour nos archéologues canadiens.

Sur toutes les ruines du Mexique et du Yucatan, les voyageurs ont retrouvé l'empreinte d'une main rouge, "el mano colorado," imprimée sur chaque mur et sur presque tous les bas-reliefs.

D'après M. Schoolcraft, qui a longtemps vécu avec les Peaux-Rouges—et a écrit quelques ouvrages d'indianologie, assez défectueux du reste—chez les tribus de l'Amérique du Nord et particulièrement *chez celles qui parlent l'algonquin*, l'emblême de cette main entraînerait l'idée d'une supplication à la divinité. Souvent il l'a retrouvée dans ses courses au lac Supérieur, et même, aussure-t-il, les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'emploient pour marquer leurs fourrures et leurs armes. En pénétrant au fond de cette tradition et en s'en rendant parfaitement compte, cette main ne tiendrait-elle pas entre ses doigts les cordons du sombre voile qui a dérobé jusqu'à présent toutes ces cités ensevelies dans le silence de la mort et de la destruction ?

Si l'on se contentait encore de n'être apathique que pour tout ce qui touche à une époque embrouillée, il n'y aurait là que demi-mal ; mais plus que partout ailleurs, depuis la présidence de Juarez, la bande

noire a semé ses épouvantables ravages sur le Mexique.

Tout a dû disparaître sous la truelle économiste de ces parvenus, de ces usuriers, de ces prêteurs à la petite semaine qui, du moment où ils peuvent mettre le grapin sur une église, un couvent, ou un monument public, ne palpent plus dans les colonnades que de la pierre de taille; grattent les fresques des murs pour voir si les matériaux qu'elles recouvrent peuvent valoir un bon prix; passent au creuset les tabernacles sacrés afin d'en extraire la dorure; jettent à terre, brisent et démolissent tout ce qu'ils ont devant eux, pour remplacer ces pierres sépulcrales, qui cachent peut-être une page de l'histoire de leur pays, par un amas de chaux, de bois de construction et de lave à bâtir.

La plupart de ces vieux cloîtres et de ces anciens couvents renferment une foule de curieuses peintures et de singulières inscriptions, qui auraient mérité d'être l'objet d'un livre spécial, si quelque membre de la commission scientifique du Mexique avait voulu s'en charger. J'en avais recueilli et fait copier un grand nombre, mais lorsque je fus fait prisonnier près de Saltillo, la malle renfermant ces notes et le fruit des quelques recherches que me permettait de faire le service fut prise par l'ennemi, sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Par un heureux hasard, j'avais laissé au fond de

ma cantine, sous ma tente, mon album d'autographes et mes belles eaux-fortes, chef-d'œuvre de Philippe Galle, de Gill Sadeler, de Jean-Baptiste Urints, de Wiérix et de Stradan. Entre ces feuillets se trouvait l'échantillon suivant que j'ai pu sauver du naufrage. Il était peint sur une guirlande soutenue par deux chérubins, et ornait le plafond de la cellule où j'étais logé lors de mon second séjour à Mexico, dans le couvent des Franciscains de Santa-Clara :

× Salva/Pecca > tor < mori/viv > ens < repara/gen ra > vit < sangui/crimi > re < vita/morte > m.

Le sauveur en mourant réhabilita la vie par son sang,
Le pécheur en vivant régénéra la mort par le crime.

Je me rappelle aussi, au retour de l'expédition d'Oajaca, avoir vu sur le maître-autel du couvent démantelé d'Yanhuitlan, un crâne poli comme ivoire, et portant écrits sur le front les mots espagnols suivants :

Io soy
Jésus Pédro Sandoval ;
un Ave Maria y un Padre Nuestro,
por Dios, hermanos !

"Je suis Jésus Pierre Sandoval ; un *Ave Maria* et un *Pater Noster*, pour l'amour de Dieu, mon frère ! "

Je n'ai jamais pu concevoir quelque chose de plus navrant que les grands orbes muets de ce mort m'envisageant fixement, pendant que sa tête dénudée au contact de la tombe implorait tristement mes prières.

Un peu plus loin, dans le corridor qui conduisait

à une sacristie, ouverte à tous les vents, au fond d'une immense armoire en bois de cedre, sous un amas de vieilles paperasses, gisait un ancien manuscrit, couvert de toiles d'araignée. Quelques francs m'en firent l'acquéreur et il va sans dire que le délaissé ne mit pas grand temps à prendre le chemin de mes *alfarjas*, ces deux sacs, fidèles compagnons de la selle mexicaine, qui se prêtent si bien aux caprices d'un officier en campagne, et cachent discrètement sous leur peau de jaguar, poulets truffés, plomb de chasse, absinthe de Pernod, purs havanes, et souvent, comme dans le cas présent, vieux manuscrits jaunis, aux lettres fines et serrées, relevées ça et là par d'exquises vignettes et de jolis culs-de-lampe (1).

Il fait peine de voir ces vieilles églises pleines de pieux souvenirs, ces majestueux couvents remplis de choses précieuses pour l'art, s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur ; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis, ces tibias, ces ossements de moines et de religieuses que l'on force à se lever et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque loin des stalles que la mort leur avait assignées. Ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et loin, en se bouchant

---

(1) Ce manuscrit intitulé : *Magni Hippocratis coaca præsagia opus plane divinum et veræ medicinæ tanquam thesaurus,"* fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de l'honorable M. P. J. O. Chauveau.

les oreilles, pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur. Chacun de ses coups serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épines du doute, et avec elle le mépris d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes.

Pendant quelque temps, ces profanations et ces sacrilèges spéculations ont cessé petit à petit, sous le sage gouvernement de Maximilien. Mais il lui a été impossible d'effacer le mal qui avait déjà été fait. Comment réunir et rassurer, pendant le court règne que la Providence lui avait départi, tous ces pauvres missionnaires, toutes ces pauvres religieuses que la baïonnette de la révolution avait refoulés loin devant elle ?

Comment a-t-il pu trouver le temps de donner libre cours à ses idées libérales, à ses rêves de liberté et de progrès au milieu de cet entourage mexicain où s'étaient glissés cauteleusement des gens dont le seul mérite avait été d'avoir les jarrets d'acier d'un saltimbanque, et qui dissimulaient adroitement, sous leurs cravates blanche, sous leurs habits de ville, le sang coagulé de leurs compatriotes. Marquez, Lopez, Ramirez, et tant d'autres contre qui la vindicte publique n'avait osé s'élever, ont fait plus de tort que de bien à la noble cause qu'ils souillaient de leur présence. C'étaient des serpents que la faveur impériale réchauffait dans son sein. Plus tard, quand l'aigle français, appelé ailleurs, eut

repris son vol interrompu, ils ont joué, auprès de la monarchie mexicaine, le rôle de l'aspic de Cléopatre.

L'oubli doit veiller à la tête de certains livres, comme à la porte de certains cœurs.

Autrement, c'en serait assez pour faire prendre en horreur une société capable de tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodome et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il suffit de la vue d'un homme de bien, et je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait.

Maximilien, par sa taille haute et bien découplée, aurait passé pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de la cavalerie autrichienne, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter cette bonté et cette clémence ineffables qui ont marqué tout son règne—les condamnés à mort étaient presque tous commués—et sa figure pleine d'expression et d'intelligence était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

L'instruction de l'empereur était bonne et solide.

Archéologue érudit et naturaliste distingué, c'était lui qui écrivait à son médecin en allant s'interner

dans cette ville de Queretaro qui devait le voir fusiller :

— " Mourir l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a point de honte ! Comme je regrette que les sciences de la paix ne puissent pas fleurir à côté de Mars ! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico ! Ainsi, dans ce bois de Calpulapam j'ai vu, pendant que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger çà et là, tout tranquillement. Ici, à Queretaro, nous avons découvert une nouvelle espèce de punaise *(simex domesticus Queretari)* qui paraît avoir des mandibules doubles et qui étonne tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-unes pour vous les montrer. " —

L'empereur était d'une grande force sur les sciences exactes. Lorsqu'il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe : je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Ma[illegible]

Suivant l'habitud[illegible] [illegible]es autri[illegible]hiens, qui presque tous co[illegible] ou [illegible]ois langues vivantes, il en [illegible] une facilité et une éloquence pres[illegible]ncroy[illegible]ble, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer [illegible]n anglais que certainement n'aurait pas désavouée un élégant de [illegible]yde-Park.

Nature de poète et d'artiste, doub[illegible]e des vertus énergiques et chevaleresques du so[illegible]t, Maximilien

ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses travaux administratifs et la régie des affaires.

Il faisait des vers, ou écrivait ses mémoires, et plus d'une page remplie d'exquise délicatesse et du plus fin esprit d'observation se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes.

L'une d'elles m'a frappé par sa poésie mélancolique et religieuse, et je ne puis résister au plaisir de vous la traduire ici, non sans vous dire que le prince avait alors dix-huit ans, et faisait pour son instruction un voyage en Grèce et en Asie-Mineure. La journée s'était passée à courir vallées et montagnes, pour atteindre un couvent situé près d'Athènes, et après avoir décrit cette longue course faite en compagnie de la reine de Grèce et de son état-major, Maximilien, rentré tard au palais, chuchotte à sa plume les réflexions suivantes :

—Ces paysages et cette longue chevauchée m'ont involontairement rappelé la vie de plus d'un moine. Comme nous, il quitte le foyer domestique où les heures bénies de son enfance se sont écoulées au milieu des fleurs et des parfums du jardin paternel. Il va seul de par le monde qui lui semble être une vallée large, fraîche et verdoyante, bouclée à l'horizon par une mystérieuse chaîne de montagne.

Il va gaiement en avant ; la route est moêlleuse et les toits hospitaliers se pressent de chaque coté du chemin. Pourtant il a bien garde de s'y arrêter : les

montagnes, l'horizon l'attirent. Il veut escalader ces pics bleuâtres qui se perdent dans les vapeurs du lointain.

Déjà, il touche à leur base.

—Le plus difficile est fait, murmure-t-il, car maintenant mes yeux embrassent les deux extrémités de la route.

Mais, hélas ! il a compté sans la fatigue ! Le pied peut glisser et les précipices sont si profonds et si discrets !

Le voila qui repart.

Il marche droit devant lui : la vallée se rétrécit ; la plaine monte, les rochers commencent à sortir leurs angles de terre, et tout cela n'est pas encore le danger, car son pied se pose toujours en avant, enlevant bravement l'espace.

Le soleil est sur le bord de l'horizon ; ses rayons inondent le couchant, pendant que le sentier devient de plus en plus difficile, et que l'œil fixe pour un instant, puis pour longtemps le précipice sombre, car les premières sensations du vide font toujours plaisir.

Un village n'est pas loin, et le vent du soir lui apporte les cris de joie des habitants qui s'empressent de venir souhaiter la bienvenue au voyageur. Son orgueil est flatté ; il tressaille, mais qu'est-ce que cette vétille ? N'est-ce pas une autre gloire qu'il lui faut ? Ne doit-il pas escalader les chaînes à pic de là-bas ? N'a-t-il pas été créé pour voir les régions hautées

seulement par les aiglons, et par leurs pères les aigles? Alors l'aberration humaine s'en mêle, et le danger semble décroître à mesure qu'il songe à la distance qui le sépare de la chaumière paternelle.

Il marche ; le défilé devient gorge, les pentes se dressent et se raidissent, mais il s'arc-boute et grimpe toujours.

Enfin il va toucher au but, et pour la première fois il sent les morsures de la fatigue. Le vertige penche sa tête sur l'abîme ; en proie au désespoir, il se heurte et se débat contre la solitude, et pendant tout ce temps le danger l'enlace, et la mort se couche et rampe sous chacun de ses pas.

Néanmoins le sentier monte toujours inexorable devant lui ; il frange maintenant le précipice et le malheureux n'a plus pour appuyer son pied endolori que la dernière aiguille du rocher.

Le désert immense, sauvage, implacable l'enveloppe ; autour de lui la végétation est morte ou se meurt, et abandonné de tous, il reste debout au milieu d'un océan de pierres grises.

Seul ! il est bien seul maintenant ! son courage l'a déserté, il sent la folie toucher son cerveau, et il entend venir la mort qui accourt lui tenir compagnie. Mais, oh Providence ! en se retournant, sur le versant de la crête, il avise, par un dernier effort, un mur et une porte close perdus dans le brouillard. Chancelant, il fait quelques pas, et tombe exténué sur le seuil mystérieux.

Sa tête a frappé la dalle de pierre ; un bruit de pas a retenti, la porte grince sur ses gonds, et le voyageur mourant se sent porter doucement le long des corridors d'un monastère.

Sous la fenêtre de sa cellule, la vigne grimpe en festons ombrageux ; la chapelle invite son âme aux voluptés de la prière et du repentir, et de vrais amis lui donnent le baiser de paix et cette tranquillité de la terre, pâle reflet de celle que promettent solennellement les cieux à ceux qui sont restés ou qui sont redevenus " humbles de cœur."—

Lorsqu'il fermait son journal, mettait sous clef ses herbiers et ses collections d'archéologie ou d'histoire naturelle, et que les soins de l'état ne le réclamaient pas, l'empereur se livrait à sa passion favorite :

Il bouquinait.

Peu à peu, grâce à son tact exquis et à force de patientes recherches, il était parvenu à se former ainsi une des plus riches bibliothèques de l'univers.

Là, dans son château de Chapultepec, séjour favori des lettres et des beaux-arts, au milieu des tableaux précieux de l'école espagnole et des instruments de musique de son ami d'enfance le comte de Bombelles, se coudoyaient pêle-mêle les splendides éditions des Alde, des Estienne, des Elzevir, les heures de Notre-Dame aux merveilleuses enluminures, une foule de manuscrits introuvables sur l'histoire d'Amérique, et certains incunables de la typographie américaine,

six volumes gothiques imprimés de 1543 à 1547, et restés totalement inconnus aux bibliophiles.

Sept mille volumes, consacrés exclusivement à son Mexique bien-aimé, y avaient été reunis à grands frais, et les rayons en bois de fer de la bibliothèque ployaient surchargés, qui sous les livres de la littérature française, anglaise, espagnole, qui sous les travaux de l'économie politique, la théologie, l'éducation, l'histoire ecclésiastique, le droit, la géographie, les sciences exactes et physiques, la philosophie, les histoires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique.

Dans sa soif de savoir, l'empereur s'abreuvait à toutes sources.

Notre pays assistait à ce rendez-vous universel, et sous les yeux du visiteur toujours bien reçu dans cette partie de l'*alcazar*, défilaient les "Voyages de Cartier aux terres neuves du Canada," "la Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé entre le Nouveau Mexique et la mer glaciale par le P. Hennepin," les ouvrages du baron de la Hontan, l'histoire de la Nouvelle France, par Lescarbot, l'histoire du Canada et le grand voyage au pays des Hurons, situé en Amérique, vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle France dite Canada," par Gabriel Sagard Théodat.

Le royal bibliophile ne dédaignait pas les éditions canadiennes.

Dans le catalogue dressé par ses soins et sous ses

yeux, figuraient la relation du P. Bressani, éditée par le P. Martin et imprimée par Lovell, de Montréal, les biographies de madame d'Youville et de mademoiselle Mance, ainsi que les relations des Jésuites ré-imprimées sous les auspices du gouvernement canadien, par M. Augustin Côté, de Québec.

Après la catastrophe de Queretaro, ces trésors d'érudition, déposés entre les mains d'un fidèle ami de l'auguste martyr, don Jose Maria Andrade, furent précipitamment arrachés des palais, emballés furtivement dans plus de 200 caisses, chargés à dos de mulets et conduits hors de Mexico. Ça et là, on eut bien quelques coups de fusil à tirer à travers ravins et gorges sauvages contre les pillards et la guèrilla, mais tout arriva heureusement, après un mois d'incroyables pérégrinations à la Vera-Cruz, et de là en Europe.

Cette précieuse bibliothèque, joyeuse amie de l'empereur, lorsque brillaient les beaux jours de jadis, colorés par les teintes roses de l'avenir, devenues teintes de sang le 19 juin 1867—plus tard, sa seule et sincère confidente, lorsque sonnèrent les heures du mensonge et de la trahison, s'est dispersée le 18 janvier 1869, dans la salle des ventes de Leipzic.

Avec l'adjudication du dernier volume, sombrait la dernière épave du naufrage mexicain.

Ame droite et confiante, le rêve de l'empereur, raconte M. Charles d'Héricault—un de ceux qui ont entassé des matériaux précieux pour servir à l'histoire

de cet homme aussi savant que modeste—était de s'entendre avec les libéraux, de réunir en congrès les députés choisis par le peuple et d'obéir au pouvoir qui sortirait fort et invulnérable de la volonté de la nation assemblée.

Après notre départ, des démarches furent tentées auprès de Juarez et de son cabinet, pour les amener à consulter le vote populaire. Elles demeurèrent sans réponse. Qu'est-ce que le mot patrie pour ces gens-là ?

En politique, Maximilien s'était peint au complet, dans cette franche allocution qu'il prononçait à l'occasion de la mort de son beau-père le roi Léopold de Belgique :

—" Quant à moi, messieurs, vous avez été témoins de mes travaux. Laissant de côté les vaines théories qui ne conduisent qu'à l'anarchie, j'ai consacré mes veilles à l'organisation de l'administration publique, au développement des éléments de prospérité et de richesse du pays, et à la solution des grandes questions qui le préoccupaient.

" Dans cette tâche ardue, j'ai su résister à l'impatience des uns et au découragement des autres, parce que les plaies ouvertes par cinquantes années de guerre civile ne se cicatrisent pas en un jour. Mais ferme dans la conscience de ma foi, je marche droit à mon but, avec une infatigable persévérance. Les forces pourront m'abandonner ; le courage jamais.

" J'ai respecté la liberté de la presse, lorsqu'elle

n'a pas dégénéré en licence, en même temps que j'ai fait respecter l'autorité de la loi. Bien aveugle qui ne voit pas qu'une autorité forte est la dernière ancre de salut pour notre patrie !

" Vous avez pu observer le calme que je garde au milieu des calomnies qui se sont élevées contre nous à l'étranger. En avant, messieurs ! les calomnies passeront et nos œuvres resteront.

" Fort de l'appui de ma conscience et de la rectitude de mes intentions, je contemple tranquillement l'avenir. Le Mexique a mis son honneur entre mes mains ; qu'il sache qu'entre mes mains, son honnenr ne périra pas ! "

Ces paroles n'ont pas été de vains mots pour cet empereur qui écrivaït un jour sur un *scrap book* anglais les vers suivants :

He lived in order to die
He died in order to live.

Pourtant une ombre venait se poser à côté des beaux effets de lumière que l'on remarquait dans ce doux portrait, aujourd'hui mutilé.

En Europe, cette ombre aurait été une qualité ; au Mexique elle devenait un crime, car elle menait Maximilien au suicide politique. L'empereur, habitué à croire en tout ce qui l'entourait, quand il était sur le pont de sa frégate, au milieu de ses loyales matelots, et plus tard encore, quand, gouverneur

de la Lombardie, il voyait un peuple opprimé, tout étonné de rencontrer un autrichien juste et compatissant, aurait dû laisser à son château de Miramar cette belle et franche confiance, qui ne pouvait que lui nuire et le faire tourner en ridicnle par son Mexique gangréné.

Je me souviendrai toujours de l'immense éclat de rire qui retentit un beau matin, d'un bout à l'autre de la capitale, lorsqu'on apprit que l'empereur, parti pour faire une exploration scientifique du côté de Pachuca, avait eu ses chemises en batiste fine, son cheval tout harnaché, son nécessaire de voyage et ses armes enlevés par un de ses aides-de-camp favoris ! Et quelques jours après, quand la rumeur indiscrète eut fait circuler que Sa Majesté au milieu de son état-major venait d'avoir sa montre escamotée en pleine cathédrale, les lazzis se remirent à pleuvoir sur le malheureux palais impérial. Chacun se souvenait qui d'une anecdote, qui d'un tour de passe-passe opéré sous ses yeux ; mais rien ne pouvait égaler les deux chefs-d'œuvre sus-mentionnés, si ce n'est quelque chose de très-véridique, arrivé du temps de Juarez.

Présidant un soir le conseil des ministres, l'ex-roi démocratique s'aperçoit que la sonnette d'argent venait d'être enlevée. Voulant épargner à ses conseillers la rougeur de la honte, il se contenta de souffler brusquement les deux candélabres en vermeil qui éclairaient le cabinet des délibérations, donnant

cinq minutes au coupable pour remettre furtivement sur la table ce qui appartenait à César. Le délai expiré, le président frotta une allumette chimique pour allumer les bougies......mais les chandeliers avaient disparu à leur tour, sans qu'on ait jamais pu savoir quel honorable portefeuille ils étaient allés éclairer.

Ces scènes se passaient dans l'entourage de Juarez, et depuis des années ces histoires étaient connues par tout le Mexique. Chacun en riait et personne ne songeait à en contester la vérité.

C'étaient des gens de cette trempe—peut-être les mêmes—qui plus tard s'arrogèrent le droit de juger le noble, le chevaleresque, le grand empereur, qui avait cru que le courage, l'énergie, l'abnégation, pourraient un jour effacer le sceau de réprobation qui pesait sur le front de leur pays maudit ; de celui qui le 19 juin 1867, tombait sous la balle de ces voleurs de grand chemin, de ces héros du guet-apens et du carrefour.

A force de vouloir porter une main sacrilège sur sa couronne impériale, bénie par le Souverain Pontife, ces gens-là ont réussi, sans s'en douter, à la surmonter de la couronne du martyre, et Dieu merci, Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Charles I, Marie Stuart, Louis XVI le roi Murat, et bien d'autres hélas ! encore, porteront leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles.

En mourant les dernières paroles de l'empereur,

fidèle reflet du dévouement de sa vie, ont été un poignant cri d'angoisse et de suprême amour pour sa : " *Pauvre Charlotte !* "

Combien ce dernier soupir de sa violente agonie, écrivait un auteur qui ne l'aimait pas, le rédacteur du *New York Herald*, dépeint admirablement le caractère viril et généreux de l'empereur tombé ! En tête-à-tête avec des bourreaux sans pitié et sans remords, n'attendant plus que le fatal commandement : " En joue ! " toute idée de sa grandeur déchue et des épouvantables trahisons qui avaient présidé à sa chûte, s'enfuirent, pour ne faire place qu'au souvenir béni de la délicate affection qui était venue se greffer à sa vie, à sa destinée, à ses rêves d'ambition et à son bonheur envolé — sa " *pauvre Charlotte !* " Comme devant un homme qui se noie, et qui revoit dans la seconde qui s'en va, se dérouler jusqu'aux événements les plus imperceptibles de sa vie passée, la douce souvenance de sa jeune, de sa belle, de sa sainte compagne est venue se poser sur les lèvres de Maximilien mourant : " *Pauvre Charlotte !* " Les courtes journées de tranquilité passées avec elle dans son oublieuse capitale, les monçeaux de bouquets dont elle avait été couverte par son peuple menteur, ses charités inconnues, sa piété si catholique, et la grâce irrésistible avec laquelle elle savait faire chaque chose, tous ces attraits qui le rattachaient au passé, étaient accourus se pencher sur sa fosse entr'ouverte. Derrière eux se coudoyaient les sombres certitudes

que les nobles efforts qu'elle avait tentés par de là les mers pour sauver l'empire croulant, n'avaient réussi qu'à la clouer sur le chevet de la folie et ce long cri d'angoisse vint alors s'étouffer dans la gorge de l'empereur : " *Pauvre Charlotte !* "

Jamais l'histoire des temps ne rappellera quelque chose de plus poignant, de plus navrant, quelque chose qui puisse mieux caractériser les sentiments de pitié et d'affection, que ces deux mots si simples, mais si empreints de véritable amour et de saint dévouement : " *Pauvre Charlotte !* " Ils éclipseront à eux seuls tout ce que sa trop courte carrière a renfermé d'héroïsme, et jamais discours quelqu'éloquent qu'il puisse être, n'atteindra le sublime accent de tendresse et de résignation caché sous ces paroles mourantes de l'Empereur : " *Pauvre Charlotte !*

Cette femme que Dieu avait semée sur la route de la patrie mexicaine pour faire rejaillir sur son sol tourmenté un peu de cette sereine et céleste tranquilité qui était venue s'asseoir avec elle au coin de son foyer domestique ; cette princesse qui restera comme un des plus purs portraits d'héroïne que le dix-neuvième siècle léguera à l'histoire, ces braves tueurs de femmes et d'enfants l'ont rendue folle de terreur, folle de désespoir, à force de lui jeter à la figure leurs hurlements de vengeance et d'anarchie !

Qui pourra redire les trahisons, les amertumes,

les bassesses, dont on n'a cessé pendant dix mois d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la révolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux [illegible] [illegible] nécessitées par les repris de bagne qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs ?

Rien n'a manqué à leur calvaire ; rien, depuis la France, cette fille de Pierre, qui est venue y renier l'œuvre qu'elle avait prêchée et qu'elle avait scellée de ses sueurs et de son sang : depuis les Etats-Unis qui ont joué jusqu'au bout l'infernal rôle de pharisiens et d'hypocrites, fournissant des armes, un régiment et de l'artillerie aux sicaires, faisant décacheter dans le *Post-Office de New York* les dépêches privées de l'empereur, et lui télégraphiant dès le commencement du siège de Queretaro la mort supposée de l'impératrice, pour le décourager et en finir plus vite, jusqu'à l'infâme trahison de Judas caché sous le nom de Lopez, jusqu'à la moquerie d'un semblant de tribunal, jusqu'à la fourberie d'un Juarez qui, nouveau Ponce-Pilate, n'osant prendre sur lui la responsabilité du sang versé, et se lavant tranquillement les mains au-dessus des restes défigurés de sa royale victime, rejette sur le front abâtardi du peuple mexicain, les gouttelettes du sang, que Dieu lui a permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués du stigmate de la honte et de l'opprobre.

La balle qui a frappé le cœur de l'empereur Maximilien a tué la nation mexicaine.

Son cadavre putréfié gît maintenant par le 32° 13° latitude, et de longtemps, les peuples qui sentent encore battre en eux quelque chose de noble, passeront loin de cet épouvantable charnier, de crainte de respirer les miasmes d'anarchie, de démagogie et de meurtre qui s'en élèvent de toutes parts.

Dévoré et déchiqueté par les chacals de la discorde, par les impitoyables vautours de l'immoralité et de la crapule, le squelette de la nation mexicaine sera encore quelque temps l'effroi des honnêtes gens et des âmes sensibles, mais petit à petit le vent du ciel dispersera l'immonde poussière ; la paix, la civilisation et le respect des dons de Dieu reviendront peu à peu sur ce sol de malédiction.

La terrible, l'inexorable loi de l'expiation sera venue alors se briser sur la tombe de l'Empereur-martyr.

Son sang aura fait descendre sur la terre qui l'a bu la rosée de la sainte miséricorde, et l'histoire fermant pour jamais les sombres annales du Mexique, inscrira sur le premier feuillet qu'elle consacrera à cette nouvelle partie des Etats-Unis l'impitoyable axiôme qu'elle burine en face de chaque récit de révolution :

—Dieu aveugle toujours ceux qu'il veut perdre.

Mais à quoi sert de laisser errer mon esprit sur cette fosse royale ? Certes ce ne sera pas la dernière

que creusera l'homme, ce roi des animaux, et comme il reste toujours du temps pour pleurer, j'aime mieux me rappeler que je suis plutôt voyageur que historien.

Nous oublierons donc, et je reprendrai le fil de mon récit pour vous dire que les environs de Mexico présentent au touriste quelques beaux points de vue qui valent la peine d'être admirés.

J'eus la bonne fortune de parcourir le parc de Chapultepec et la ville de Tacubaya en compagnie de M. Charles de Barrès, rédacteur de l'*Estafette* qui, avec l'*Ere Nouvelle* de M. Masseras, constituent la presse française de la capitale. Le dernier fils du premier empereur du Mexique, le prince Agustin de Iturbide, colonel de cavalerie au service de l'empire, nous accompagnait.

Hélas ! à mesure que le temps passe et s'enfuit, les journaux, les bulletins, les lettres particulières annoncent la mort de personnes qui m'ont été chères.

Agustin de Iturbide vient de prendre place dans cette longue liste funèbre, et jamais meilleur cœur ne battit sous l'uniforme du soldat.

Jeune encore, 36 ans, instruit et plein de verve, il était le bout en train de nos réunions à Mexico, qu'il égayait par ses réparties fines et par ses récits de voyage. Il fut pendant un mois mon voisin de chambrée à l'hôtel Iturbide—l'ancien palais de son père—et souvent il aimait à me rappeler un voyage

qu'il avait fait à Québec, en 1838, voyage où il avait visité la citadelle sur les genoux du colonel commandant la garnison.

En rapportant son décès, le *Courrier des Etats-Unis* ajoute qu'instruit par l'exemple de son père, il ne voulut jamais se mêler de politique dans son pays natal, et une fois que la foule, à l'opéra de Mexico, le contreignit à parler, voici le langage qu'il tint à ses compatriotes :

—" Mexicains, vous voulez un discours de moi : c'est très-bien. Vous en aurez un. Vous voulez que je parle comme le fils du libérateur du Mexique, l'immortel Iturbide. Vous l'aviez choisi pour empereur ; il était le seul honnête homme du Mexique, et vous l'avez fusillé. En vous conduisant ainsi, vous avez agi en voleurs et en assassins que vous êtes, que vous avez toujours été et que vous serez toujours."—

La foule, confondue par l'évidence de ces vérités, ne répondit rien et laissa parler l'orateur auquel rien n'était plus agréable que de vivre éloigné de son aimable patrie.

Je n'ai guère peine à croire à la vérité de cet étrange discours. Un jour de grande revue passée à Mexico par l'empereur Maximilien, j'entendais le prince Agustin adresser cette robuste harangue à son régiment de lanciers qui n'exécutait pas une retraite à son gré :

—Tas de brigands ! vous manœvriez avec bien plus de précision à la bataille de Tacubaya!

Ces soldats avaient fait, paraît-il, une magnifique volte-face devant l'ennemi, laissant Iturbide à moitié mort sur le terrain.

Tacubaya est un fort joli faubourg, situé à deux lieues de Mexico. On se rend par la voie ferrée aux belles résidences d'été que la fashion y a bâties, loin de l'atteinte mortelle des fievres typhoïdes qui désolent la cité pendant une partie de l'année.

Outre ces fièvres causées par la malaria des lagunes de Texcoco, de Chalco et de Cochimilco, les maladies de cœur, principalement l'hypertrophie, sont excessivement communes à Mexico.

A moitié chemin, sur la route impériale de Chapultepec, s'élève le château de ce nom, ancienne école militaire de la république. M. Arthur Taschereau lui trouve, avec raison, un faux air des casernes des Jésuites à Québec. Le parc est d'une magnificence indescriptible. On y voit des cyprès qui ont, d'après M. de Candolle, plus de cinq mille ans d'existence.

Je n'ai pas besoin d'ajouter combien l'homme se sent petit, même devant les feuilles mortes qui tombent en bruissant doucement, le long de l'énorme barbe grise et moussue qui recouvre ces troncs noueux, sur la sève desquels quarante siècles n'ont rien fait.

A quelque distance de la route de Tacubaya le

voyageur rencontre l'arbre où Fernand Cortès, défait et jeté en retraite, passa cette fameuse nuit du 1er juillet 1520, connu dans l'histoire espagnole sous le nom de la nuit triste, *la noche triste.*

Malgré le grand nombre de touristes qui viennent en disséquer les branches pour les emporter comme reliques historiques, ce colosse, né en même temps que ses frères du parc, semble être aussi vivace qu'eux.

J'ai fait comme bien d'autres : j'ai glissé en souvenir des larmes de Cortez une branche de l'arbre de la nuit triste dans mon carnet de voyage, et aujourd'hui elle orne modestement une des pages de l'album de ma sœur aînée, morte hélas ! comme tant d'autres depuis.

Si chaque sanglot poussé sous l'aiguillon de la douleur ou de la souffrance était devait devenu aussi célèbre que ceux du farouche conquérant, que de beaux herbiers de nos salons seraient tapissés de feuilles mortes avant le temps, d'herbes jaunies et flétries sur des tombeaux, de fleurs fanées sur des cœurs morts !

Le sanctuaire de Notre-Dame de Guadeloupe, la patronne attitrée du Mexique, forme sans contredit ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme échantillon d'art religieux, dans les environs de la ville.

Dans cette chapelle que M. Girard trouvait ce qu'il avait vu de plus ravissant en fait d'architec-

ture, pendant son voyage en Amérique, la munificence des princes européens et les largesses des Mexicains ont entassé des richesses et des trésors incalculables.

—“ Elle est construite, écrit le savant voyageur, au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame. Son architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien de connu. C’est bien une sorte de renaissance, mais d’un goût particulier, arabe et mexicain, très-élègant et très-étrange. Des zig-zags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi-grecques, mais d’un grec de fantaisie. La porte est mauresque et les fenêtres le sont, pour la plupart, aussi. Tout cela semble devoir être très-incohérent, mais cependant ne l’est point : la disposition de l’ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d’harmonieux.”—

Plus d’un mois s’était écoulé depuis le jour de mon arrivée à Mexico. L’Empereur terminait un voyage qu’il avait entrepris dans l’intérieur de l’empire ; le général Bazaine, mûrissait le plan de la longue et difficile expédition d’Oajaca, et le marquis de Montholon s’occupait du mariage de sa fille avec le capitaine d’état-major Garcin.

Pendant ce temps, je me croyais oublié et je commençais déjà à me répéter, cet alexandrin célèbre :

Quand je vois l’étranger, je pleure mon pays,

lorsqu'un bon matin, je fus éveillé par le bruit sec et métallique des éperons d'un chasseur d'Afrique.

Il m'apportait, de la part du colonel d'état-major général Osmont, l'ordre de me rendre à son bureau le soir même, pour y passer un examen.

Un comité, composé des généraux de brigade de Lascours et l'Hérillier, sous la présidence du général de division de Castagny, m'y attendait.

J'eus la bonne fortune de mériter l'approbation de mes examinateurs et d'être attaché, comme capitaine, au quatrième tirailleur mexicain.

Le lendemain, je recevais la lettre de service suivante, en réponse à la requête que le comité m'avait fait dresser, pour être annexée à son rapport :

Mexico, le 27 Novembre 1864.

Corps expéditionnaire du Mexique.
—
Etat-Major Général.
—
No. 8839.

Capitaine,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu la demande que vous m'avez faite de vous joindre à l'expédition d'Oajaca.

J'accepte vos offres de service, et vous autorise à partir quand vous le jugerez convenable.

Le maréchal commandant-en-chef,
Par ordre,
Le colonel chef d'état-major-général,
AD. OSMONT.

M. le capitaine Faucher de Saint-Maurice,
Calle Puente de San Francisco,
No. 24, Mexico.

A cette missive étaient joints un ordre cacheté adressé au général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal, parti depuis dix jours pour prendre la direction de la campagne qui allait s'ouvrir, et une lettre d'introduction auprès de cet officier supérieur, que je devais à la courtoisie de M. Jules Maurice, secrétaire du ministre des finances Armand.

Comme je l'ai su plus tard, la note cachetée contenait ma nomination temporaire à l'état-major du général d'Hurbal, en attendant qu'il voulût bien disposer de mes services.

Le temps pressait, si je voulais rattraper la colonne expéditionnaire, qui avait plus de quinze étapes sur moi. Je me fis faire, à la hâte, une tenue de campagne, et trois jours après, la diligence de Puebla m'entraînait sur la route—beaucoup trop poussièreuse ce jour-là—de la gloire et des contusions qu'elle laisse souvent aux épaules de ceux qui se mêlent de la coudoyer.

III

LA VILLE SAINTE

Schiller planait un peu trop haut, lorsqu'il griffonnait rapidement la strophe célèbre qui commence par ces mots : "Sur la montagne est la liberté." Ces beaux vers devaient plus tard mériter l'approbation d'un grand savant, joignant à son titre incontes-

table de Prussien celui un peu plus vaporeux de poète — Alexandre de Humbolt — qui se les répétait souvent, comme il l'avoue lui même dans son *Cosmos*, en gravissant les pentes escarpées des Andes.

De même que chacun de ces fiers géants de la Cordillière, le Popocatepetl a dû se les entendre adresser lorsque l'illustre explorateur arriva tout essoufflé sur cette cime sauvage, dont le givre et le frimas n'avaient gardé jusqu'à ce jour que l'empreinte de la serre d'acier du condor, du pied craintif et prudent du chercheur de soufre.

Pourtant le sceptique n'a rien cru aux rimes vibrantes du barde allemand. Il avait vu passer tant de fleuves et de torrents charriant des monceaux de cadavres et des débris d'empires sous son granit immobile ! Sa longue chevelure de pin avait eu le temps de grisonner bien des fois sous l'éternel baiser de son éternel hiver, sans que l'homme en fût devenu pour cela moins ambitieux, moins égoïste, moins orgueilleux, moins jaloux, et sa bise froide et glacée emporta comme tout le reste la pensée de Schiller. Le crâne chauve et blanchi du Popocatepetl continua à se pencher tout rêveur, du haut de ses 5,400 mètres —soit 16,200 pieds—sur le gigantesque tombeau, où dort depuis la naissance des siècles la Dame Blanche (1), ne laissant au touriste tombé en arrêt devant ces

(1) Vue de loin, la Dame blanche ressemble à s'y tromper à un immense cercueil en fer. Sa hauteur est de 4,786 mètres, soit 14,352 pieds.

deux colosses de pierre que la conscience de son immense petitesse, et le forçant de se dire *in petto*, que si un jour la liberté avait dû chercher refuge aussi haut, il n'est guère possible qu'elle se risque à se tordre les reins, en redescendant parmi nous.

Les derniers rayons du soleil couchant commençaient à se décolorer et à mourir lentement sur le versant de la Malinche, lorsque la diligence fit son entrée dans la ville des Anges, passant à côté du trop célèbre pénitencier, immense édifice quadrangulaire, tout noirci de fumée, criblé de balles, de boulets et d'éclats de mitraille, et dont chaque lambeau de muraille, chaque pierre tombée cache une goutte de sang français.

Il y avait, dans l'intérieur de cette énorme forteresse, une grille en fer qui en sautant écrasa sous son énorme masse presqu'une compagnie entière de mexicains.

Forcé de ployer sous la bravoure de nos soldats' Ortega en l'évacuant fit mettre le feu dans une partie de l'édifice, et ses détenus politiques trouvèrent dans cet épouvantable brasier une mort horrible. Seule, une malheureuse femme put s'échapper, à moitié nue et couverte de brûlures, mais sa raison ne résista pas au choc terrible qu'elle avait subi. Elle mourut folle, et personne ne resta pour raconter les terribles angoisses de ces pauvres enchaînés que la flamme venait lécher et faire mourir longuement.

Les rues de la ville qui conduisent au pénitencier portent partout les traces des terribles assauts que lui donnèrent les troupes du maréchal Forey, le 29 mars 1863. Elles sont bordées par ces fameux cadres qui offrirent une résistance si désespérée. Chaque grille, chaque gouttière, chaque fissure du pavé était devenu une embrasure par où sortait une escopette, un tromblon, un canon de carabine, et les yeux terrifiés du voyageur ne peuvent s'arrêter sur un angle de maison, sur une corniche de toit qui ne soit éraflée par une grenade, dentelée par une balle, écorchée par un boulet rayé ou par une éclat d'obus.

La ville elle-même est ceinte d'un long ruban de modestes tombes, où généraux, colonels officiers subalternes, et pauvres soldats se sont assoupis, loin de leur belle France. A peine le froid suaire de gazon qui les recouvre cache-t-il les abîmes de larmes et de sang, où se pose toujours le talon léger de la gloire et du génie des batailles.

En quittant Mexico, un de mes amis, M. Corriston, m'avait chargé d'une lettre pour un compatriote de Montréal, M. Kurkzyn, jeune négociant, faisant d'excellentes affaires à Puebla. Je ne sais qui de nous deux ressentit le plus vif plaisir, en échangeant la cordiale poignée de mains que nous nous donnâmes. Lui, apprenait par ma bouche les nouvelles les plus récentes du pays ; politique, changement de ministère, nécrologies, mariages, naissances, pour lui, tout était du nouveau. Moi, je contais avec un plaisir

indicible : il me semblait qu'à force de parler de la patrie, la distance diminuait, et l'imagination aidant, je croyais être tranquillement à Québec, passant joyeusement une longue et bonne soirée en tête-à-tête avec un vieil ami.

M. Kurkzyn avait emporté avec lui cette franche hospitalité canadienne qui fait reconnaître un de nos compatriotes partout à l'étranger ; aussi, durant le mois de ma garnison à Puebla, ne voulut-il pas me permettre de me servir du billet de logement que m'avait fait tenir le secrétaire de la subdivision militaire.

Peut-être avait-il raison ? Où aurais-je pu trouver ailleurs la joie et le bonheur qui régnaient dans cette maison bénie ?

Il est d'usage en campagne, pour un officier qui arrive dans une place de guerre, de se rendre le lendemain matin, au rapport de neuf heures, chez le commandant supérieur, pour lui décliner son nom et ses titres et se mettre à sa disposition, pendant la durée de son séjour en ville. Toujours cette démarche a pour résultat une invitation à déjeûner de la part de l'officier supérieur—ce qui n'est pas absolument désagréable en route—et comme après tout, on a la conscience déchargée du plus léger des péchés véniels contre les "Ordonnances et Règlements," on n'en savoure qu'avec plus de plaisir le bordeaux et le champagne de son amphitryon.

Lors de mon passage à Puebla, la ville était placée sous les ordres du colonel Jeanningros, commandant de la légion étrangère et aujourd'hui général de division. C'était à ce brave officier que s'adressait la lettre que le colonel baron de Briche m'avait donnée à Orizava, et pendant le classique déjeûner je le trouvai tel que me l'avait décrit son collègue.

Parfait type de grenadier, son torse aurait donné à Canova des inspirations pour le modèle d'un Hercule. Parti enfant de troupe, le colonel Jeanningros avait su parvenir, à force d'énergie et d'intrépidité, jusqu'au grade qu'il occupait, et cela sans autre protection que les muscles de fer de son poignet, sans autre influence que le rayonnement de sa bonne étoile. Aussi, possédait-il les plus beaux états de service d'une armée où l'on ne les compte plus, et ses vingt-trois blessures l'avaient fait surnommer par ses soldats le père *Balafre.*

C'était là le petit nom de bonne humeur qu'il recevait lorsqu'il ne les envoyait pas trop souvent au clou; mais si par malheur le violon ou le silos (1) pendaient au bout du nez d'un récalcitrant, ce n'était

(1) Le violon est tout simplement la salle de police, mais le silos est plus sérieux. Il consiste en un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, sur sept à huit de largeur. On y descend le condamné et dans ce souterrain, il n'a pour distraction que le bruit des pas du factionnaire veillant sur cette nouvelle fosse de Daniel, et qui lui jette ses rat'ons deux fois le jour. Cette punition n'est en usage que parmi les corps d'Afrique.

plus que le colonel *Carrrément*. Par ce sobriquet, le conscrit croyait avoir tiré une éclatante vengeance du père Balafre qui, se défiant de son éloquence et de sa rhétorique, avait pris le parti d'apprendre par cœur cette phrase énergique qu'il adressait invariablement au régiment, dans les jours difficiles :

—" Mes enfants ! l'ennemi est devant nous, mais ce sont des *asperrrités* que nous *enfoncerrrons carrrément !* en avant ! charrrge !"

Plus tard, lors de la triste capitulation de Metz, ce brave officier général, devenu commandant de la garde impériale, faisait mettre à l'ordre du jour ces lignes simples et héroïques qui resteront pour l'éternel honneur de son nom :

—" Nos drapeaux ont été déchirés par mon ordre, les hampes et les aigles sciées, les morceaux distribués à mes deux régiments ; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin."

A ses qualités de rude soldat et de terrible sabreur, le colonel Jeanningros joignait cette politesse exquise qui est l'apanage des âmes sensibles et des bons cœurs. Les officiers de la garnison avaient formé entre eux un club, sous la présidence du chef de bataillon Rolland, où soir et matin il y avait réunion pour lire les journaux de Mexico et de France, prendre son verre d'absinthe et faire un whist ou un lansquenet. Il le mit galamment à ma disposition pendant mon séjour—le général d'Hurbal ayant

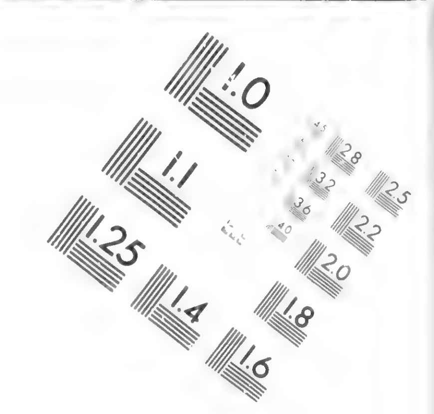
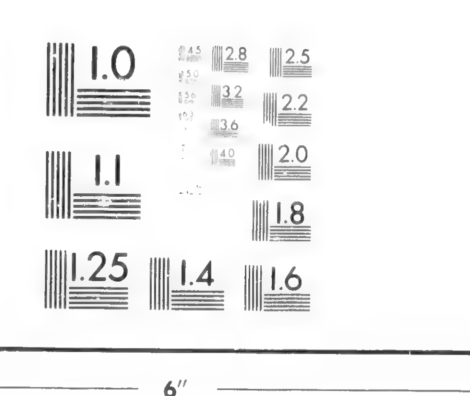


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8


1.0

dépassé Puebla de plusieurs étapes, il me fallait attendre le passage d'une escorte—et il chargea son officier d'ordonnance, M. Achilli, de me présenter à ses collègues.

Parmi ces derniers, se trouvait le vicomte de Montessuit, sous-lieutenant à la légion.

Fils d'un ancien diplomate français, Paul de Montessuit n'était entré comme officier à la légion étrangère qu'après avoir été tour à tour homme de lettres, élève en diplomatie, volontaire lors de la dernière guerre de Pologne, condamné à être fusillé par les autorités russes, et retiré de leurs mains à force de mettre en jeu des influences de famille. Tout portait à croire que l'épaulette calmerait peu à peu cette rude soif d'aventures, lorsque de retour à Puebla, j'appris que M. de Montessuit venait de donner sa démission pour aller prendre à la Havane la direction d'un journal français.

Je n'en ai plus entendu parler depuis : seulement en feuilletant dernièrement une liasse de journaux,



je tombai par hasard sur l'entrefilet suivant du *Courrier de Saint-Hyacinthe :*

" CURIEUSE INVENTION.—M. Paul de Montessuy a exhibé et expliqué hier matin, au No. 161, Broadway, les plans d'un nouveau navire de son invention, auquel il donne le nom de *self-mover ship.* Il n'y a, dit-on, d'autre moteur qu'un système bâsé sur l'attraction terrestre combinée avec la résistance offerte par la densité de l'eau. Un bâtiment de 300 pieds de

long sur 120 pieds de large, construit d'après ce principe, ne coûterait que $8,000 et pourrait traverser l'océan avec une vitesse moyenne de 50 milles à l'heure, soit deux jours et demi."

MM. Masson, sous-lieutenant au train, Péchoux, vétérinaire au même corps, et Luquet, officier d'administration étaient avec M. de Montessuit lorsqu'il me fut présenté. Ils se firent mes ciceroni à travers la ville, qui serait un véritable bijou de propreté et d'élégance même ailleurs qu'au Mexique.

A peine m'y étais-je promené pendant quelques heures que je compris bientôt pourquoi les naïfs Indiens l'avaient surnommée la ville sainte. Bien qu'elle soit de la grandeur de Québec, elle renferme cinq églises paroissiales, soixante-et-un temples et chapelles catholiques, neuf couvents de moines, onze de religieuses et un oratoire en l'honneur de San Felipe de Néri.

Pendant ces longues promenades sans but où chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays, une des choses qui m'étonnèrent le plus, fut de voir certaines rues de la ville presqu'entièrement jonchées de roses effeuillées.

L'habitude mexicaine veut qu'il en soit ainsi, le long du parcours que fait le Saint Viatique, lorsqu'on le porte à un mourant, et je ne connais rien de plus touchant que cette charmante coutume de

jeter ainsi sous les pas du bon Dieu ce qu'il y a de plus suave dans sa création, les fleurs. C'est un peu murmurer à l'oreille de celui qui va mourir que son âme doit partir sans regret, car rien ne se perdra de cette poussière qu'elle oublie derrière elle, et involontairement en pensant à toutes ces pauvres roses hachées sans pitié par les mollettes de mes éperons, je songeais à ces navrantes strophes qu'exhalait la puissante muse d'Octave Crémazie, mourante elle aussi :

Sur le champs du repos, quand la brise sereine
Vient souffler dans l'ombre des nuits,
Elle emporte en passant cette poussière humaine
Qui doit se transformer en fruits.

Quand au pied de l'autel la douce fiancée
Vient courber son front virginal,
C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
Qu'est fait son bouquet nuptial.

En revanche, je ne me sens guère les dispositions d'admirer le stoïcisme d'un autre usage qui, m'assurait un officier d'artillerie, M. Anderer, prévaut dans certaines parties du Mexique.

Du moment qu'un enfant expire dans une maison, le salon prend un air de fête inaccoutumé, le cadavre est enveloppé de nuages de mousseline et de guirlandes, les meubles sont cirés, les parquets frottés, les amis affluent de toutes parts, et tout le monde rit, babille, danse et se réjouit en l'honneur du petit

ange—*angelito*—qui vient de déserter la terre pour les cieux.

Peut-être aux yeux des créoles, passerai-je pour avoir le cœur bizarrement confectionné, mais pour moi—et bien des mères se rangeront de mon avis—Victor Hugo aura raison, tant que dureront les siècles :

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Hélas ! quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu longtemps de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

La cathédrale de Puebla, dans le style italien de la fin du XVIIe siècle, est, de l'avis de plus d'un connaisseur, un des plus purs monuments religieux de l'Amérique. Elle est bâtie en pierre brune, au milieu de la grande place, entourée de tous côtés par de gracieux portiques, et parmi les nombreuses merveilles que renferme la basilique, je me suis souvent

surpris, à admirer sur le maître-autel un superbe crucifix en bois noir, don royal de Charles-Quint.

Le général marquis de Gallifet s'est amusé à faire de cette magnifique cathédrale la description suivante qui est on ne peut plus complète. D'après une légende locale, ses beffrois élancés furent terminés, dans une seule nuit, par des anges et des séraphins.

—" Ce belle édifice s'élève majestueusement, présentant un parallélogramme de 90 mètres de longueur sur 80 mètres de largeur, non compris le parvis qui est très-vaste. La façade principale est ornée de superbes statues en pierre blanche ; les portes et tambours sont en bois de cèdre, ornés de dessins bizarres en bronze. On voit à chaque angle de la façade une tour carrée d'une hauteur perpendiculaire, au-dessus du parvis, de soixante-quinze mètres. Le sommet est orné d'une coupole en brique vernie, qui s'élève sur un socle octogone à crémeaux, et est surmonté d'une lanterne à colonnettes, qui porte à son extrémité un globe et une croix en marbre blanc. La tour du sud à coûté cinq cent mille francs ; elle est garnie de cloches énormes au nombre d'une trentaine. Lorsque ce carrillon est mis en branle, ce qui arrive à chacune des nombreuses fêtes du calendrier mexicain, c'est à devenir fou. Les mexicains affectionnent cette assourdissante harmonie. La plus grosse cloche fondue par un certain Francisco Marquez, pèse 185 quintaux et a coûté quarante-cinq mille francs.

" La grande coupole du temple est en faïence jaune et verte, elle s'élève majestueusement au-dessus d'un acrotère octogone, avec pilastres d'ordre ionien à chaque angle. La lanterne est dominée par une statue.

" A l'intérieur, l'architecture est en général, d'ordre dorique, de double dimension et en pierre de taille.

" Le tabernacle est une œuvre remarquable en son genre. Son plan est circulaire, il a la forme d'une petite tour ouverte par quatre faces. Il a une hauteur de 25 mètres au-dessus du sol. Il se compose de deux corps : le premier, d'ordre dorique, est orné de seize colonnes cannelées de sept mètres de hauteur ; on remarque à chaque angle, par groupe de quatre, les statues colossales des saints docteurs. Les colonnes ont une magnifique corniche garnie sur chaque façade d'un fronton semi-circulaire avec des anges en saillie dans des nuages. La coupole de ce splendide tabernacle est couronnée par un socle qui sert de piédestal à la statue de saint Pierre ; l'extérieur est en rapport par sa richesse d'ornementation avec l'intérieur. Au centre, on voit un autre tabernacle, plus petit, qui sert à recevoir le Saint-Sacrement. Le premier corps, ainsi que le tabernacle central, sont de marbre fin ; tout le deuxième corps semblable, sauf les dimensions, au premier, est en stuc imitant le marbre.

" Au bas de chaque façade, se trouve un autel de

beau marbre. La table est de trois mètres de long, d'une seule pièce. Tout autour on voit de riches ornementations de bronze. Au-dessus de chaque autel est placé un tabernacle d'une seule pièce, avec colonnes d'albâtre aux angles. Les portes sont ornées de bas-reliefs en vermeil.

" Dans l'intervalle d'un angle à l'autre des autels, existent quatre portes qui communiquent au panthéon des évêques, situé sous le tabernacle principal. Les encadrements et les frontons semi-circulaires de ces portes sont fort curieux. Au centre, on remarque des groupes de séraphins enlacés dans des festons d'un goût parfait ; les portes sont de bois précieux, et les décors de bronze doré. La voûte du caveau et des sépulcres est en marbre noir et blanc, de même que le pavé au milieu duquel se trouve l'ossuaire. Le sanctuaire de l'église semble être le socle immense de ce monument, un des plus remarquables qui existent sur le globe ; on mit près de quarante années à le construire et on y dépensa millions sur millions de francs.

" Au fond de l'église, derrière le chœur, la chapelle des âmes du purgatoire possède une magnifique peinture du jugement dernier.

" Aux colonnes des nefs latérales sont suspendues quatorze cadres ovales de deux mètres de hauteur, représentant les stations du chemin de la croix, œuvres admirables de don Miguel Cabrera, et plus loin on remarque d'autres toiles de peintres célèbres.

Dans une des chapelles latérales, on est saisi d'admiration à la vue d'une image de la Vierge entourée d'anges ravissants ; c'est le chef-d'œuvre du P. Garcia Ferrer, ami intime de monseigneur Palafox. L'autel supporte un tabernacle fort riche en argent massif, au-dessus duquel est une niche qui renferme la statue de la Vierge de Bon Secours, assise sur un piédestal. Tout cet ouvrage est en argent massif. On remarque, dans toutes les chapelles, une grande profusion d'or et d'argent pour l'ornementation.

" Dans la sacristie, de belles peintures de Paul Rubens ornent les murs. Les armoires qui renferment les ornements sacerdotaux sont de bois précieux. On y voyait, avant la dernière révolution, un lavabo de trois mètres de haut et de deux mètres de diamètre ; il était en argent massif, avec une belle statue de Saint Michel entièrement faite de ce métal.

" L'argenterie de la cathédrale de Puebla était autrefois d'une richesse extraordinaire ; on peut en juger par ce que les révolutions y ont encore laissé subsister après de nombreuses spoliations. Il y avait des lustres immenses en argent massif avec bobêches en or ; de somptueuses urnes avec des bouquets gigantesques de fleurs artificielles d'un luxe éblouissant. Les candélabres du maître-autel sont en argent massif—d'une hauteur de trois mètres. Le lustre le plus beau est composé de deux milles pièces, avec bobêches en or ; il pèse cent quarante kilogrammes et a coûté trois cent soixante mille francs. On montre


Universitas
Ottaviensis

également deux encensoirs avec leurs navettes en or massif. Un ostensoir, haut de plus d'un mètre, est aussi en or massif, enrichi de diamants d'un côté, et de grosses émeraudes du côté opposé Un autre est garni de la plus belle collection de perles qui se puisse imaginer. Le piédestal est d'un travail exquis, orné de brillants et de pierres précieuses.

" Le grand chandelier triangulaire, placé au milieu du chœur, est un admirable ouvrage en ébène de huit mètres de haut ; les sculptures sont remarquables.

" Les ornements sacerdotaux sont en rapport avec la richesse des vases sacrés, ainsi que les tapis de pied et de tentures. Les colonnes et corniches de la cathédrale sont toutes recouvertes d'un immense tapis en velours cramoisi, garni de grands galons d'or, fort somptueux. Le dais est d'une magnificence remarquable.

" Ce temple, vu en passant, se fait remarquer par la régularité de sa belle architecture ; examiné dans ses détails intérieurs, il frappe d'admiration par la richesse et le bon goût de son ornementation ; je ne saurais trop le répéter, c'est sans aucun doute un des monuments religieux les plus riches de la terre."—

Le péristyle de la cathédrale porte encore les traces de cette terrible bombe connue par les habitants de Puebla, sous le nom de bombe de Forey, qui fut la première lancée, pendant le siége, et s'en vint éclater sur les marches du portique, exactement à

l'heure où la population sortait de la grand'messe, tuant et blessant un grand nombre de personnes.

Celle qui suivit fut moins malheureuse.

Elle pénétra sournoisement dans l'officine d'un pharmacien en gros, et se paya le malin plaisir d'envoyer toutes ses drogues et ses pillules *ad patres*, ne touchant cette fois-ci à personne, mais, en revanche, cassant, broyant et anéantissant pour près de cinq mille piastres de fioles, de clystères et de vases *ex professo*.

Les bons habitants de la ville sainte croyaient bien dévotement que la terre s'entrouvrirait pour engloutir ces démons de pantalons garance, qui se permettaient d'employer, un jour de dimanche, des arguments aussi forts et aussi positifs.

A part le magnifique couvent de San Francisco, transformé pendant mon séjour en hôpital de cavalerie autrichienne, les autres monuments religieux de la ville n'offrent rien de bien saillant en fait d'architecture. Ils sont presque tous bâtis assez solidement, pour servir indistinctement de retraites religieuses en temps de paix, et de fortifications bonnes et valables, quand le ciel est aux *pronunciamentos*, ce qui arrive assez souvent.

A quelque distance de l'enceinte de Puebla s'élève le fort de Guadeloupe, fameux par le coupe-gorge du cinq mai, 1862. Attiré par de faux amis et par de fausses promesses, le général de brigade de Lorencez, avec cinq mille hommes du 1er, du 2e Zouaves

et du 99e de ligne, vint s'y faire écraser sous le feu de batteries masquées, et sous les efforts combinés de la ville et des troupes du général Zaragossa.

Cette victoire—si c'en est une—gonfla tellement d'orgueil le parti juariste qu'il se garda bien d'y reretourner depuis, de crainte de subir le sort de la grenouille de La Fontaine.

Non loin du fort, commence la pente de la Malinche, montagne aride, dont la cime cache un volcan éteint et qui recèle dans ses flancs des cavernes où les dignes Cartouches et les braves Mandrins mexicains allaient se reposer de leurs fatigues à la barbe des autorités, cacher leurs riches trésors et méditer de nouveaux vols et de nouveaux assassinats.

La superstition populaire croyait ces lieux maudits hantés par les démons et par les esprits : la police du Président se contentait de rire sous cape, en s'appropriant sa part du butin, et le cratère éteint enfouissait parmi ses débris et ses scories ces tristes chauves-souris du crime et de la société. Pendant le court espace de temps qu'ont duré l'intervention française et l'empire au Mexique, elles se sont envolées devant la lumière de la force et de la loi mise en pratique. Seule, la montagne restait là, avec sa masse grisâtre, tenant toujours suspendue au-dessus de la tête des Puéblains cette terrible épée de Damoclès, qu'il n'a tenu qu'à eux de secouer du bout du doigt, pour faire retomber avec elle sur leurs épaules tous les maux de l'anarchie.

Dans les environs de Puebla, à quelques milles de distance, se trouvent les débris de l'ancienne ville sacrée du Mexique, de Cholula, la demeure de Quetzalcoalt, l'homme blanc.

Nous résolûmes d'aller y déjeûner un beau matin, et d'y faire sauter une bouteille de champagne frappé, en souvenir des bienfaits que le dieu de l'air avait répandus sur l'Anahuac.

Jadis Cholula comptait une population de 40,000 âmes, ce qui en faisait une des villes les plus considérables de l'empire aztèque. Aujourd'hui réduite aux dimensions d'un misérable faubourg, à peine abrite-t-elle 16,000 habitants qui ont bien perdu des habitudes hospitalières de leurs ancêtres, si l'on en juge d'après l'éternel *quien sabe* — je ne sais pas — qu'ils opposent aux questions de l'étranger.

Parmi les ruines attrayantes qu'elle renferme, la plus curieuse est son immense *téocali*, pyramide dont la longueur de la base a presque le double de celle de Chéops. L'intérieur servait de tombeau, et sur sa plate-forme s'élevait l'autel de l'homme blanc.

Un grand nombre de ces pyramides, comme je l'ai déjà remarqué, sont disséminées sur toute l'étendue du Mexique, sans que la science puisse préciser d'une manière positive l'époque de leur origine. Néanmoins une curieuse légende se rattache à celle de Cholula. Elle est rapportée par M. Ampère dans ses " *Promenades en Amérique.*"

—“ **Lors de la** grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua — prononcez Chelhuha — qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher aux nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée.” —

Cette singulière légende confirme de plus en plus l'analogie extraordinaire que l'on trouve entre les traditions primitives de l'histoire du Mexique, et celles dont font mention les auteurs bibliques. Cela devient d'autant plus frappant, qu'à propos des *téocalis* mexicains, M. Girard fait remarquer que ce sont, en général, des pyramides à degrés, ce qui leur donne une grande ressemblance “ avec l'architecture du monument de Babylone, dans lequel on croit reconnaître la tour de Babel, et qui, d'après la savante description de M. Fresnel, se composait de huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre.”

Comme nous retournions tranquillement au pas de

nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puebla, un indien occupé à en extraire du pulque [1] se leva en nous prodiguant les fastueux titres de Grandeur et d'Illustrissime Excellence, et nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie bien certainement rencontrée. C'était un insecte connu des mexicains sous le nom d'animal plante—*el animal planta*—sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères, et autant que j'ai pu en juger, doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linnée.

Il est dans la nature humaine de faire beaucoup de bruit sur ce qu'elle ignore ou sur ce qu'elle n'a pas la patience d'étudier. L'inoffensif animal qui nous occupe en ce moment, n'en a pas été plus exempt que beaucoup d'autres de ses confrères, et bien des fables absurdes ont été dites sur son compte.

Un savant distingué, M. Léopoldo Rio de la Loza, membre de la société mexicaine de géographie et de statistiques, après avoir prétendu que la partie réputée

(1) Au Mexique le pulque remplace le vin : on l'extrait de la tige de l'agave de la même manière que l'on entaille l'érable au Canada. Cette boisson, couleur de lait, possède des propriétés enivrantes : elle est désagréable lorsqu'on y goûte une première fois, mais ce premier dégoût surmonté on en prend vite l'habitude. Ce breuvage fort hygiénique, ne peut être conservé plus de trois jours.

Le bas peuple boit une espèce d'eau-de-vie de canne à sucre nommée *mescal*.

plante était une production anormale, une excroissance animale, causée par l'altération organique que subissait la larve, morte pendant sa transition à l'état de nymphe, se voyait obligé d'avouer plus tard, qu'après avoir examiné attentivement la couverture tégumentaire de cet insecte, il avait observé une continuité et une homogénéité parfaite, incompréhensible sans doute, du moment où il fallait admettre que telle production partait de l'intérieur et que, nonobstant cela, la végétation se faisait comme si de rien n'était.

Un mexicain d'une haute réputation, don Antonio del Castillo, écrivait à son tour dans le bulletin de l'académie de sciences de Mexico, qu'il existait dans les terres chaudes une cigale tellement friande du suc d'une certaine plante qu'elle creusait la terre à un ou deux pieds de profondeur, et que du moment où elle était arrivée à l'extrémité des racines, elle s'y attachait et les suçait jusqu'à ce qu'elle se fût affaissée sous l'effet d'une ivresse mortelle.

Petit à petit, ajoutait-il, avec le temps, la racine venait à se pelotonner autour de l'insecte et finissait par l'envelopper entièrement.

Les indiens de la Misteca, qui ne sont guère plus forts que don Antonio, croient encore aujourd'hui qu'après avoir mangé d'une graine mystérieuse, l'animal se la sentant germer dans le corps s'enterre et meurt en attendant patiemment que son instrument de supplice, daigne prendre sur lui de se vêtir

de feuilles et de fleurs, et ombrager pour quelques jours cette tombe creusée pour lui seul.

Enfin deux professeurs, don Alfonso Herrera et don Gumesindo Mendoza, après avoir étudié soigneusement au microscope la production anormale de cette cigale, assuraient y avoir découvert des corpuscules qu'ils croyaient être les spores d'un champignon.

En face de toutes ces contradictions, de ces hypothèses, la lettre suivante d'un officier adressée à l'académie des sciences de Mexico, venait embrouiller on ne peut plus la question, en la tranchant d'un seul coup par ces lignes :

" Pendant la campagne d'Oajaca, j'ai recueilli moi-même dix-sept de ces petits insectes, *tous vivants* à quelques pouces sous la surface du sol, *avec* leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcohol me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer aux études scientifiques, car j'avais là, entre les mains, une lacune de l'histoire naturelle à combler : déterminer exactement la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal."

Nombre d'officiers de la colonne du général d'Hurbal ont pris plaisir à pratiquer ces exhumations, et peuvent encore aujourd'hui certifier ce fait dont je laisse l'explication à d'autres plus habiles

que moi, pour ne plus m'occuper que de la description du bizarre insecte.

Comme s'est plu à le reconnaître M. de la Loza, il appartient au genre des hémiptères, et ressemble à s'y méprendre à la cigale commune. Jusqu'au jour de sa mystérieuse inhumation, il conserve parfaitement les habitudes de sa sœur de la fable, et chante, sinon tout l'été, du moins une grande partie du mois d'août, époque où j'ai commencé à l'observer. Il disparaît alors tout-à-coup pour procéder à cette bizarre métamorphose sur le premier fil de laquelle la science n'a pu encore mettre le doigt, et s'en va sous terre opérer la liaison du règne animal avec le règne végétal.

Assez rare dans la chaîne de la Misteca où j'ai expéditionné pendant cinq mois, je l'ai retrouvé en assez grande quantité à Matamoros de Azucar, à Atlisco et aux pieds du Popocatepetl.

Il choisit d'ordinaire, pour se livrer à son caprice végétal, les terrains où croissent l'aloës et le cactus.

Dans ces solitudes grises de poussière et baignées d'un soleil torréfiant, le voyageur rencontrera de temps à autre l'animal-plante, caché sous les dehors d'un petit arbuste grand et gros comme un moyen bluet du Canada—dont il a à peu près les feuilles, mais beaucoup moins nombreuses—et si c'est au temps de la floraison, penchant coquettement sous la brise brûlante son gai panache de fleurs rosées.

S'il est un tant soit peu botaniste il n'a qu'à descendre de cheval, qu'à tirer son coutelas mexicain le *machete* et à creuser avec beaucoup de soin la terre autour du précieux végétal.

Au bout d'une minute de travail, il en extraira, greffé à la racine de l'arbre, un insecte brun, essayant petit à petit de dégager ses pattes du mucus blanc qui les enlace.

Si le touriste continue à l'observer, il les verra remuer bientôt avec vitesse, comme si l'insecte voulait supplier l'importun de le redescendre dans la tombe où il dormait si bien ; puis, peu-à-peu elles se raidiront, redeviendront immobiles, et alors le voyageur intrigué peut sans crainte ouvrir les *alfarjas* de sa selle et glisser sa trouvaille, redevenue cadavre, mais cette fois-ci sans aucune espérance de résurrection.

L'animal-plante n'est pas le seul phénomène que le Mexique offre à l'étude du naturaliste et en feuilletant mes notes je retrouve dans un journal de la Vera-Cruz, la *Revista* du 23 juin 1865, la description suivante du ver-liane qui me paraît être tout aussi curieux à observer :

— " Le ver-liane a environ trois pouces de long et trois quarts de pouces de diamètre. Cet insecte subit une transformation ; il a une existence animale et une autre végétale. Sa forme est ronde ; la tête seule se fait remarquer par une espèce de barbe placée à la partie inférieure et qui lui recouvre la tête comme un bonnet ; le reste du corps est

d'un blanc transparent qui laisse voir à l'intérieur des filaments semblables à des racines déliées. Cet animal se trouve vivant à la surface du sol et dans certains bois, jusqu'au mois de juin; à cette époque, il s'enterre, et en juillet ou en août il pousse comme une plante. Pendant tout le cours de l'année, il croît jusqu'à atteindre la grosseur de son corps; ses lianes servent à attacher les haies. Au printemps, il fleurit, les feuilles tombent, et il se couvre entièrement de fleurs semblables à celle du rouvre; quand les tiges atteignent quatre ou cinq pouces, on peut le conserver disséqué sous la même forme que de son vivant, et les tiges lui sortent de la nuque, sans se séparer du corps. Jusqu'à présent, on ignore quel est son premier état, s'il est ver avant d'être plante et réciproquement.—"

M. Lucien Biart, dans ses " Aventures d'un jeune naturaliste " mentionne à son tour une chenille d'un vert émeraude, portant sur le dos une rangée de petits arbres systématiquement disposés. Le tronc et les branches, d'un rouge vif, se terminent en pointes ramifiées de la même couleur que le corps de l'animal.

Autant, et mieux peut-être que l'animal-plante, la pierre animée frappe l'imagination du peuple qui la nomme *piedra de los ojos*, pierre des yeux.

Elle se rencontre ordinairement dans les sables, où elle gît immobile; mais placée sur une surface polie, un plat de fer, de cuivre, ou d'étain, elle tremble,

s'agite, semble devenir nerf, et il suffit alors d'une goutte de jus de citron ou d'un acide quelconque pour la mettre en mouvement et la faire perambuler.

M. Masseras explique ainsi ce phénomène :

— "Ces pierres sont des opercules minces et poreuses qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec l'acide citrique et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les yeux, la *piedra de los ojos* agit comme de petites perles, et facilite l'écoulement des larmes, l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a une cinquantaine d'années, au préjugé populaire des fours enchantés."—

L'animal-plante et la pierre animée ne sont pas les seuls excentricités d'un pays où le voyageur qui s'égare dans la terre chaude n'a qu'à creuser de son *machete* un gros cactus rond et épineux, pour y trouver un abri. Une fois ce gîte sous la main, s'il a soif, il n'a qu'à cueillir la gaîne d'un broméliacée — la fleur de Pâques—et à se désaltérer ainsi à la rosée du ciel que contient cette coupe du bon Dieu. Le gibier vient-il à manquer? pour apaiser sa faim, le goyavier, la banane, l'orange, l'avocatier —arbre à beurre—le zapote croissent à qui mieux

mieux autour de lui, et si les secrets de cette belle nature prise à l'improviste le porte à la coquetterie, il n'a qu'à ramasser la bulbe de l'*amoiito*, pour en tirer une lessive blanche et savonneuse, et mener à bonne fin un brin de toilette.

Au Mexique, tout est imprévu, tout est original.

J'ai vu là-bas des Indiens sucer des tubercules de dahlias, et mordre à belles dents dans des gâteaux de cigales séchés et pilées, pendant qu'à Mexico la fashion ne dédaignait pas certaines pâtisseries faites avec les œufs d'une mouche qui en dépose des quantités innombrables sur les lagunes qui entourent la ville. Plus délicat, plus propre que ces fils d'hidalgo, j'ai vu aussi, le *tejon*, espèce de raton, s'installer près d'un des filets d'eau de sa forêt natale et y laver minutieusement sa proie, avant de la manger. Dans mes courses de chasseur, j'ai souvente fois tué des taupes grosses comme de jeunes chats ; j'ai collectionné des tettigones, insectes du genre des hémiptères, dont les uns avaient la forme d'une yole, les autres celle d'une poule, et à Tomocavaca, l'un de mes amis m'a montré un échassier — le *jacanas* —qui avait une griffe fort respectable, attachée aux moignons de ses ailes.

Ici, le bon Lafontaine bifferait une de ses plus jolies fables, et la tortue-aligator — le *galapago* — partirait en même temps que le lièvre, le vaincrait à la course, et s'endormirait en attendant son rival au but, pendant qu'au-dessus de sa tête l'araignée avicu-

laire trottine pesamment, emportant dans ses pattes les petits de l'oiseau-mouche, et que sa sœur l'araignée d'eau, fait et remplit d'air la cloche qu'elle doit plonger entre les nénuphars et les plantes aquatiques de la lagune voisine.

Combien de fois nos artilleurs ne se sont-ils pas amusés à toucher du doigt le bombardier —coléoptère carabique—qui, en digne fils de sainte Barbe, répondait à cette politesse par une salve dont le bruit se perdait dans un petit nuage de fumée. Heureusement que tous ne sont pas d'humeur aussi belliqueuse, et j'ai vû souvent des coléoptères galants, collectionnés par les doigts mignons des dames de Tehuacan, qui les enfouissaient dans un nid de fines dentelles et de précieux tissus que la petite bête reconnaissante embaumait des plus purs parfums de la rose. D'autres —les scarabées hercules—si ce n'était leur taille et leur force, pourraient se poser sur le bout du nez d'un membre de la chambre des Lords, à qui—mòins leurs pattes griffées—ils rappelleraient le parfum de la fine civette d'Espagne. D'autres, enfin—les nécrophores—moins mondains, plus mélancoliques, plus portés au mysticisme allemand, passent leur temps à chercher le cadavre d'un petit rongeur ou d'un oisillon quelconque, lui creusent une fosse, et déposent leurs œufs auprès du défunt, pour que la vie, sortant de ce cimetière improvisé, puisse se nourrir aux sources de la mort. A côté de ces lugubres fossoyeurs, les mantes religieuses—genre d'orthop-

tères—joignent benoîtement leurs premières paires de pattes, et semblent se laisser bercer dans les effluves extatiques du troisième ciel de saint Paul, ce qui ne les empêche pas de quitter soudain leur air pieux et monastique, pour faire le moulinet, et se défendre vigoureusement dès qu'elles sont attaquées.

Nos mœurs constitutionnelles se sont même glissées au milieu des forêts vierges de la terre chaude, et tout comme le gentilhomme huissier de la verge noire, qui par trois coups de masse, annonce aux députés de la chambre des communes que Sa Majesté les attend pour leur lire un discours qui se termine toujours par une saignée de finances, le *carpintero*—pic charpentier—frappe les trois appels parlementaires sur le tronc de l'arbre qu'il s'est donné pour domaine, et accourt de suite happer de l'autre côté, les insectes—il y a des badauds même parmi les insectes—qui pour mieux se rendre compte de ce bruit insolite, ont eu l'imprudente curiosité de mettre le nez dehors.

Enfin, les vautours ont leurs sinistres enseignements en ce pays. Comme chez les rapaces, Juarez, Lerdo de Tejeda, Escobedo, ont voulu montrer qu'il pouvait y avoir dans la patrie mexicaine, l'aristocratie de la curée. Chacun s'est abattu sur un cadavre de prédilection, qui sur Maximilien, qui sur Mejia, qui sur Miramon, et ils se sont repus, au bruit des stupides battements d'ailes du menu fretin des *Zopilotes*, qui regardaient leur roi—il y en a par-

mi les zopilotes--se gorger, et n'osaient approcher de l'auguste charnier.

Si en campagne la vie des champs est ennuyeuse par suite de l'oisiveté, et du désœuvrement qu'elle entraîne, en revanche la vie de garnison est agréable, car elle permet de bien employer les heures perdues, surtout s'il existe de bonnes bibliothèques dans la ville où nous jette le hasard. Celle que j'avais à ma disposition n'était pas considérable, mais choisie, et pour en faire l'éloge, appartenait au génie français, mot qui renferme à lui seul les adjectifs sérieux et savant.

Mes journées se passaient à feuilleter et à compulser ces anciens manuscrits, ces précieux in-folios que la main intelligente de quelques officiers avait arrachés aux griffes de la bande noire, et quand je m'étais fatigué à déchiffrer l'écriture jaunie de ces vieux moines, de ces bons franciscains qui, lorsqu'ils n'étaient pas assez riches pour s'acheter des livres, les copiaient laborieusement, je n'avais pour me distraire qu'à regarder par la fenètre entr'ouverte la Plaza Mayor.

Alors j'assistais à un curieux spectacle.

On était en décembre, époque où les oiseaux de nos climats du nord, ont déserté les forêts canadienne qui pleurent tristement leurs feuilles perdues sous le souffle de la bise d'automne, et viennent à tire d'aile demander au tropique un peu de verdure et de soleil.

Tous les arbres de la place étaient couverts de ces bandes immigrantes. Pas une branche qui ne ployât sous le poids de ces légers flocons de duvet ; pas une feuille qui n'abritât un de ces frileux réfractaires.

Il fallait les entendre se raconter leurs périls et leurs aventures. C'était, surtout au coucher du soleil, un bourdonnement et un caquetage à n'y rien pouvoir comprendre.

A les voir faire ce tapage assourdissant pour la possession du bout d'une branche, puis un instant après cesser leurs querelles pour se baiser amoureusement de leur petit bec et chanter joyeusement un refrain inconnu, avant de cacher leur tête espiègle sous le bout de l'aile, je me demandai si l'oiseau ne partageait pas avec l'homme l'oubli et l'ingratitude ? Beaucoup allaient ne plus se souvenir sous ce ciel balsamique du rude climat de mon pays, et combien peu, parmi toute cette bande de bohémiens, retourneraient, au printemps, réchauffer le nid désert et abandonné qui les avait vus naître. (1)

---

(1) Rien de plus curieux que ces départs et ces arrivées. Mes lecteurs canadiens doivent se rappeler encore l'incroyable migration d'outardes, de canards et de pleuviers dorés qui, pendant la nuit du dimanche, 19 octobre 1873, couvrirent les canons, les remparts moussus, les toits aigus et les rues bourbeuses de Québec. Il pleuvait ce soir-là ; une forte tempête devait passer la lendemain ainsi que le surlendemain sur la ville, et les passants attardés étaient abasourdis par les cris plaintifs de ces pauvres échassiers et de ces palmipèdes dévoyés.

Quelques heures plus tard, le même phénomène se répétait à Ottawa, où ces oiseaux passèrent par milliers.

Le temps s'enfuyait gaiement. Au commencement, nous n'avions pour oublier que les veillées ennuyeuses et beaucoup trop bruyantes du club. Bientôt nous cessâmes tout à fait de fréquenter ces réunions, pour nous assembler une dizaine au café de la tante Rose. Là, nous causions à notre aise littérature, histoire, philosophie, art militaire. Quelquefois la discussion s'échauffait, mais toujours la tante Rose arrivait à temps pour remettre son monde d'accord.

C'était une singulière femme que la tante Rose, et sa jolie personne vaut bien la peine d'une description.

Nul à la légion étrangère ne connaissait son âge, pour l'excellente raison que malgré son visage toujours frais elle comptait aux cadres depuis fort longtemps. Quant à son nom, personne ne s'en occupait ; il suffisait qu'elle fût la tante de tout le monde.

Sa carrière militaire s'était ouverte par le haut grade d'enfant de troupe, ce qui voulait dire que son père avait dû être un ancien militaire, et jamais l'on ne put savoir si c'était par modestie ou par déception, mais elle avait constamment refusé de se marier, et s'était toujours contentée de l'humble position de vivandière au régiment. Il ne faut pas conclure de toute cette réserve que ma tante Rose, malgré sa blonde figure qui la faisait ressembler à un anglaise, fût d'un sang tranquille et endormi. Au

feu, elle tenait un peu de la bravoure de Jeanne Hachette, de l'intrépidité de Jeanne d'Arc, du sang-froid de notre brave canadienne, mademoiselle de Verchères. Sur les champs de bataille d'Algérie, elle avait versé à boire au soldat mourant de soif, sans prendre garde aux balles du kabyle. En Crimée, elle gravissait au pas de course les pentes escarpées de l'Alma, son petit tonneau d'eau-de-vie sur l'épaule, et à Solferino, l'empereur chevauchant au milieu d'un ouragan de mitraille, la trouva pansant les blessés et consolant les mourants au fort de la mêlée. Alors il s'était découvert devant l'inconnue, et se penchant sur la crinière de son coursier arabe, avait attaché sur cette loyale poitrine la croix de chevalier de la légion d'honneur. Aussi, ma tante Rose était-elle le plus *chic* troupier de toute l'armée française. lorsquelle passait crânement sur les trottoirs de Puebla, dans son gai costume de vivandière, ses quatre décorations au vent, et portant militairement sa petite main à son chapeau lorsque les factionnaires lui présentaient les armes.

Parmi les officiers qui assistaient à nos réunions, se trouvait un de ces caractères excentriques qui restent gravés dans la mémoire, une fois qu'on les a rencontrés.

Comme ma tante Rose, il appartenait à la légion étrangère, où il s'était engagé avant la guerre d'orient. Soit fatalité, soit insouciance, il n'avait jusqu'à présent tiré hors de cette loterie où se

gagnent indistinctement bâtons de maréchaux de France et chevrons de caporaux, que la contre-épaulette de lieutenant. D'une rigidité excessive dans le service, il causait rarement, passait son temps à lire une édition allemande de Goëthe, faisait quelquefois des vers et surtout ne riait jamais.

Au régiment comme partout ailleurs, quand on n'a rien à se dire, ce qui arrive assez souvent, on invente.

Plusieurs histoires extraordinaires roulaient donc sur le compte du lieutenant alsacien. Quant à moi, bien que je n'aie jamais provoqué ses confidences, j'ai toujours été sous l'impression que ces dehors austères cachaient une âme de poète, déclassée at jetée d'un seul coup hors de ses gonds, par le réalisme de la vie.

Plus tard, mes doutes furent confirmés jusqu'à un certain point.

Notre malheureux camarade fut tué dans une escarmouche près de San Luis de Potosi, et le soldat qui l'ensevelit trouva dans son scapulaire, la poussière de quelques fleurs desséchées.

Comme le colonel Evrard, de Jules Sandeau, " il avait probablement vu se briser en un jour, l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et se sentant seul il s'était jeté dans l'armée comme on entre à la Trappe. L'armée offre en effet, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride

les passions, règle les âmes et ouvre un refuge à bien des douleurs, à bien des mécomptes."

La fin de l'année 1864 approchait, et l'escorte attendue sous les ordres du chef d'escadron don José de Jesus de Ximènes, partie le 14 de Mexico, n'arrivait pas encore.

Déjà nous étions au jour de Noël, et je me rappellerai longtemps cette nuit qu'il nous fallut passer sabres nus, mèches allumées, canons chargés à mitraille, devant la porte de la cathédrale, le commandant supérieur ayant été prévenu qu'un soulèvement de *leperos* se préparait. Enfin le colonel Jeanningros me détacha au convoi que le colonel Doutrelaine devait conduire au corps expéditionnaire d'Oajaca.

Je ne fus pas long à rejoindre mon poste.

Dans la nuit du 31 décembre, je galopais lestement sur la route d'Amozoc, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore Puebla qui s'endormait sous les rayons satins de son clair de lune, et crier au revoir à cette joyeuse ville, aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a déposée sur le plus haut plateau de la Cordillière avec le même soin et la même tendresse, qu'un fils respectueux dépose un frais bouquet de violettes et de fleurs des champs aux pieds de sa mère le jour d'un anniversaire heureux.

IV

CAMPAGNE ET SIÉGE D'OAJACA

L'état d'Oajaca où nous allions faire la guerre, est sans contredit le plus riche département de tout le Mexique. Sur son terrain fertile poussent à qui mieux mieux la canne à sucre, le blé, le cacao, la vanille, l'arbre à caoutchouc, l'indigo, le cactus à cochenille, l'acajou, le palmier, le vernis-copal, toutes les plantes aimées du soleil, tous les fruits savoureux du tropique, pendant que nombre de ruines historiques et de grottes sépulcrales, échappées à grand'peine à l'avidité espagnole, se cachent sous son sol productif. C'était ce lambeau du paradis terrestre—patrie de Juarez—que nous allions délivrer des bandes de guérillas qui l'infestaient, et la campagne promettait d'être chaude, car de part et d'autre on avait contracté l'habitude de ne pas trop se faire quartier, et si d'un côté, nous avions à lutter contre douze mille hommes et le plus capable des généraux Juaristes, don Porfirio Diaz, aujourd'hui président du Mexique, notre poignée de soldats était commandée par la bravoure personnifiée, le général de division le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal.

L'expédition avait débuté par la brillante affaire du couvent de San Antonio, où soixante hommes du 7e de ligne, sous les ordres de l'héroïque capitaine Noyer, avaient tenu tête une journée entière

à deux mille cinq cents hommes commandés par Porfirio Diaz, en personne.

Ce glorieux fait d'armes s'était ainsi passé.

Ignorant la présence de l'ennemi le capitaine Noyer venait de donner permission à ses hommes d'aller se baigner à la rivière, ne réservant qu'une garde de douze soldats autour des armes formées en faisceaux, lorsque Diaz déboucha en colonnes serrées, descendant la sierra au pas de course.

A l'aide de caisses de biscuit un léger retranchement fut aussitôt improvisé sur le parvis de l'église du couvent, et là, le capitaine Noyer à la tête de ses douze hommes, commença une vigoureuse défense, en attendant que le reste de sa compagnie pût le rallier.

Bientôt les baigneurs arrivèrent au pas gymnastique, qui en pantalon garance, qui en chemise, qui pieds nus, qui .....sans rien du tout, et dès lors commença une des luttes les plus héroïques de cette campagne qui en vit tant.

Il faut économiser les cartouches. Noyer commande :

—A la baïonnette !

Et une trombe terrible passe, en hurlant, à travers les rangs mexicains, qui forts sur le coup de feu, l'embuscade et le lazzo, ont toujours eu une peur horrible de l'arme blanche.

Dix fois ces soixante hommes du 7e de ligne reviennent à la charge, et dix fois l'ennemi affolé, recule, hésite et s'éparpille, pour revenir de nouveau en nombreux esssaims.

Mais soudain une fanfare retentit dans le lointain ; c'est le capitaine Choppin du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui arrive à la rescousse, avec une demi compagnie de zéphirs. Alors commence une terrible boucherie, et l'ennemi culbuté, s'enfuit laissant trois cent quatre-vingt-quatre morts sur le terrain, un grand nombre de blessés, quarante prisonniers, deux cents fusils, des équipages et de nombreuses munitions.

L'action avait duré deux heures et le capitaine Noyer, grièvement frappé au bras droit, n'avait eu que cinq morts et vingt-huit blessés ; mais ce combat avait valu aux highlanders improvisés du capitaine le surnom de "chemisiers du 7e de ligne."

Vers la même heure, à Ayotla, petit village situé à deux lieues de San Antonio, 1180 Juaristes avec trois pièces de montagne, attaquaient une autre compagnie du même régiment, commandée par le capitaine Nottet. Ce dernier leur planta ses baïonnettes dans les reins, leur tuant cinquante hommes, en blessant cent deux, leur enclouant un canon et emmenant onze prisonniers.

Les pertes du capitaine Nottet, se montaient à vingt-huit morts et quatre blessés.

Ces échecs avaient rudement ébranlé la vantardise des terribles bandes.

A l'approche du petit corps d'armée du général d'Hurbal, elles s'étaient repliées sur Oajaca. Là, sûrement à l'abri, derrière ses formidables fortifications, elles attendaient patiemment qu'on voulût bien en faire le siége, levant des impôts, pillant les églises et poursuivant de leurs exactions les paisibles habitants de la malheureuse cité, tout cela pour et au nom de la liberté.

Le général d'Hurbal parti de Mexico à la tête de sa colonne expéditionnaire vers le milieu de novembre, était arrivé depuis quelques semaines au petit village d'Etla, à deux lieues de la ville, et après avoir été en reconnaître les environs et s'être persuadé qu'elle ne se rendrait qu'après une vigoureuse défense, cet officier supérieur avait demandé des munitions et des mortiers de siége au maréchal Bazaine.

C'était ce convoi attendu avec tant d'impatience, que nous escortions, et le 1er janvier 1865, nous marchions sur Tepeaca, pour de là nous enfoncer à travers les gorges sauvages de la Misteca, haute chaîne de montagnes qui fait du département d'Oajaca, un repaire inexpugnable où bandits, voleurs, guérilleros, mènent joyeuse vie et se livrent à de profondes études sur les lois du communisme.

Bien que devant l'ennemi j'ai contracté l'habitude de tenir un journal où je consigne soigneusement

les événements les plus importants de la journée—suivant en cela le conseil que le général de Pimodan donnait à ses officiers—je ferai grâce au lecteur de tous ces détails de discipline, de toutes ces répétitions qui ne serviraient qu'à l'ennuyer, et je me contenterai d'en glaner les épisodes les plus intéressants.

La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitués à ne lire que d'élégants feuilletons, que des vers musqués et parfumés. Comme leur peu d'indulgence pourrait froisser l'amour paternel que je porte à ces pauvres enfants encore tout basanés par la poudre et par le soleil mexicains, je préfère les retenir dans l'intérieur de mon cabinet de travail, plutôt que les exposer aux regards sarcastiques et railleurs de ces esprits forts, de ces fins critiques de salons, qui n'ont que l'absinthe au cœur et le sourire du felin sur les lèvres.

Nous causerons néanmoins, et puisqu'il est admis que nous causons, je vous avouerai que pour nous autres militaires, s'il est un moment de l'année où l'on se sent plus mélancolique que d'habitude, où l'image si gaie et si tranquille de la famille s'en revient voltiger sous la laine blanche de notre burnous et nous apporter une émanation de nos joyeuses heures d'enfance, c'est un jour de l'an passé en route. En vain, notre service nous appelle de la tête à la queue de la colonne, pendant que d'une oreille dis-

traite nous écoutons le rapport du sous-officier de semaine, que nous parcourons la liste des punitions, ou que nous arrêtons l'ordre du jour du lendemain, la grande voix du bonheur envolé est là, qui murmure doucement ses naïves paroles d'amour et de tendresse.

Sous l'influence de cette sainte vision, plus d'un vieux sabreur, plus d'un grognard se prend à comparer la triste réalité à cette vie qu'insouciant enfant, il n'entrevoyait qu'à travers les yeux aimants et affectueux de sa mère. Son front hâlé devient tout à coup soucieux et rêveur, et si la poudre et le salpêtre n'ont pas pénétré trop avant dans cette âme rude mais bonne, il s'agenouille encore pour demander une bénédiction à ce souvenir d'une félicité morte pour longtemps.

Cette douce image de la vie de famille que le soldat aime à se retracer pendant ses longues heures de faction, qui réchauffe le cœur de l'officier lorsqu'il se sent ennuyé par la monotonie de son service et de la vie qu'il mène, ne saurait s'effacer, même lorsqu'on a la chance d'avoir pour camarade de route un charmant causeur comme l'était ce jour-là le capitaine Trollet du 1er Chasseurs d'Afrique, ou de trouver ce même soir, comme moi au presbytère de Tepeaca, chez le R. P. José Maria Pélaëz de Llanos, bon gîte, bonne table et franche cordialité.

Ces douloureux retours sur soi-même que souvent nous fait faire l'oisiveté de la pensée où nous force

de vivre notre métier, ont pourtant le bon côté de s'envoler aussi vite qu'ils s'en sont venus, devant les nombreuses contrariétés qui nous arrivent au moment le plus inattendu.

A Tepeaca, une estafette du maréchal apportait au colonel Doutrelaine l'ordre de rebrousser chemin pour prendre la route de Tepeji.

—Elle était meilleure, disait-il, pour le passage des lourdes pièces de siége que nous escortions.

Quant à moi, d'après l'ordre du colonel, je devais franchir vingt-deux lieues à marche forcée, et me rendre à Tehuacan, pour y joindre une colonne légère formée d'un bataillon du 3e zouave et de deux pièces de montagne, sous les ordres du commandant Delloye.

C'était explicite, mais peu sûr.

La bande de Figueroa infestait le chemin, et il me fallait le parcourir seul, en uniforme et sans escorte.

Un ancien sous-officier au 1e zouave, blessé en Crimée, et chevalier de la légion d'honneur, qui s'en allait agir comme fournisseur au corps expéditionnaire, voulut bien se joindre à moi, et le deux janvier nous quittions Tepeaca, pour aller coucher à treize lieues de là, à Tlacotepec, chez l'alcalde du village.

Le lendemain soir, à quatre heures, nous faisions notre entrée à Tehuacan, sans avoir été molestés le moins du monde

Il est vrai qu'en galopant à travers certains bourgs, en passant par les rues de certains villages, plus d'un regard haineux et féroce nous suivait au passage. Mais personne n'osa nous toucher. Tous étaient sous l'impression que deux hommes n'auraient jamais la hardiesse de s'aventurer seuls comme cela en pays ennemi, et que nous devions précéder de quelques heures un fort détachement de troupes françaises.

Notre audace nous sauva.

En arrivant à Tehuacan, le commandant supérieur, le sous-lieutenant Miquel du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, nous fit prévenir que le 3e zouave que nous devions y rencontrer, était parti la veille en toute hâte pour aller au secours d'un poste de dix soldats français, cerné, et sur le point d'être enlevé, à Coscotlan, à deux lieues de là, par quatre cent cinquante guérilleros et deux pièces de canon sous les ordres de Figueroa.

Force nous fut de séjourner dans cette ville pendant vingt-quatre heures.

La bonne fortune avait voulu que nous fussions logés chez un brave normand, M. Olivier, millionnaire de l'endroit, qui essaya autant que possible de nous faire oublier les fatigues et la mauvaise nourriture que nous avions digérées depuis plusieurs jours, en nous comblant de prévenances et de petits soins.

Cette journée de repos nous permit de visiter cette

ville, qui, du temps des aztèques, était un des lieux sacrés de l'empire. Elle est assez petite, mais ses rues sont fort propres. Comme le vent soufflait à la révolution, Tehuacan était, ce jour là, pivelée de barricades et ne présentait partout que des ouvrages de fortifications passagères. Par sa position elle est continuellement exposée aux déprédations des nombreuses bandes qui en infestent les alentours, et que l'espoir de grasses rançons prélevées sur ses riches habitants, y attirent sans cesse.

Le soir, en nous couchant nous nous promettions le luxe d'un long et rafraîchissant sommeil, mais, hélas ! nous comptions encore sans les ordres supérieures ; car, à deux heures de la nuit nous fûmes éveillés par les trompettes d'un escadron de lanciers mexicains, sous les ordres du colonel Carrillo, et bientôt un courrier de la subdivision vint nous prévenir que nous devions monter à cheval et nous remettre en route, les zouaves s'étant lancés à la poursuite des guérilleros qui détalaient devant eux le plus lestement possible.

Les lanciers qui nous escortaient avaient une tenue remarquablement belle pour des troupes indigènes, et leur commandant était un officier qui n'aurait pas été déplacé dans les rangs français : néanmoins, pour un chef de partisans, il avait le défaut de ne pas connaître le pays où il guerroyait.

Nous n'en eûmes une preuve que trop tôt ; et ce ne fut qu'après avoir marché jusqu'à une heure de la

nuit, faisant près de trente et une lieues à cheval, en détours et en zig-zags, que le colonel mexicain parvint à opérer sa jonction avec le commandant Delloye, bivouaqué au pied des ruines noircies de l'église de San Antonio.

Fait prisonnier en 1867, par un régiment juariste, le pauvre colonel Carillo, qui avait été créé préfet politique de Teotitlan, fut pendu haut et court à une branche d'acajou, sans autre forme de procès.

Les zouaves, avec lesquels le hasard me permettait de faire la campagne, étaient pour la plupart les mêmes qui, au combat de Palestro, lors de la guerre d'Italie, étaient venus sabrer les artilleurs autrichiens sur leurs pièces. Plus tard, leur drapeau devait être décoré de la croix de la légion d'honneur, en commémoration de la prise de deux drapeaux au combat de San Lorenzo gagné par le général Bazaine. Comme on se sentait électrisé en voyant se déployer et flotter sous les caresses de la brise des montagnes, ce vieux lambeau de soie lacéré par les balles, troué d'éclats d'obus, sale, noirci de poudre et de sang, mais dont chaque déchirure indiquait fièrement une victoire ou un triomphe éclatant ! Plus d'une fois, l'ennemi l'avait vu de près, ce glorieux chiffon, à côté duquel notre cher drapeau de Carillon eût été intact. Il connaissait par cœur les fissures de sa hampe ; il savait quels étaient les terribles jeux de muscles de toutes ces figures basanées, placées par la France pour veiller autour

de son aigle, et nous chassions les Mexicains devant nous, sans qu'ils osâssent faire la plus petite résistance, les forçant d'abandonner à tout moment des positions formidables où une poignée d'hommes résolus aurait pu nous écraser jusqu'au dernier.

Une fois, notre avant-garde put échanger avec l'ennemi des balles perdues qui n'eurent pour résultat que de faire incendier par nos troupes exaspérées, le village abandonné de Salome, et de donner à la colonne l'occasion de *chaparder* un approvisionnement de cochons, de poulets et de bananes.

Pendant trois jours, ce fut une bombance à en perdre la tête. Il était curieux de voir comment nos gaillards de zouaves faisaient le *frichti*, et se tiraient des vastes problèmes culinaires où les plongeait un gigot de mouton, une poule au riz, ou des pommes de terre cuites en robe de chambre.

De ma vie je n'ai fait de meilleurs dîners, et, m'accusera qui voudra de sensualisme, je me rappellerai longtemps les études gastronomiques auxquelles je me suis livré pendant les quelques jours que je fis *popote* avec les officiers de ce bataillon. (1)

Lorsque je ne mangeais pas à la *tienda* avec mon camarade de route, j'avais pour compagnons d'ordi-

---

(1) Le *mess* dans l'armée française n'existe qu'en garnison. Les capitaines ont leurs tables à part, et les lieutenants et sous-lieutenants mangent séparément. En campagne, les officiers d'une même compagnie forment *popote*, c'est-à-dire qu'ils vivent au même ordinaire.

naire le lieutenant Jacquot et le sous-lieutenant Lafond, deux braves, excellents causeurs, spirituels et enjoués, prenant la vie comme elle venait, et ne se faisant de la bile que les jours où l'ennemi semblait nous attendre de pied ferme pour ne s'en sauver que plus vite. Jacquot était parent d'Eugène de Mirecourt, et la verve caustique de ce conteur et de ce biographe avait un tant soit peu déteint sur les fines réparties et les anecdotes piquantes du lieutenant.

Quant au sous-lieutenant Lafond il ne regrettait qu'une chose ; c'était d'avoir laissé aux autrichiens, sur le champ de bataille de Solferino, la plus belle moitié de son nez. Encore s'en consolait-il lestement lorsque son petit miroir de camp réflétait six glorieuses décorations, et il disait alors en se passant la main sous le menton :

—Trente-quatre millions d'entrailles de démons ! quel dommage que je n'aie pas la médaille commémorative de l'expédition de Chine, j'aurais la collection mumismatique tout entière.

Plus tard — pourquoi ceux qui restent, écrivent-ils toujours ce triste mot, plus tard ? — au combat de la Malmaison, le 24 octobre 1870, en se portant intrépidement à la tête des tirailleurs du régiment des zouaves de marche, le lieutenant Jacquot, devenu commandant, tombait frappé d'une balle prussienne.

—" Toute la ligne—dit le général Ducrot dans sa

mise à l'ordre du jour—pliait accablée par des forces supérieures, lorsque dans ce péril imminent le capitaine Ducos et le sergent-major de Grandville se sont dévoués pour sauver leur chef et l'ont emporté dans leurs bras; mais bientôt le capitaine Ducos blessé lui-même de deux coups de feu a dû se retirer. Le sergent-major Petit de Grandville, seul sous une grêle de balles, a transporté sur ses épaules le commandant Jacquot jusqu'au moment où il s'est affaissé à son tour."

Que de braves officiers, de bons camarades, de nobles cœurs sont tombés en défendant le sol de France, pendant l'épouvantable guerre de 1870 !

> Et les voilà mêlés à tant d'autres poussières
> Sans qu'ils aient désormais plus de geste et de voix
> Que ces têtes de morts qui, dans les cimetières
> Se regardent du haut des croix.

En route, lorsqu'elle n'est pas semée des émotions d'un jour de combat, la vie est excessivement monotone. Presque toujours, c'est la même chose; devoir de service, et distance d'une étape à l'autre franchie à cheval, avec un soleil vertical sur la tête, un sommeil de plomb sur les yeux. Puis, quand nous sommes arrivés, pour distraction une sieste sous la tente, si par bonheur, il ne prend pas au commandant de la colonne la malencontreuse idée de faire séjour dans un village quelconque, et de nous donner un billet de logement chez une sale famille indienne, sous la méchante hutte de laquelle

chacun refléchit à son aise à ces vers de Théophile Gautier :

La limace boueuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous ;
Et l'on entend, le soir, sur une note haute,
Coasser tout auprès la grenouille qui saute,
Et râler aigrement les crapeaux à l'œil roux.

Néanmoins le paysage que nous avions sous les yeux depuis notre départ de San Antonio, était bien propre à nous faire oublier ces légers désagréments de la vie militaire. Les précipices et les montagnes sur la crète desquels nous expéditionnions, avaient une ressemblance frappante avec ces lieux maudits du Liban, dont Lamartine fait une description si poétique, dans son itinéraire :

—" Ces masses étaient posées d'aplomb comme des cubes solides et éternels. Suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, elles semblaient tomber encore, rouler toujours et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierre, d'une avalanche intarissable de rochers, rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques ; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit ; pas une goutte d'eau dans les profonds insterstices de ce lit calciné par un soleil brûlant ; pas une herbe, pas une tige. pas une plante grimpante ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux

côtés de l'abîme. C'était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chûtes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chûte des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier. C'est un fleuve des dernières heures du monde, quand le feu aura tout consumé et que la terre dévoilant ses entrailles ne sera plus qu'un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible Juge qui viendra la visiter." (1)

Rien n'est forcé, rien n'est trop accentué dans ce sombre tableau, et souvent par ces chemins dangereux

---

(1) A peu de distance de San Antonio, le préfet politique de Teposcolula, M. Franco, trouvait en 1864, un bolide, que j'ai eu l'occasion d'examiner au musée de Mexico. En rendant compte de son arrivée dans la capitale, l'*Ere Nouvelle* faisait la description suivante de cette curiosité de l'autre monde qui pèsait près de mille livres.

—Ce bolide cube environ trente centimètres ; il a la forme d'une tête de bœuf et rend un son métallique et argentin, lorsqu'on le frappe avec un corps dur. Sa dureté est très-grande ; un couteau peut à peine le râper ; il a la couleur du fer ou de la fonte, aux endroits que le frottement a rendus brillants. Son énorme pesanteur ne nous paraît explicable que par la présence d'un métal d'un grand poids spécifique, tel que le platine, par exemple, car une masse de fonte de ce volume pèserait à coup sûr beaucoup moins.

et terribles, nous mettions huit heures à franchir des étapes de deux lieues. La plupart du temps les soldats étaient obligés de grimper sur les saillies de rochers et de retenir par des cordes passées sous les essieux, les roues de nos pièces de montagne dont la moitié se balançait sur l'abîme. Aussi était-ce vraiment un bonheur que l'ordre fût arrivé à temps pour faire retourner le convoi du colonel Doutrelaine ; une fois engagé dans ces précipices, les chevaux, les fourgons du train et nos pièces de siége auraient été infailliblement abandonnés par nos hommes, harcelés sans cesse par un ennemi invisible.

Nonobstant ces difficultés, notre colonne ne mit que huit jours à franchir les soixante-deux lieues qui séparent Tehuacan de la ville d'Oajaca.

Le onze janvier à dix heures et un quart du matin, nous faisions notre entrée, clairons et tambours en tête dans le petit village d'Etla, point où s'étaient concentrées les forces du corps expéditionnaire.

Le général d'Hurbal avait transporté depuis la veille son quartier-général à six kilomètres en avant, à l'hacienda Blanca.

Ici je dus me séparer de mes amis les zouaves, après avoir partagé quelques heures la bienveillante hospitalité de M. Nolf, correspondant de l'*Estafette*, et je profitai d'un convoi de gabions qui partait sous l'escorte d'un escadron du 5e hussard, pour me rendre à l'état-major.

J'y trouvai le général en petite tenue, se promenant modestement à pied, avec un de ses aides-de-camp, au milieu des tentes des soldats et causant avec quelques sous-officiers. J'étais encore peu familiarisé avec les broderies indiquant les grades de l'armée française, et bien qu'en passant au galop, j'eusse remarqué un groupe formé autour d'un vieil officier, je crus que c'était le médecin-en-chef de l'armée, et je continuai ma course vers le quartier-général, me contentant de lui tirer le salut d'inférieur à supérieur.

Le général, de son coté, voyant passer à fond de train un officier couvert de poussière, s'imagina qu'il y avait quelque anguille sous roche du côté d'Etla, et dépêcha de suite le capitaine Logerot à ma recherche.

Bientôt nous revîmes tous deux de notre méprise, et quand il eut pris connaissance des dépêches que je lui apportais, et qu'il eut été informé du retard mis dans la marche du convoi Doutrelaine, il se mit à rire aux éclats en apprenant ma gaucherie, et continua son inspection, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner.

Le général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal est un des plus vieux officiers d'artillerie de l'Europe, et ce soir là, il me disait que de tous ses camarades de promotion à l'école polytechnique, ils n'y en avait plus que cinq vivants. Malgré son âge, sa figure fine et aristocratique est peu

ridée ; ses cheveux commencent à peine à grisonner et l'on sont qu'il y a du fer et de l'acier sous cette petite stature, tenant à la fois du gandin du boulevard et de l'homme brisé aux fatigues de la guerre. Une partie de sa vie s'est passée à être officier d'ordonnance de Louis-Philippe et des princes du sang ; et dans ces fréquents contacts avec la cour il a appris à mettre, dans ses rapports avec ses subalternes, ce tact et cette délicatesse dont le secret se perd de jour en jour avec les traditions de famille qui s'en vont.

Pourtant, malgré la bravoure du général et ses talents de théoricien, je n'ai jamais pu m'expliquer le peu de confiance que ses subordonnés mettaient en ses qualités de praticien.

Je ne sais si les fréquentes promenades militaires qu'il s'amusait à commander faisaient un peu rager le troupier, mais dans l'armée on l'accusait de temporiser, et même quelques officiers supérieurs allèrent jusqu'à prononcer le mot incapacité, lorsque Raoul du Luart, jeune et brillant sous-lieutenant de hussards, paya de sa vie sa bravoure chevaleresque en tombant avec huit de ses hommes dans une embuscade, entre Huitzo et Etla, pendant une reconnaissance où le général commandait.

Quant à moi, il est peut-être encore trop tôt pour porter un jugement impartial, mais puisque j'écris une page de l'histoire contemporaine, le général d'Hurbal, suivant l'opinion de plus d'une célébrité

militaire, restera dans l'armée française comme le type du brave, du bon et du savant général.

Parmi les officiers de son état-major se trouvaient les capitaines Magnan, fils du maréchal de France de ce nom ; Bidot, aujourd'hui officier de la légion d'honneur et chef d'escadron ; Logerot, maintenant lieutenant-colonel d'artillerie et directeur de la poudrerie du Bouchet ; le capitaine d'artillerie de Roincé ; M. de Milson, officier stagiaire au titre prussien, et M. de Vaudrimey-Davoust, petit fils du maréchal Davoust le grand général d'artillerie. Ces officiers m'accueillirent avec la plus franche camaraderie, et comme j'avais été forcé de laisser mes bagages sur les fourgons du convoi Doutrelaine, ils mirent à ma disposition leur matériel de campagne ; tente, lit de camp et batterie de cuisine.

En 1869, lors d'un voyage en Italie, la première personne que je rencontrais en débarquant à Civitta-Vecchia, fut de Vaudrimey, devenu chef d'escadron d'état-major, et là—à l'hôtel *di Orlando*—nous passâmes une journée charmante à causer des amis et des choses du bon vieux temps. Ce fut de Vaudrimey qui m'apprit le décès du colonel d'Ornano, mon brave commandant, mort en mer, une journée avant de toucher cette terre d'Afrique qu'il aimait tant. Cette délicieuse causerie, éparpillée en face des solitudes de la campagne romaine, sous un ciel de saphir, devait être notre dernière ; et comme la paraphrase de Job—*sicut nubes, quasi naves, velut*

umbra—s'applique surtout à la vie militaire, le colonel Magnan me mandait à son tour, en date de Montpellier, le 11 Janvier 1871.

—" Notre cher de Vaudrimey-Davoust est mort glorieusement sous les murs de Metz en brave soldat qu'il était."

Nos journées pendant les premiers jours de l'investissement de Oajaca se passait à reconnaître les environs de la place, où à accompagner le général dans ses excursions qui avaient pour but, l'étude topographique des terrains où nous devions nous installer, quand s'ouvriraient définitivement les opérations du siége si désiré.

Quant à nos soirées, elles étaient des plus pacifiques.

Lorsque personne n'était de service de nuit, on organisait un whist auquel venaient prendre part le général Mangin des zouaves, le colonel Petit des chasseurs d'Afrique—fils du général de la vieille garde qui reçut les touchants adieux de Fontainebleau—et M. de Quélen, chef d'escadron aux hussards. Comme mes fréquentes distractions m'avaient donné la réputation d'exécrable joueur, aussitôt que j'entendais la grosse voix du général Mangin qui criait :

—Allons messieurs ! à moi de faire les cartes !

Je m'esquivais furtivement pour me glisser entre mes couvertures de camp, et là, prenant la position la plus paresseuse possible, je me livrais à cette grave occupation que les zouaves appellent *pioncer*

dans son pieu; ce qui veut dire en langage chrétien dormir dans son lit.

Le 13 janvier deux jours après mon arrivée, une estafette accourut de grand matin annoncer au général d'Hurbal que le maréchal Bazaine venait le relever du commandement de l'expédition, et qu'il serait très-probable que le soir même il fût à l'hacienda Blanca. En effet, vers quatre heures, les tambours battaient, les clairons sonnaient aux champs, et malgré une forte fièvre dont je souffrais depuis quelque temps, je ne pus résister à la tentation d'assister à l'imposant spectacle de la réception d'un maréchal de France par son corps d'armée.

Les troupes étaient rangées en haie le long de la route qui menait au quartier-général, et présentaient les armes à mesure que le maréchal, entouré de son état- major et de son escorte, défilait en remerciant de la main les cris de vive l'empereur ! poussés sur son passage.

Le soleil et la route avait légèrement bruni cette mâle figure que je n'avais fait qu'entrevoir, lors de mon séjour à Mexico, mais rien n'y paraissait des fatigues qu'il avait eu à endurer pour rejoindre si vite le corps expéditionnaire. On n'y lisait que le plaisir de se revoir au milieu des braves troupes qu'il avait conduites si souvent au triomphe et à la victoire.

La présence du maréchal parmi nous inquiétait vivement l'ennemi qui s'attendait à quelques coups

de main de notre part, et de fortes patrouilles ne cessaient de sillonner les alentours de la ville. Le 15 janvier, nous fûmes mis en émoi par le bruit d'une forte fusillade sur notre gauche, en avant, et le commandant Ximenes fut dépêché pour voir ce dont il s'agissait. Je l'accompagnais.

En pratiquant une reconnaissance, le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique était tombé dans une grosse embuscade ennemie, cachée derrière l'hacienda de la Guillera, et après l'avoir refoulée jusque dans le col de las tres Cruces, avait mis en déroute les sierranos de Fidencio, de Tepeji, qui voulaient lui disputer le passage, leur enlevant la position du petit Picacho, et leur tuant un officier et onze hommes.

Le bataillon s'emparait en ce moment du village de San Felipe del Agua. Ces renseignements nous furent donnés par le commandant le baron de Briant, qui était venu se poster avec un bataillon de la légion étrangère sur la crète de la montagne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi et se préparer à toute éventualité.

Nous continuâmes notre course dans la direction de San Felipe del Agua, à travers un fouillis inextricable de broussailles, de lianes et de palmiers nains, à qui nous fîmes l'hommage d'une bonne moitié de nos pantalons, et nous arrivâmes à temps pour voir l'ennemi déguerpir de sa formidable position et assister aux derniers coups de feu. Cette escarmou-

che leur coûta onze morts, dont un colonel et vingt-huit blessés. De notre côté nous n'eûmes que deux contusionnés, mais en revanche pas un homme dont la capote ne fut trouée par une balle indiscrète.

Le village, dont le bataillon d'Afrique venait de se rendre maître, avait une importance exceptionnelle aux yeux de la garnison ennemie.

Il était traversé par l'aqueduc, qui fournissait l'eau à la ville.

En détourner le cours, c'était prendre les mexicains par la soif, et une compagnie du génie, sous les ordres du capitaine Dombres se mit en mesure de couper le tunnel en pierre qui déversait l'eau dans Oajaca.

Quant aux soldats du bataillon, ils se mirent en frais de créneler et de fortifier le réduit de l'église, en cas d'attaque imprévue de la part des assiégés, ou mieux encore des troupes que nous avions battues le soir même, et que nous avions forcées de chercher refuge dans la montagne en arrière de nous, leur barrant ainsi le chemin de la ville.

Ce soir là nous retournions porter au maréchal les dépêches de la journée.

Il était à table quand nous arrivâmes à son quartier, général, et j'ai encore dans l'oreille l'énergique juron qu'il lança, lorsqu'il eut fini de lire à haute voix la phrase suivante :

" L'ennemi que nous avons devant nous a du

moins le mérite de persévérer toujours dans le chemin où il s'est engagé : un enfant vient de me prévenir de ne pas laisser nos troupes boire aux citernes particulières, les officiers Juaristes y ayant fait jeter du poison ! "

Voilà les seules armes que ce parti trouvait efficaces contre nous, car il savait que jamais nous ne le suivrions dans cet infâme sentier.

En sortant de la salle à dîner, le colonel Osmont me fit passer dans son cabinet particulier, et là, m'apprit que le lendemain matin je devais retourner à San Felipe del Agua pour y rejoindre les cadres du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, en qualité d'officier stagiaire, au titre étranger.

On attache au mot stagiaire dans l'armée française une double signification.

Peut être stagiaire tout officier étranger détaché officiellement par son gouvernement pour étudier l'organisation, la discipline ou l'administration de l'armée en campagne. Plusieurs généraux ont ainsi commencé leur célébrité. Le général américain McClennan fit comme stagiaire au génie français, la campagne de Crimée, et le baron de Vandersmissen qui a commandé la garde impériale belge au Mexique, gagna ainsi la croix de la légion d'honneur en Algérie. Peuvent encore être stagiaires, mais seulement devant l'ennemi, ceux qui n'étant pas sujets français, sont recommandés et admis à subir un examen militaire, devant un comité d'officiers supérieurs.

Suivant l'heureuse ou la malheureuse issue de cette épreuve, au Mexique, quand ils n'entraient pas à la légion étrangère, ils étaient internés dans un régiment désigné par le commandant-en-chef, et y faisaient fonction d'officiers sans troupes pendant la durée de la campagne.

A la demande du marquis de Montholon, j'avais été classé dans cette dernière catégorie, et je n'eus qu'à me louer de l'heureux hasard qui m'avait placé auprès du commandant d'Ornano, en qualité d'officier d'ordonnance, J'avais déjà eu le plaisir de faire sa connaissance, lors de mon passage à Orizava, et je savais que sa réputation d'excellent militaire était répandue dans toute la terre chaude.

Agé de quarante-cinq ans, cet officier avait commencé à porter le havresac, avant d'arriver à la contre-épaulette de commandant. Les vieux grognards qui avaient connu de Lamoricière, disaient qu'il avait avec le général une ressemblance frappante : quant à nous, nous savions que par la trempe énergique de son caractère le commandant était corse, il savait en imposer toujours à propos, aux rudes troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le commandement qui était dévolu à M. d'Ornano était peut-être un des plus difficiles de l'armée française.

Le premier officier venu ne saurait imposer l'amour de la discipline et de l'obéissance passive, premier

point du règlement militaire, à des têtes de pipes comme en contient le 2e bataillon d'Afrique.

Ces bataillons — ils sont quatre — ne sont recrutés que parmi les têtes chaudes des autres corps de l'armée, auxquels une forte contravention à l'ordonnance, un délit ou un larcin ont valu les déboires d'un conseil de guerre. Tant que dure leur position, elles sont internées aux régiments d'infanterie légère d'Afrique, mieux connus sous le nom de zéphirs. Bien entendu, s'il est un endroit où l'on s'attend à avoir du tabac, ce sont eux, les *joyeux* comme les appellent les zouaves, que l'on lance en avant, et toujours lorsqu'ils ne sont pas trop surménés par l'officier qui les commande, ces braves enfants perdus font plus que leur devoir. A preuve, l'héroïque combat de Mazagran, livré en février 1840, ou cent vingt-trois zéphirs sous les ordres du capitaine Lelièvre se défendirent pendant une journée contre douze mille arabes, et finirent par les mettre en déroute.

Sachant se tenir dans un juste milieu de douceur et de sévérité, le commandant d'Ornano était sinon le chéri de ses officiers, avec qui il ne transigeait jamais, du moins l'idole de ses troupes. Le soldat savait parfaitement que si, une fois son devoir accompli, la double ration d'eau-de-vie l'attendait, il n'ignorait pas non plus qu'il s'exposait au silos ou à quelque chose de pis en contrevenant au service.

Alors notre chef n'entendait pas badinage.

Un soir, pendant le siége, un soldat trouvant son

potage mauvais avait jugé à propos de le faire passer de son écuelle, dans la barbe touffue de son fourrier.

Le supérieur goûtant fort peu cet échaudement, alla se plaindre au commandant.

J'entendis celui-ci donner l'ordre d'attacher le farceur à un arbre, placé dans la ligne de projection des bombes de l'ennemi, et le malheureux passa toute une nuit dans cette position critique, réfléchissant aux inconvénients que peuvent procurer la présence de plusieurs cheveux sur la soupe.

Tout le monde savait donc qu'on ne gagnait rien à ne pas bien faire son métier, et chacun tâchait de mériter son approbation en se conformant strictement aux ordres donnés.

Le jour de mon arrivée au bataillon, fera époque dans mes souvenirs, car peu s'en fallut qu'elle ne fût suivie d'une promenade dans l'autre monde.

L'ordre du jour consistait à pratiquer une reconnaissance du côté d'Iscotelle, petit village situé à quatre kilomètres sur la gauche de San Felipe de l'Agua, mais éloigné de la ville d'une portée de canon. Arrivés là, nous devions opérer notre jonction avec la brigade de cavalerie du général de Lascours, pendant que le 3e zouave sous les ordres du colonel Tourre, devait occuper les villages de Xojo et de Santa Lucia, et s'y maintenir.

Pendant deux heures, nous suivîmes une *barranca* —lit de torrent desséché—croyant notre mouvement

ignoré de la ville. Déjà, nous avions réussi à faire notre entrée dans le village et nous nous massions près du portail de l'église, en laissant notre cavalerie et nos tirailleurs escarmoucher avec les avant-postes juaristes, lorsqu'en débouchant par une allée de cactus, l'état-major du bataillon fut salué par deux obusiers de montagne que l'ennemi avait réussi à masquer parfaitement derrière un bouquet d'arbres, à portée de carabine.

J'étais à quelques pas en arrière du commandant, et mon cheval, pur sang mexicain très ombrageux, entendant le ronflement de l'obus qui arrivait sur nous, fit un écart subit et me força de vider les arçons. Ce fut heureux ; car le projectile passa en faisant un tapage infernal à hauteur de tête, siffla près de l'oreille du lieutenant Chédeville, et alla éclater à cinq mètres plus loin, désarticulant l'épaule d'un soldat et brisant le pied d'une malheureuse femme qui lui donnait à boire.

En me voyant mordre la poussière, la plupart des officiers crurent que j'avais été frappé en plein fouet ; aussi poussèrent-ils un joyeux éclat de rire lorsqu'ils ne virent que la fourrure de mon dolman légèrement endommagée.

Nous tournâmes bride, et le commandant fit avancer la batterie du lieutenant Tissier.

Dès les premiers coups, nos mortiers démontèrent une pièce aux mexicains, et mirent dix artilleurs hors de combat. L'ennemi jugea alors à

propos de rentrer en ville, et nous retournâmes à San Felipe de l'Agua, après nous être emparés de deux espions que je reçus ordre de conduire avec une escorte de lanciers indigènes, au quartier-général.

Tout y était tranquille.

Le maréchal ne voulait rien entreprendre de sérieux avant l'arrivée du convoi Doutrelaine, sur lequel on commençait à avoir des craintes; car par une nuit obscure, Chato Diaz—frère du général juariste—s'était glissé entre nos avant-postes avec mille cavaliers mexicains, et battait l'estrade dans la direction où marchait le colonel.

Le 22, le commandant en chef expédia à M. d'Ornano l'ordre de s'emparer de l'hacienda d'Aguilera, poste ennemi placé à un kilomètre et demi en avant de San Felipe. La cour de cette hacienda renfermait une citerne où la garnison de la ville venait puiser de l'eau et faire boire ses chevaux, la privation s'en faisant tellement sentir parmi les assiégés, qu'elle se vendait à six sous le verre, dans Oajaca.

Pendant six heures, nous nous battimes contre 1,500 hommes soutenus par l'artillerie de la place et des forts, et l'acharnement avec lequel l'ennemi défendit sa position, prouva toute l'importance qu'il attachait à s'y maintenir. Cette journée leur coûta cent onze morts. Pour notre part, bien que nous fussions pris entre les feux croisés de trois forts,

nous n'eûmes que deux tués et vingt-sept blessés; dont trois officiers, le capitaine Algan, le lieutenant Carrère, et le sous-lieutenant Angé. M. Carrère à cette occasion, fut créé chevalier de l'ordre de la Guadeloupe et M. Angé décoré de la légion d'honneur.

Parmi les péripéties de ce combat, il y eut un trait d'héroïsme qui ne saurait être passé sous silence.

Au plus chaud de l'action, au moment où les forts ouvrirent leurs feux sur nous, le bataillon fut forcé de rétrograder un instant sous ces masses de mitraille qui l'écrasaient. Une panique se déclara alors sur notre droite, et un de nos blessés fut abandonné sur le terrain, sans que personne ne le vit.

Le sergent-major Marginédès était resté en arrière, pour rallier son escouade, lorsqu'il aperçut un officier mexicain qui achevait le malheureux à coups de talons de bottes. L'indignation l'emporta, et sans se soucier du feu de peloton que tenaient ouvert sur nous les trois bataillons juaristes, il marcha droit à ce vilain, l'abattit d'un coup de baïonnette, et chargeant notre blessé sur ses épaules, vint reprendre tranquillement sa place de bataille, au milieu des cris de "Vive la France!" poussés par nos soldats électrisés.

Cet acte de bravoure valut à ce sous-officier la médaille du mérite militaire.

Si légères que fussent nos pertes, le maréchal s'en émut et fit savoir au commandant que ses ordres avaient été mal interprétés.

C'était une surprise de nuit et non une attaque de jour qu'il voulait faire exécuter sur ce point.

En recevant cette missive, le commandant entra dans une colère corse, et séance tenante, voulut rédiger en réponse une note qu'il se proposait de lire au bataillon formé en carré.

Les termes en étaient très-vifs, et ce ne fut qu'à force d'instances que nous parvînmes à le calmer. Ce fut heureux pour lui, car en ces temps-là, on ne badinait pas avec la discipline. Un conseil de guerre pouvait être le résultat de cette boutade de notre supérieur ; mais il n'en fut rien, et cette tempête dans un verre d'eau s'en alla comme elle était venue.

Le village de San Felipe del Agua, où se trouvait notre quartier-général, était un des sites les plus charmants et les plus pittoresques que j'aie trouvés dans mes courses sous le tropique. Les riches habitants d'Oajaca y avaient construit leurs élégantes villas de campagne, et nous étions logés comme de véritables nababs. Pianos, salons éblouissants de dorures, jardins de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers en fleurs, rien ne nous manquait pour nous faire regretter vivement les scènes de sang et de carnage, qui se passaient à deux pas de ce petit coin du ciel.

Les soirs où nous n'étions pas de service, nous faisions de longues promenades sous ces bosquets

embaumés pendant que la musique du régiment jouait des morceaux de grands maîtres, et bien des regrets, bien des soupirs, bien des élans de cœur vers le passé ou vers l'avenir furent confiés à ces ramées miroitantes sous les rayons mélancoliques du plus beau clair de lune qu'il soit possible d'imaginer.

Mon compagnon ordinaire de causerie était un officier d'artillerie distingué, bas-breton de tête comme de cœur, le lieutenant Daniélou. Lorsque nous nous rencontrâmes plus tard à Mexico, au retour de la campagne, nous revenions avec plaisir sur ces flâneries poétiques, oubliées sur le sable doré des jardins tout parfumés de San Felipe, et nous regrettions souvent ces belles nuits qui devaient avoir un peu de cette sérénité planant sur la soirée où Scudo composa son exquise romance " le Fil de la Vierge."

Lorsque je rentrai au pays, je promis à Daniélou d'essayer à nous réunir plus tard. Seul j'ai tenu parole, et voici comment.

Depuis quinze jours j'étais à Paris, où j'avais déjà embrassé Girard, Fourcoual, le général d'Hurbal, et *tutti quanti.* Aucun n'avait pu me donner des nouvelles de mon ami Daniélou, et de guerre lasse, je songeai au café *du Helder*, ce rendez-vous habituel de tous les officiers de passage à Paris.

—Félix, un bock et l'annuaire ! criai-je au garçon,

en m'installant auprès d'une des petites tables alignées sur le boulevard des Italiens.

Quel est le militaire de passage à Paris, qui n'a pas connu Félix, ce garçon de café, plus savant, plus ferré sur la composition des cadres de l'armée que le maréchal LeBœuf lui-même, qui pourtant savait dès le début de la campagne de 1870, le nombre de boutons qui manquaient dans les longues piles de guêtres entassées dans les magasins de l'intendance? Félix m'apporta donc l'annuaire; et après l'avoir rapidement feuilleté, j'acquis la conviction que le régiment de Daniélou était en garnison au château de Vincennes.

Dix minutes après, je sautais sur l'impériale de l'omnibus, et j'étais en route pour aller serrer la main à mon vieux camarade. Mon cœur allait encore plus vite que les claquements de fouet du cocher, et en partant, j'aurais déjà voulu être arrivé.

Enfin, voilà Vincennes!

Je saute à terre; et mes yeux tombent sur les épaulettes d'un officier d'artillerie assis mélancoliquement à la porte d'un café, et en train de prendre le vermouth du matin.

—Pourriez-vous m'indiquer l'endroit où loge le lieutenant Daniélou, lui dis-je en saluant.

—Daniélou! reprit-il d'un air tout étonné; mais il est là-bas, à Saint-Mandé. Puis, hochant la tête:

—Depuis cinq mois, il est mort, et de la poitrine

encore. Ah ! c'est une maladie bien triste pour un artilleur !

Je crus que mes jambes allaient crouler sous moi : néanmoins j'eus la force d'aller jusqu'au petit cimetière de Saint-Mandé faire la visite promise...

Mais pourquoi toujours parler ainsi de ceux qui ne sont plus ? C'est une manie deplorable, dont j'aurai peut-être grand' peine à me corriger ; et puisque je dois m'y essayer, mieux vaut de suite. Je reprends donc le fil de mon récit, et vous dirai que nos douces flâneries durèrent depuis le 22 jusqu'au 27 janvier, jour de l'arrivée si attendue du convoi du colonel Doutrelaine.

Alors nous reçumes l'ordre de nous tenir sur le qui-vive, car on devait commencer à tracer la ligne de circonvallation et à ouvrir la tranchée. Cela n'empêcha pas le *statu quo* de durer jusqu'au premier février. Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'à ce jour, si ce n'est une fausse alerte que nous eûmes pendant la nuit du 29 janvier, et le saisissant spectacle d'une partie de la ville incendiée par les troupes de Porfirio Diaz, pour circonscrire ainsi sa ligne de défense.

Par ordre du général ennemi la torche et le bitume furent promenés pendant sept jours consécutifs dans les quartiers de Cozula, de los Principes, de San Francisco, du Marquesado, de la Conception, et de Guadeloupe. Ce ciel tout embrasé, que nous apercevions tout à notre aise du haut du beffroi de

l'église de San Felipe ; ces coupoles et ces clochers qui s'effondraient; cette mer de feu qui roulait mugissante ; ces spirales du fumée, et de temps à autre les terribles explosions qui déchiraient l'air, tout cela nous faisaient involontairement songer à Moscou et à son Kremlin.

Trois mois plus tard, Maximilien reconstruisait à ses propres frais quatre-vingts de ces maisons détruites, et envoyait dix mille piastres, —dont six mille prises sur sa cassette particulière et quatre mille sur celle de l'impératrice—aux malheureux qui erraient à demi-morts de faim et couverts de haillons, dans les rues de leur ville ruinée.

Le premier février, à quatre heures et un quart de l'après-midi, une estafette nous apporta à toute bride l'ordre de nous porter en avant, dans le but de protéger des soldats du génie qui devaient travailler à ouvrir une rampe destinée à relier l'hacienda d'Aguillera à un ravin situé au pied d'un des forts de l'ennemi, le Dominante.

C'était là que nous devions asseoir notre camp pendant la durée du siége.

Tandis que nous opérions ce mouvement, le 3e zouave devait faire diversion et attirer sur lui l'attention des assiégés, en simulant une fausse attaque sur le Panthéon, vaste édifice situé au sud de la ville, où l'ennemi avait construit de fortes batteries.

Une demi-heure après avoir reçu communication

de cette dépêche, nous nous ébranlions en ligne de bataille.

Ce spectacle d'une poignée d'hommes, s'exposant à tout moment à être anéantis sous l'ouragan de mitraille que chaque seconde pouvait précipiter du haut des trois forts, sous lesquels elle marchait insouciante, tambours battants et drapeau au vent, était bien fait pour donner une idée sublime du courage qu'à su toujours déployer la France, même à ses heures les plus tristes et les plus poignantes. Cette intrépidité a toute épreuve étonna l'ennemi, comme plusieurs officiers prisonniers nous l'avouèrent plus tard. Croyant à une mystification, il se tint coi derrière ses mortiers, pendant qu'à la faveur de l'obscurité nous parvenions à nous masser auprès du tunnel de l'aqueduc, où nous restâmes embusqués l'arme au bras jusqu'à une heure du matin, prêts à ouvrir un feu de tirailleurs au moindre mouvement hostile. La rampe étant alors achevée sans accident, le commandant fit prendre le pas accéléré à son bataillon, et disparut du côté du ravin où était son poste de combat, me laissant avec une compagnie sous le commandement du capitaine Chopin, occuper l'hacienda, et nous donnant la consigne de nous y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

D'après l'avis même de Chopin, l'officier le plus flegmatique qu'il soit donné de rencontrer, nous devions avoir du fort tabac pour le lendemain.

Le reste de la nuit s'employa à créneler l'hacienda, à creuser autour deux larges fossés, et à élever sous la poterne un terre-plein où nous plaçâmes en batterie les deux obusiers de montagne du lieutenant Tissier.

Jusqu'à dix heures du matin, tout fut d'une tranquillité désespérante ; mais au moment où nous déjeûnions, le bal commença.

Toute la journée, ce ne fut que le cri lugubre " gare à la bombe ! " poussé par le factionnaire, au milieu des déchirements des morceaux d'obus qui éclataient, du sifflement des boulets en plomb qui allaient couper les arbres du jardin et du ronflement des pots-à-feu qu'on envoyait sur notre forteresse improvisée, pour essayer de la réduire en cendres.

Malgré tout ce brouhaha impossible à décrire, et tous ces débris de fer qui semaient autour d'eux plus de bruit que de consternation, nous n'eûmes que deux artilleurs légèrement blessés, et en fait de pertes, que la fontaine de la cour, réduite en atômes par une bombe qui vint éclater sur le ventre oxidé de son vieux Cupidon.

Cet incident procura à Chopin l'occasion de nous raconter un léger désagrément qu'il avait éprouve à l'assaut du Malakoff.

Un indiscret éclat d'obus s'était permis de lui pratiquer un ventilateur, au même endroit que le malheureux Cupidon, et comme nous n'avions rien de mieux à faire qu'à nous tenir sur l'éveil, nos soldats

vinrent faire cercle autour du jovial causeur, et écouter ses récits avec autant d'attention que le permettaient les fréquents déplacements que nous obligeaient de faire nos terribles visiteurs.

Le capitaine Chopin, passé plus tard commandant du bataillon d'Afrique par suite de la promotion de M. d'Ornano au grade de lieutenant-colonel au 5e bataillon de la légion étrangère, représentait pour moi le type le plus parfait de l'officier français.

Insouciant de caractère, paresseux même à l'occasion, au feu il était superbe d'audace et d'intrépidité. On aurait dit qu'il y avait deux incarnations cachées sous cette enveloppe osseuse, mais souple et pleine de force et de vigueur. C'était la coqueluche de sa compagnie; pour l'amour de lui, ses soldats auraient fait des prodiges de bravoure et d'abnégation, car pas un n'ignorait qu'au besoin le capitaine se serait fait hacher pour ses enfants, comme il les appelait.

Pendant une nuit toute entière, au plus fort du bombardement, il ne voulut pa[illegible]tilement le zéphir qui devait être de f[illegible] la terrasse. Il prit lui-même sa pla[illegible]t de se faire apporter de temps à [illegible]ien bourrée, et une timbale d'arge[illegible]mplie [illegible]eau coupée de Jamaïque.

Cinq jours, le bombardement continua sans désemparer sur notre hacienda, en dentelant le t[illegible] comme la rosace de la cathédrale de Strasbourg. Comme l'ennemi manquait de munitions, il avait fondu les

cloches de tous les villages environnants pour en confectionner des obus et des bombes d'un très beau bronze, il est vrai, mais qui éclataient mal et donnaient un tir défectueux. Nos soldats furent donc épargnés et n'eurent à souffrir que des *chiques*, petits insectes du genre des aptères qui, pénétrent entre les doigts des pieds et des mains et causent des douleurs insupportables. On ne parvenait à s'en défaire qu'en les extrayant avec la pointe d'un canif, amusement d'autant plus désagréable qu'il n'existait qu'un de ces instruments dans toute la compagnie.

Pendant ce temps-là, le maréchal avait ouvert la tranchée, et les travaux de siège avançaient avec une rapidité inconcevable.

Le 4 février, nous commencions à ouvrir le feu de nos mortiers sur la ville ; notre tir, ce jour-là, fit sauter une poudrière et incendia un magasin de fourrage. Le 5, nous passâmes la journée à bombarder les forts, et plusieurs de nos projectiles firent embrasure.

Une bombe, entre autre, de la batterie du capitaine Comeau, tapa dans une masse de sacs de terre, les dispersant en atômes et causant une telle panique parmi les artilleurs ennemis, qu'un capitaine mexicain fou de terreur enjamba lestement le parapet du Dominante, et faisant fi des railleries et des coups de feu de ses hommes, courut se rendre à notre tranchée.

Ce jour-là, je reçus l'ordre d'aller au camp du commandant pour lui communiquer une dépêche et prendre ses dispositions pour le lendemain. Un sergent du bataillon, Rouffia, un fourrier, Maignac, et un maréchal des logis du 4e régiment d'artillerie, Quesnel, m'accompagnaient.

Déjà nous étions parvenus, grâce à la rampe, à une bonne distance de l'hacienda, lorsqu'un obus éclata à peine à un mètre de notre groupe. Un de ses débris alla frapper en ricochet un tronc d'arbre, et revenant sur lui-même broya le dessus de ma botte à l'écuyère, et me blessa au pied gauche, me mettant de l'impossibilité de faire un pas.

Le commandant prévenu en toute hâte, pendant que je me rendais cahin-caha à l'ambulance de San Felipe, me dépêcha le chirurgien-major du régiment le docteur Eychenne. Après avoir eu toutes la peine du monde à taillader ma botte raidie sur l'enflure de la plaie, il en prononça le peu de gravité, et dressant un certificat d'origine de blessure, me recommanda de fréquents pansements et un repos absolu.

Je me conformai à cette ordonnance, passant la nuit du six février à contempler le bombardement de la ville, du haut de la lunette que Daniélou avait construite pour sauvegarder San Felipe d'un coup de main.

Ce bombardement était légubre et terrible. A tout prix, il fallait se rapprocher des ouvrages

ennemis, et du poste avancé où j'étais on entendait distinctement, dans le silence de la nuit, rouler nos gros projectiles de siége sur les pavés en lave des rues d'Oajaca.

Comme c'est peut-être la première fois que l'histoire de cette campagne est décrite au long, pour la rendre aussi complète que possible il me faut analyser ici la partie du rapport officiel du maréchal : ce document résume les travaux du siége faits sur la sierra, depuis le jour où je fus blessé.

Pendant que dans la plaine la ligne d'investissement se resserrait de jour en jour et devenait une véritable ligne d'attaque, l'effort le plus considérable se portait sur les hauteurs, contre les redoutes du Dominante.

Malgré les difficultés d'un terrain rocheux, où les tranchées ne se creusaient qu'au prix d'un travail opiniâtre, le premier et le deuxième Pensacola étaient couronnés dans la nuit du premier au deux février. Le 3, l'artillerie construisait trois batteries ; le 4, ces batteries étaient armées, ouvraient leur feu et favorisaient la marche de nos tranchées jusqu'au troisième Pensacola. Dans la nuit du 5 au 6, nous nous établissions sur le cerro de la Lanterne ; la nuit suivante, l'artillerie y construisait une batterie de quatre pièces à deux cents mètres de la flèche du premier ouvrage ennemi. Dominés d'une hauteur de plus de soixante mètres, battus par une

artillerie nombreuse, une mousqueterie incessante et abrités seulement par une faible gabionnade que le manque de terre empêchait de remplir, nos soldats ont donné sur cette position des preuves remarquables de bravoure ; fantassins, canonniers, sapeurs, tous ont rivalisé de zèle et de courage.

Les nuits du 6 au 7, et du 7 au 8 furent consacrées à cheminer péniblement sur l'étroite arrête du cerro de la Lanterne qui, devait rapprocher du saillant des ouvrages ennemis. Le 8 au soir, nous étions à 150 mètres de ce saillant.

Dès trois heures du matin, ce jour là, le commandant me fit prévenir, suivant sa promesse, que s'il y avait possibilité de reprendre mon poste il ne fallait pas tarder, l'assaut devant se livrer au coup de canon du jour.

Une demi-heure après avoir reçu cette communication j'avais rejoint le bataillon, et couchés à plat-ventre au fond de la tranchée nous n'attendions plus que le signal pour essayer d'enlever la formidable forteresse de l'église de Xochimilico, pendant que les quatre bataillons de la légion étrangère s'emparaient des forts le Dominante, la Soledad et le Zaragossa.

Une fois ces trois points entre nos mains la ville restait sans défense, et l'ennemi était pris comme dans un traquenard.

Déjà une heure s'était écoulée dans cette position. Le temps s'envolait, ne laissant derrière lui qu'un

silence solennel et terrible, pénétrant jusqu'à la moëlle des os, lorsqu'un formidable cri de "Vive l'Empereur!" retentit sur notre droite, et un aide-de-camp tout couvert de sueur et de poussière passa en galoppant sur le front de notre ligne, nous montrant de la main le drapeau tricolore qui flottait sur le Dominante.

Porfirio Diaz ne s'était pas senti la force de tenir jusqu'au bout, sous nos baïonnettes.

A une heure du matin, il se présentait à un sous-lieutenant de zouaves, M. Jules Lebourg, commandant une de nos grand' gardes, le priant de le conduire au quartier-général du maréchal. Là, il s'était rendu sans conditions, remettant entre nos mains, avec les clefs d'une ville dont le prix offrait plus de difficultés et de danger que celle de Puebla, le sort de sa population de 40,000 âmes, une garnison de 1,000 soldats, 19,000 fusils et carabines, 53 pièces de canon et la pacification assurée—pour quelque temps du moins des vastes départements de Oajaca et de Tehuantepec.

La journée s'employa à caserner les troupes dans Oajaca, à diriger immédiatement les prisonniers sur Puebla et à prévenir le pillage qui avait déjà commencé sur plusieurs points.

Quant à moi, comme je n'étais pas de service je passai mon temps à visiter la ville, et jamais je ne pourrai peindre les scènes de désolation qu'il m'a

été donné d'entrevoir pendant les quelques heures que dura ma promenade.

Partout dans les rues ce n'étaient que ruines, décombres à moitié brûlés, barricades, créneaux, fossés, uniformes épars, fourreaux de baïonnettes, bidons défoncés et défroques abandonnées.

Pas un cri, pas une figure quelconque n'était là, pour rompre le silence de mort régnant dans la cité désolée ; et c'était quelque chose de si poignant à voir que je ne me sentis pas le courage d'aller jusqu'au bout, et je tournai bride au pied d'une barricade de dessous le terre-plein de laquelle sortait une jambe de cadavre à moitié putrifiée.

En prenant le chemin qui conduisait au fort, je passai à côté d'un groupe de zouaves qui venaient de tuer à coups de baïonnette un de nos déserteurs, trouvé déguisé en femme au fond d'une armoire.

Ce malheureux appartenait aux chasseurs d'Afrique, et n'était pas le seul qui se fût laissé prendre aux trompeuses promesses de l'ennemi. Une dizaine nous avaient quittés pendant la durée du siége. Tous avaient été faits officiers et placés sous les ordres d'un ancien sergent-major du 1er zouave, qui avait trahi son drapeau, le lendemain du jour où il avait été fait chevalier de la légion d'honneur. Nous ne pûmes mettre la main dessus ; ils s'esquivèrent à temps, mais plus tard la plupart finirent par être passés par les armes.

Un des grands moyens employés par les juaristes pour semer la trahison dans nos rangs, était de jeter sur les routes que nous parcourions, les discours que Thiers, Jules Favre, Guéroult et Berryer avaient prononcés au sénat, contre l'intervention française au Mexique.

J'ai moi-même, en ma possession, un de ces exemplaires en langue espagnole, sorti des presses de la *Victoria*, journal juariste publié à Oajaca, qui fut trouvé par le capitaine Cajard du 2e bataillon d'Afrique, tout maculé de sang et roulé dans la plaie béante du crâne défoncé d'une de nos sentinelles avancées, assassinée par ces braves au milieu de la nuit! L'éloquence et le génie sont des dons sublimes devant lesquels toute âme bien née doit se courber, mais lorsqu'ils tournent leur prestige et leur puissance contre une chose sainte et sacrée—le drapeau de la patrie—ils deviennent des armes de sicaires et d'assassins.

Plus d'un pauvre malheureux a été condamné à mort et fusillé—là-bas—qui certainement ne nous avait pas fait tout le mal que nous ont attiré ces morceaux choisis de rhétorique parlementaire.

A mesure que les chemins souterrains, les mines, les couvents fortifiés, les batteries sur les toits des maisons et les immenses moyens de défense que Porfirio Diaz avait accumulés se déroulaient sous mes yeux, il me paraissait impossible qu'il n'eût pas attendu notre assaut.

Pour arriver aux forts, il fallait traverser une ligne serrée de mines, de fougasses chargées de bombes, de pierres et de projectiles dont l'explosion devait être produite à l'aide de fils conducteurs aboutissant au Dominante.

Jamais nous n'aurions pu franchir cette funèbre palissade sans y laisser au moins la moitié de notre monde, et bien qu'il y eût des mécontents que cette reddition inattendue avait forcés, pour le moment, de dire adieu à un nouveau galon ou à une décoration quelconque, à tout prendre, il était fort heureux que nous fussions parvenus à éviter la douloureuse effusion de sang que cela nous aurait coûté.

J'ai compté ainsi cinquante-deux cloches de couvents méthamorphosées en machines infernales. Elle n'aboutissaient pas toutes au même conducteur; et pour tenter la bonne foi de nos soldats, on avait caché le fatal fil sous terre, ne laissant exposée à la vue du passant qu'une pièce d'argent qui y était soudée et semblait semée là par le hasard. Trois malheureux soldats de la légion étrangère se laissèrent prendre à ce cruel stratagème et payèrent leur cupidité de la vie.

MM. Vadon et Colin, officiers de zouaves, l'échappèrent belle aussi; car, le premier ayant eu besoin d'une corde pour sa tente, s'avisa de couper celle qui mettait en jeu la batterie galvanique du dépôt de poudre. Par un hasard providentiel, l'explosion n'eut pas lieu.

Le lendemain matin, à neuf heures, les joyeuses fanfares de nos trompettes et de nos clairons annonçaient à la cathédrale de Oajaca, que ses vieux murs étaient de nouveau rouverts au culte, et un *Te Deum* solennel, accompagné d'une salve de coups de canon, disaient au vent de la vallée que le doigt de Dieu sous le nom de la France était passé par là, signant une nouvelle page de sa rayonnante histoire.

Au sortir de la messe, le maréchal Bazaine adressa aux troupes rangées en bataille sur la place, son ordre du jour.

"—Nul doute, y disait-il, que nous eussions triomphé des nombreux obstacles qu'un ennemi rusé avait amoncelés sous nos pas. Nul doute que notre drapeau eût flotté triomphant sur ces remparts formidables. Mais cette victoire n'aurait été remportée qu'au prix du sang d'un grand nombre de braves officiers, sous-officiers et soldats qui m'entourent maintenant. Je préfère leur dire à tous qu'ils ont fait leur devoir; qu'ils se sont conduits en dignes fils de la France, et que notre empereur, comme celui qui guide le Mexique vers ses nouvelles destinées, n'oubliera pas ceux qui sont venus de si loin, par amour du devoir et de l'ordre. Officiers, sous-officiers et soldats, tout en donnant une parole de regret au nombre de victimes trop grand encore que la guerre a fauchées dans cette expédition, au nom de l'histoire et de l'empereur, je vous répète que vous avez bien mérités de la France reconnaissante."

Ces paroles furent bien accueillies par le corps d'armée, et curieusement écoutées par quelques craintifs habitants rentrés en ville à leurs risques et périls, malgré une terrible proclamation répandue dans les districts avoisinants par Chato Diaz qui, assurait que les français étaient des cannibales et des anthropophages *venus au Mexique, pour se livrer plus librement à leur passion pour les ragoûts d'enfants.* (sic.)

Quelques officiers profitèrent du moment de répit que leur laissait le service peu pénible de garnison, pour s'adjoindre à une colonne scieutifique, organisée sous la surveillance du colonel Doutrelaine, dans le but d'explorer les ruines célèbre de l'ancienne Mitla, située à vingt-cinq lieues de la ville.

Malheureusement, bien que désigné pour en faire partie, je ne pus quitter ; un contre-ordre me chargeant de la surveillance d'un dépôt d'armes et de munitions.

Des nombreuses curiosités que renferment les environs de Oajaca, je ne vis que le fameux arbre de Santa Maria del Tule, mieux connu dans le monde savant sous le nom d'arbre de Humbolt. Il a trente-huit verges de circonférence, et il fallu vingt chasseurs d'Afrique de notre escorte pour entourer son tronc de leurs bras.

Pendant les douze jours que je restai dans Oajaca l'ordre se rétablissait avec une rapidité inconcevable, et au bout d'une semaine, à voir les élégantes créoles

se promener sur les places publiques, un étranger n'aurait jamais pu dire que cette ville venait de subir un siége de deux mois et demi, et dix jours de bombardement.

Les barricades et les ouvrages de fortification passagère avaient disparu comme par enchantement : il n'y avait guère que les traces d'incendie pour attester le règne éphémère de l'anarchie et de la révolution.

Les habitants étaient tout-à-fait revenus de leur puérile terreur sur notre compte. On ne s'étonnait plus de nous voir déjeûnant et dînant comme le reste des mortels, et on trouvait aux zouaves une tournure de chrétien un peu leste et dégagée, il est vrai, mais on les savait bons enfants au fond, car déjà plus d'une patrouille les avait surpris, fraternisant le verre en mains avec l'ennemi de la veille.

La paix revenait au pas gymnastique, et le 19 février nous reçûmes l'ordre de nous acheminer de nouveau sur Puebla, en laissant derrière nous comme garnison, trois bataillons de la légion étrangère sous les ordres du lieutenant-colonel Carteret-Trécourt, aujourd'hui général.

Avant notre départ, le chef de bataillon le baron de Briand nous donna un dîner d'adieu.

Par un singulier hasard, mon voisin de table était M. de Montaignac de Chauvances, payeur en chef de notre corps d'armée, et frère de l'ancien commandant de la station navale française de Terreneuve,

venu il y a quelques années à Québec, où je l'avais rencontré dans nos salons canadiens.

Le dessert nous surprit au Canada ; et M. de Montagnac ne tarissait pas en éloges sur l'hospitalité, l'esprit religieux et les mœurs toutes françaises de mes compatriotes. Lorsqu'en se levant, il porta un toast à mon pays—cet avant-garde de la France en Amérique, comme il l'appela—je ne répondis que quelques mots à ce témoignage sympathique donné à ma nationalité. Mon émotion prouva mieux que mes paroles aux rudes figures de soldats qui m'entouraient, combien le souvenir de la mère-patrie nous était encore cher.

Je ne devais plus revoir le baron de Briand. Dans la journée du 4 mars 1866, notre hôte, parti à minuit de Parras, état du Nuevo-Leon, pour faire une reconnaissance avec 152 hommes de la légion étrangère et 230 mexicains, la plupart volontaires, tombait au milieu du corps d'armée de Cortina, et se faisait massacrer sans pitié par un ennemi qui, ne connaissant pas même l'honneur de nom ne saurait respecter le courage malheureux.

Dans cette nuit terrible la légion étrangère renouvela à trois ans de distance, devant l'hacienda de Santa Isabel, le sublime sacrifice du Camerone.

Le baron de Briand, que j'ai connu intimement, a laissé plusieurs manuscrits précieux sur la tactique et l'histoire militaire.

Un officier fait prisonnier à ce massacre et qui réussit à s'échapper, écrivait au *Constitutionel* de Paris une correspondance dont voici le résumé :

—" Personne ne saurait décrire l'affreuse misère dans laquelle sont tenus les soixante-trois malheureux que les juaristes ont faits prisonniers au combat de Santa Isabel. A peine leur donne-t-on une misérable nourriture ; leurs uniformes ne sont plus que de haillons ; ils vont pieds nus, et sont menés à coups de crosse de fusil comme un vil troupeau. Tout cela ne les a pas empêchés de tenir leur destinée entre leurs mains.

" Un jour, un général mexicain les fit former en ligne de bataille, et là, leur annonça que s'ils voulaient prendre du service dans la république, ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement : si non, qu'ils seraient fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusèrent d'une seule voix, et ce courage héroïque fit une telle impression sur Cortina, qu'il donna l'ordre de les épargner."—

Voilà les gens avec qui le hasard de la guerre nous forçait de nous mesurer.

Le 20 février à quatre heures du matin, nous nous remettions en route par le chemin d'Acatlan, escortant plus de deux cents fourgons du train et tout notre matériel du siége, augmenté de celui que nous avions pris à Porfirio Diaz. En passant sur la grande place encore tout endormie de Oajaca, j'aperçus une petite lumière à la fenêtre d'un de mes amis les plus

dévoués, le lieutenant Joseph-Eugène Cordier des grenadiers de la légion étrangère. Je ne sus résister au plaisir d'aller lui serrer la main ; et j'étais loin de soupçonner que ce serait le dernier quart-d'heure de causerie que nous devions passer ensemble.

Atteint d'une maladie du foie mon pauvre ami se sentit défaillir, et lors de son retour à Puebla s'endormit pour toujours, deux heures après avoir reçu son brevet de capitaine, loin de ceux qui l'aimaient sans même pouvoir confier ses dernières paroles aux autrichiens entourant son lit de mort, et qui ne comprenaient pas le langage du moribond.

En quittant le Mexique, je suis allé voir la modeste croix qui indique la place où repose ce cœur si franc, si pieux et si loyal, entre un caporal de lanciers français et un sous-lieutenant de hulans serbes.

Là, sur cette tombe, je me suis demandé si le dévouement et l'abnégation ne menait qu'à l'abandon et à l'oubli des hommes ici-bas. A genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Chateaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus " qu'ainsi passe sur la terre " tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme ! " tu n'es qu'un songe rapide, qu'un rêve douloureux. " Tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque " chose que par la tristesse de ton âme, et l'éternelle " mélancolie de ta pensée."

Jusqu'au 22 février, il ne se passa rien d'important ; néanmoins nous mîmes quatre jours à faire franchir à nos fourgons les pentes escarpées de Las Minas. Par un miraculeux hasard, nous ne perdîmes que onze mulets et deux voitures dans ces horribles précipices.

Les étapes de Huiglio, de Nochistlan, San Juanito, Yanhuitlan, Tutla, Tamasulapa, Huajapam, Chila, Petlacingo, Acatlan, le Bouquéron, Santa Inés et Tepeji furent franchies successivement sans encombre. Bien que Chato Diaz fût dans ces parages et y commit des barbaries atroces, il n'osait pas nous attaquer ; et notre marche se continua sans que nous eussions d'autre poudre à brûler, que sur de petites colombes grises et grasses comme des cailles, et sur les faisans et les lièvres de la route. Comme les mexicains ne mangent pas de ces derniers, ils foisonnaient par milliers—partout où poussait le palmier-nain—et mes camarades de popote, le capitaine Dubosq et le lieutenant Tamisey en faisaient journellement un massacre suffisant pour approvisionner non seulement notre table, mais encore celle de nos sous-officiers.

Les églises de la plupart des villages que nous traversions offraient de jolies sculptures en bois—art dans lequel les espagnols ont longtemps excellé—et quelques tableaux de grands maîtres.

A Tepeji, j'ai vu une petite vierge de Murillo dont le curé avait, dans un jour de pieuse effervescence percé la main pour y glisser une rose ; et dans

le sanctuaire de Tlascalap un saint Jérôme de l'école espagnole sur les épaules duquel un capucin, amateur d'habits plus chauds, avait jeté un affreux barbouillage qui était censé représenter une soutane.

Dans les environs de Nochistlan, je fis acquisition pour la minime somme de quatre piastres, d'un tableau signé par José Ribeira, mieux connu sous le nom de l'*Espagnolet.* Cette toile, haute de huit pieds, large de quatre, représentait l'apôtre saint Thomas, debout, drapé dans une toge rouge et tenant à la main une vieille bible qu'il lisait attentivement. Les pages de l'antique bouquin étaient ployées ça et là, aux passages les plus aimés ou les plus saillants, et une seule ride habilement tracée par le maître, iradiant les teintes d'ivoire du front de Thomas, indiquait clairement qu'en ce moment le démon du doute s'attachait de nouveau à ce malheureux saint qui, n'avait pas l'air l'air convaincu du tout et regardait d'un grand air d'incertitude et de finesse le verset en litige. La tête était vraiment magnifique ; et si depuis des siècles elle n'avait été enfouie au Mexique, c'était à croire que Charles Blanc l'avait sous les yeux lorsque, décrivant la manière de l'Espagnolet, il disait dans son histoire des peintres de toutes les écoles :

—" Présenté par son père à Michel-Ange de Caravage, dont les leçons étaient si conformes au tempérament de l'Espagnolet, José Ribeira débuta dans l'atelier de ce terrible maître par étudier des têtes

d'apôtres, des demi-figures de vieillards, et déjà il se plaisait à les peindre marquées de tous les signes de la caducité ; il écrivait chaque muscle avec une précision affectée, mais étonnante : il accusait à plaisir la dureté et le poli des os, la présence des tendons, la moindre cicatrice de quelque ancienne blessure, et les phalanges des doigts de la main avec leurs rides les plus profondes — rides de marbre, comme les appelait un jour le sculpteur David—telles que les creuse la vie, non pas dans les carnations molles et tombantes, mais dans ces peaux fermes, épaisses et basanées dont se recouvre un corps robuste qui lutte encore contre la dernière décrépitude."

Si cette tête fine, goguenarde, jaunie par le jeûne, l'étude et les ans, était bien de Ribeira, les draperies et la toge, avaient été faites par un de ses élèves, peut-être par Giovanni Do qui, d'après Charles Blanc, " sut imiter son maître de façon à tromper l'œil le plus exercé." Quelques mois après, gêné par mes cantines, pauvre d'espace et de moyen de transports, je fus forcé de semer, comme bien d'autres choses, mon saint Thomas derrière moi. J'en fis cadeau au directeur de la télégraphie mexicaine, M. Keefer, qui m'assura que ce tableau ne serait pas dépareillé dans les belles collections d'Europe.

Ce don parut ne plaire que médiocrement à M. Witmer, vieux reître du moyen-âge tombé, je ne sais trop comment parmi les zéphirs, et qui me servait de domestique. En effet, chaque matin en

se livrant à la grave occupation de brosser mon dolman, il ne pouvait plus me marmotter dans son patois polyglotte que ce brave saint avait voyagé sur ses épaules l'espace de cent huit lieues. Cela lui avait permis de compter toujours, en compagnie des *doudous* du génie de la Martinique, parmi les traînards de l'arrière-garde, à tel point qu'en apercevant au loin la silhoutte barbue et poussiéreuse de mon ordonnance flanqué de sa carabine minier et de mon tableau, les soldats de la colonne avaient l'habitude de dire :

—Voilà le Saint-Thomas du capitaine qui arrive ; personne ne manque à l'appel.

Le 14 mars, nous arrivions sans encombre à Amozoc, village situé à deux lieues de Puebla.

L'ordre de traverser la ville sans nous y arrêter, nous attendait ici : on craignait un conflit entre nos troupes et la garnison autrichienne.

Six jours plus tard nous faisions notre entrée triomphale dans les rues de Mexico, au bruit des fanfares de la musique de la garde impériale belge, venue à notre rencontre, et au milieu des acclamations de la foule nous saluant des cris de " Vive l'empereur !

A quatre heures de l'après-midi, notre glorieuse et pénible campagne se terminait joyeusement au chateau de Chapultepec, chez l'empereur, qui avait invité bon nombre d'officiers revenus d'Oajaca.

Entre le choc de deux verres j'entendis mon voisin de table, le capitaine d'artillerie Kermarec répondre en clignant finement de l'œil à l'un de ces curieux qui veulent tout savoir, et qui s'enquérait du prix qu'avait pû coûter le voyage d'une de nos bombes travers les longs réseaux de la Sierra-Madre :

—Mon cher, relisez le livre du maréchal de Saxe ; il vous apprendra cette série d'axiômes que doivent savoir sur le bout de leurs doigts tous ceux qui s'occupent de l'art indispensable de tuer son semblable :

"—Pour bien faire la guerre il ne faut que trois choses : 1° de l'argent ; 2° de l'argent ; 3° de l'argent."

V

DERNIERS BIVOUACS—AU PAYS

La prise d'Oajaca en frappant les bandes de stupeur, avait donné à nos troupes quelques moments de répit, et à Mexico nous profitions de notre *far niente*, pour ne plus nous souvenir dans les délices de Capoue, des inconvénients de la vie militaire.

Je fis comme les autres ; je tâchai d'oublier le plus paresseusement possible les trois mois que j'avais passés à dormir partout ailleurs que dans un lit.

Mexico s'était apprivoisé pendant notre expédi-

tion, et plus d'un salon s'était ouvert devant nos épaulettes. De notre côté nous avions formé deux clubs militaires : les officiers autrichiens avaient suivi notre exemple ; les belges n'étaient pas restés en arrière, et presque chaque semaine, des bals, des réceptions et des *tertulias* nous aidaient à tuer le temps.

La tertulia est la réception mexicaine par excellence ; guindée, elle serait la cousine-germaine du *at home* anglais. On cause, on rit à pleines dents, on fredonne, on se bourre de *dulces* — confitures — on s'y amuse à cœur joie.

Mais pour nous, ces fêtes, ces éclats de rire, étaient entremêlés des pénibles exigences de la consigne.

En ce moment la cour martiale jugeait le colonel Romero et cinquante-huit compagnons de sa terrible bande.

Faits prisonniers le 31 janvier 1865 par une colonne du 81e de ligne placée sous les ordres du colonel le comte de Potier, ils avaient à répondre devant le tribunal militaire d'une longue série de méfaits. Les preuves étaient irréfutables. Sur la réquisition du capitaine Fontaine du 3e zouave, Romero et dix de ses camarades furent condamnés à mort, vingt-deux à la déportation et vingt-quatre acquittés.

Le 18 mars—c'était un samedi, et l'officier qui a vu ces jours-là n'en oublie pas le nom, — une foule

énorme encombrait la place de Mixcalco, lieu ordinaire des exécutions à Mexico.

Il était six heures du matin. Le temps faisait plutôt rêver au bonheur de vivre que songer aux tristes mystères de la mort. Le ciel avait des profondeurs bleues incommensurables ; l'air était chargé de senteurs, et les rayons du soleil venant frapper les armes et les buffleteries des cinq mille hommes qui étaient là, rangés en bataille, les faisaient ruisseler comme une rivière de diamants.

Soudain un roulement de tambours se fait entendre : les clairons sonnent au champ. Romero mené sur une charrette du train des équipages militaires, vient d'entrer dans le fatal quadrilatère, suivi de quatre de ses malheureux compagnons.

Deux gendarmes aident le chef à descendre. C'est un petit homme qui marche en traînant de la jambe. Son air est souffrant et abattu : il est tête nue. Un large *zarape* s'enroule autour de sa taille bien prise, et laisse entrevoir une chemise très fine et très blanche ; son teint est brun olivâtre, sa moustache noire comme l'aile d'un corbeau.

Les gendarmes le guident vers le poteau en bois de fer : Romero s'y adosse avec calme, mais sans forfanterie, et demande à parler à l'officier commandant :

—Colonel, lui dit-il, je réclame la permission de commander le peloton d'exécution.

— Ce n'est pas le colonel Romero que j'ai l'ordre

de fusiller, c'est le bandit Romero, réplique l'autre froidement en retournant à son poste.

Le signal se donne : une détonation déchire l'air, et les cinq malheureux roulent dans la poussière : puis un sergent s'approche, leur donne le coup de grâce dans l'oreille, et toute la brigade défile au pas accéléré, musique en tête, devant ces crânes ouverts, fumants et laissant échapper leur cervelle sur le sable.

Romero était mort comme il avait vécu : à trois reprises différentes il avait refusé de voir le prêtre.

—" Comme tant d'autres nés pour une meilleure fin, s'ils eussent vécu à une époque tranquille, écrivait ce jour-là un des journaux de la capitale, Romero a contribué pour sa part et par ses actes à l'anarchie et à la décadence de sa nation. La tombe est un asile sacré ; il serait inhumain et impie d'y poursuivre de reproches ceux qui ont consommé l'expiation ; mais quel est celui qui oserait déclarer que l'accusé méritait d'être absous ? S'il s'est montré brave à l'heure suprême, ne s'est-il pas montré cruel quelque fois ? S'il a eu quelques journées dignes d'un soldat, n'a-t-il pas eu cette nuit de Metepec où des femmes furent égorgées ? S'il pardonna en quelques circonstances ses ennemis prisonniers, ne fit-il pas fusiller des malheureux trop pauvres pour lui payer rançon ? S'il n'a pas de sa personne trempé les

mains dans ce sang et dans ces excès, étant le chef de ceux qui ont fait ce mal, il en était responsable. Il est venu un jour où la responsabilité lui en a été demandée, et il a fléchi sous le poids. Dans cette nuit suprême où toutes les actions importantes de la vie se détachent de l'ombre pour consoler ou accabler le condamné, et où la conscience est tout entière à elle-même, il a vu passer devant lui des femmes ensanglantées, des mêlées inégales de trois cents contre sept, des ruines, des exécutions farouches. Voilà les véritables témoins, les véritables accusateurs, les véritables juges de l'homme qui vient de disparaître."

Cette exécution de Romero contribuait pour beaucoup à faire croire à une tranquillité durable, et déjà l'on s'habituait, quoique difficilement, au régime salutaire de la paix, lorsque les nouvelles de l'intérieur commencèrent à redevenir marécageuses, suivant l'expression favorite d'un officier de cavalerie, Masson.

Un certain malaise régnait parmi la classe marchande. Des convois venant de Morelia avaient été arrêtés et pillés ; deux préfets politiques, don Juan Becerril et le général Falcon, venaient d'être assassinés à quelques lieues de Mexico, et les guerilleros se hasardaient à montrer le bout de leurs carabines dans le Michoacan, état voisin de la capitale.

Vers la fin de mars, le colonel Van der Smissen reçut l'ordre de marcher sur Morelia avec une partie de la garde impériale belge, et d'y faire le service de

garnison. Les zéphirs sous les ordres du commandant Chopin devaient s'embarquer pour Victoria, chef-lieu du Tamaulipas, et le commandant de Briand partait pour Matamoros avec son bataillon de la légion étrangère.

Ces préparatifs annonçaient un dernier effort de la part des juaristes, et tous les officiers de la garnison se tenaient prêts à marcher au premier signal. Dans les arsenaux on déployait un surcroît d'activité : les ouvriers et les pontonniers étaient occupés à fabriquer des affûts légers et solides pour les obusiers de montagne ; l'armée mexicaine se réorganisait, et le général de Brincourt à la tête d'une forte colonne, tenait déjà la campagne dans le Nuevo-Leon.

Pendant tous ces agissements nous nous rencontrions souvent chez un membre de la commission scientifique du Mexique, M. Lami, et quelquefois chez Fulcheri, le marchand de sorbets. Dans ces réunions nous causions d'art, de science et de philosophie, et chacun venait apporter le fruit de ses études et de ses observations. Les uns s'occupaient d'anatomie, d'histoire naturelle ; les autres d'esthétique, de poésie, de littérature, et sur nos conversations intimes étaient tombées quelques gouttes de ce parfum que prisait tant Horace, *utile dulci*. Les bals que nous oubliions n'avaient pas même l'honneur d'un regret et nous étions presque heureux lorsqu'un septième convive vint

s'attabler sans façon parmi nous, et nous éparpiller d'un revers de la main.

Vous rappelez-vous l'axiome lugubre que madame de Sévigné exprimait d'une façon si vive, en disant ?

—La mort va fourrageant et grapillant ça et là.

Si vous ne vous en souvenez pas, j'ai le droit de vous en parler ; car en quatre jours, la mort enleva trois membres de notre cercle. Le premier fut M. Harris, atteint du vomito pendant un voyage à la Vera-Cruz, et le second M. Jules Gérard, cousin du célèbre tueur de lions : il était correspondant de l'*Epoque* et collaborateur de plusieurs journaux de la presse parisienne, quoiqu'il eût à peine vingt-trois ans.

Le dimanche, M. Gérard avait passé la soirée avec nous : il était abattu et se plaignait d'être fatigué. Quelqu'un lui conseilla de prendre un bain, et le lendemain matin vers sept heures il s'empressa d'en commander un au garçon de l'hôtel National, où il demeurait.

Une heure plus tard, en revenant de la caserne, je grimpai à la chambre de mon ami, pour lui emprunter une liasse de journaux de France. A travers la porte vitrée j'aperçus Gérard couché dans sa baignoire, la figure à moitié submergée dans l'eau. J'enfonçai d'un coup de genou, mais tout était fini. La face tuméfiée, la bouche bordée d'écume indiquaient trop clairement que depuis quelque temps

déjà, le malheureux s'était écrasé sous l'impitoyable étreinte de l'apoplexie.

En entrant dans la salle de bain, je fus frappé d'une circonstance bizarre. Cette salle était parfaitement éclairée : cependant M. Gérard avait eu l'étrange idée d'allumer deux bougies placées sur une table, dans un coin écarté, et dont la clarté n'arrivait même pas jusqu'à la baignoire. Ces deux lumières funèbres, préparées par le défunt lui-même, comme s'il eût obéi à un pressentiment machinal, faisaient le plus lugubre effet.

Le troisième de notre liste funèbre fut le vicomte Houëix de la Brousse, lieutenant à la légion étrangère : il fut brûlé dans l'incendie du 3 mai 1865, en voulant se dévouer.

Vers minuit, le feu s'était déclaré avec une violence extraordinaire dans l'intérieur d'une grande maison de la rue San Juan de Latran, au numéro 10. L'incendie avait pris naissance, dit l'*Ere Nouvelle*, dans un atelier de menuiserie qui occupait le bâtiment du fond et devait avoir fait d'immenses progrès avant de se manifester au-dehors. Aussitôt l'alarme donnée, on courut à la place française. Les généraux d'Hurbal, de Maussion et l'Hérillier se portèrent en hâte sur le lieu du sinistre et organisèrent les secours avec une énergique rapidité, mais l'élément destructeur avait déjà pris des proportions qui rendaient inutiles toutes tentatives de sauvetage et paralysait le jet continu des deux pompes qui l'attaquaient.

On eut recours à tous les moyens : on éventra les conduits d'eau, on défonça les égouts, mais rien ne réussissait à combattre les flammes.

Le colonel Tourre avait été l'un des premiers à venir. Les cris d'alarme l'avaient trouvé près de là, rentrant chez lui après avoir reconduit deux dames, à la sortie du théâtre. Il accourut vers le lieu du danger avec l'ardeur intrépide qui était le trait distinctif de son caractère. On avait cherché à le retenir, mais le colonel s'était écrié en s'élançant dans l'escalier :

—Il y a de mes zouaves, là-haut ; je ne veux pas qu'ils se fassent casser les reins.

Pénétrant jusqu'au milieu des bâtiments enflammés, le colonel s'était porté sur une petite terrasse intérieure, d'où il dirigeait le sauvetage. Auprès de lui se trouvaient le lieutenant de la Brousse qui lui passait un sceau d'eau et le clairon Shlincker du 3e zouave.

Tout à coup un craquement sourd se fait entendre ; la terrasse minée par les flammes se disjoint, s'écroule ; les trois hommes qu'elle porte sont précipités pêle-mêle, avec les débris, dans le brasier ardent entr'ouvert sous leurs pieds.

Au milieu du cri d'horreur arraché de toutes les poitrines par cette catastrophe, deux formes noircies, indécises sortent et s'élancent hors des poutres enflammées.

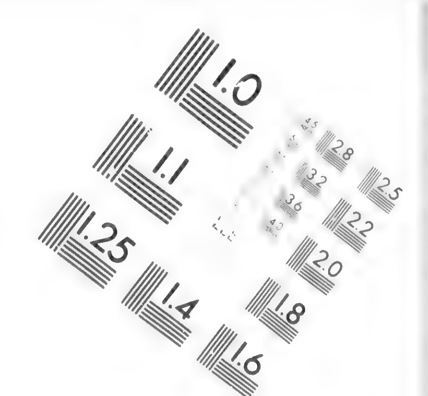
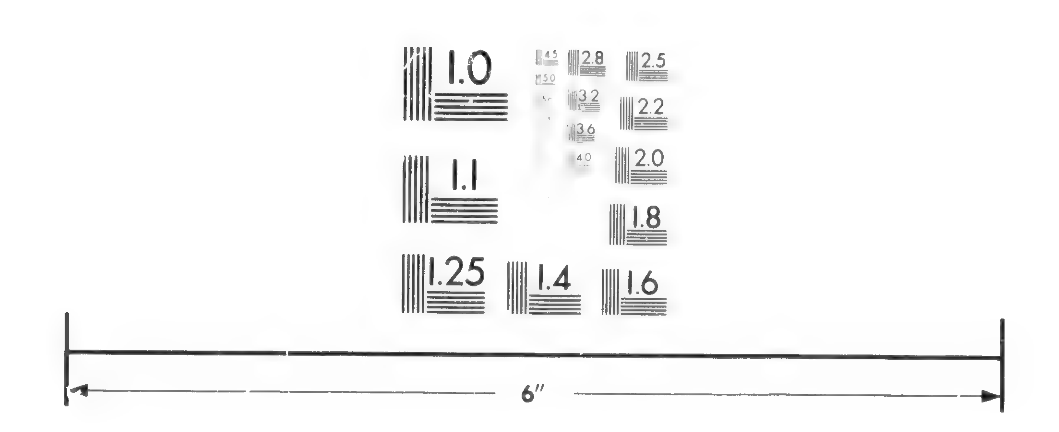


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Ce sont le lieutenant de la Brousse et le clairon Shlincker.

Horriblement brûlés, la flamme les lèche encore ; on se hâte de les inonder d'eau et de les transporter à la maison voisine.

Le spectacle qu'ils offraient n'était pas de ceux que l'on décrit. De la Brousse surtout, ne présentait plus qu'un amas de chair calcinée mêlée à des lambeaux d'uniforme, et le lendemain matin vers dix heures, il expirait en serrant un crucifix sur sa poitrine endolorie.

Une journée et une nuit de travail sans relâche firent retrouver le corps du colonel Tourre sous les décombres. Contre toute espérance, il était à peu près entier ; on le découvrit, couché sur le dos, à dix ou douze pas de l'endroit où il avait été précipité. Il devenait évident alors qu'après sa chûte, le colonel s'était relevé et avait marché dans la direction où il espérait trouver une issue. Mais aveuglé par les flammes, il était allé se heurter contre un mur, devant lequel il était tombé à la renverse.

C'était dans cette position qu'il avait expiré, endurant d'atroces souffrances. La main droite était fortement crispée sur le pommeau de son épée, et l'uniforme avait entièrement disparu, à part quelques lambeaux encore adhérents aux chairs à moitié carbonisées.

Ce sinistre plongea la ville dans une consternation

difficile à décrire, et de ma vie je n'ai vu pareille foule suivre un char funèbre. Le deuil était conduit par le maréchal Bazaine qui marchait tête nue derrière les trois cercueils des malheureuses victimes, le colonel Tourre, le lieutenant de la Brousse et le clairon Shlincker mort à son poste de combat, à côté de son supérieur. Toute la garnison de Mexico était sous les armes, les tambours voilés de crêpes, la cathédrale tendue de noir, et quand les trois fosses eurent reçu ces dépouilles carbonisées, plus d'un sanglot déchirant s'échappa de ces poitrines de soldats, lorsque le général de Maussion et le capitaine Le Couturier jetèrent une parole de souvenir et de regret sur ce trou béant, où le drapeau du 3e zouave vint s'incliner en signe d'adieu.

A peine âgé de trente-huit ans, le colonel Tourre avait au bout de la dragonne de son épée les abeilles du bâton de maréchal. C'était l'enfant chéri de ses zouaves, qu'il avait menés depuis dix ans partout où la France avait déployé son drapeau. On savait comme il était beau, comme il était grand aux jours de l'épreuve et de la mêlée, et cette mort épouvantable au milieu d'uu brasier ardent, écrasé sous des poutres en cendres, se débattant au milieu d'une mare de bitume liquéfié, crispait le cœur des plus braves.

Quant au lieutenant de la Brousse c'était mon meilleur ami. Nous demeurions dans la même chambre, et ce fut sous le poids de la plus poignante

des tristesses que je communiquai à l'*Estafette* de Mexico ces quelques détails biographiques qui ne rappellent qu'imparfaitement les principaux traits de la vie du plus dévoué des camarades et du plus parfait des gentilshommes :

" M. le vicomte de la Brousse appartenait à une vieille famille de la basse-Bretagne qui donna plusieurs illustrations à la marine française. Lui-même fut marin avant d'entrer à l'école saint Cyr, d'où il sortit avec une sous-lieutenance au 99e de ligne. C'est en qualité d'officier dans ce régiment, qu'il suivit avec distinction, depuis le commencement, les différentes phases du siége de Puebla et de la campagne du Mexique. Le vicomte de la Brousse qui avait fait preuve de sang-froid et d'énergie lors de l'incendie de la maison Delanoé, avait déjà reçu en récompense de son courage trois médailles de sauvetage et sept jetons d'incendie.

" Lorsque le 99e de ligne reçut l'ordre de rentrer en France, M. de la Brousse promu depuis quelque temps au grade de lieutenant, demanda et obtint la permission de continuer la campagne en cette qualité, au régiment étranger. Il relevait à peine d'une douloureuse maladie, et se proposait de reprendre son service au régiment lorsque la mort vint enlever ainsi, à l'âge de vingt-trois ans, un brave officier à la France et un cœur d'or à sa famille et à ses camarades."

Cette série de catastrophes m'avait fait prendre

Mexico en horreur, et je ne pus dissimuler mon contentement, lorsque le dix mai, à cinq heures du soir, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir dès le lendemain pour l'intérieur, avec le colonel Jeanningros qui devait marcher sur Saltillo, occupé par les troupes du général ennemi, Negrete.

En me rendant chez moi dans le but de dire à mon ordonnance de tout tenir prêt pour quatre heures du matin, je trouvai la sentinelle du poste autrichien placé en face de mon logement, en train de se défendre contre un chasseur d'Afrique qui allait probablement lui pratiquer une boutonnière quelconque sans l'intervention du docteur Tourraine de l'artillerie et du corps de garde accouru fort à propos.

Un soldat congédié avait voulu forcer la consigne et passer outre, malgré les explications en langue croate que lui donnait le factionnaire. A bout de logique, il avait eu recours à sa baïonnette, et le pauvre malheureux se tordait par terre en râlant déjà son agonie.

Ce rigide observateur de la discipline fut traduit en cour martiale, et plus tard, j'appris qn'il fut acquitté par ses officiers qui ne virent pas même un excès de zèle dans cet accident.

La colonne à laquelle j'étais détaché, se composait de deux escadrons, deux compagnies et deux obusiers rayés, formant une contre-guérille sous les ordres du petit-fils du maréchal Ney, le capitaine le duc

d'Elchingen aujourd'hui colonel au 6e chasseur de France; des premier et second bataillons de la légion étrangère, commandants Saussier et de la Hayrie; d'un escadron du 1er chasseur d'Afrique et de plusieurs pièces d'artillerie. Nos ordres étaient d'opérer jonction avec les troupes des généraux de Brincourt et Mejia, et de tomber ensemble sur l'ennemi afin de l'écraser d'un seul coup.

Pour arriver à Saltillo, il nous fallait traverser une partie des états de Mexico et du Michoacan, tout celui du Guanajuato, de San Luis de Potosi et la moitié du Nuevo Leon. Nous franchîmes ces deux cent vingt-six lieues en vingt-deux jours, passant sans nous y arrêter par les villes de Queretaro, de San Luis de la Paz et de San Luiz de Potosi, endurant des privations inconcevables, buvant presque partout de l'eau salée, et malgré cela arrivant à San Juan de la Vacqueria—à quelque distance du repaire ennemi—dans un état sanitaire satisfaisant.

La plupart du temps le pays que nous traversions était morne et désolé; les habitants pauvres et peu hospitaliers, et les routes couvertes d'une poussière fine qui nous suffoquait au moindre vent, à la moindre brise.

Le contraste était frappant entre ces cactus rabougris, ces arbres desséchés, ces plaines brûlées, et les charmants paysages, les souvenirs riants et poétiques que nous avait laissés notre campagne dans l'Oajaca.

Pourtant nos soldats n'en étaient ni moins gais, ni

moins dispos. Nos bivouacs retentissaient joyeusement des échos de leurs chansons. A défaut d'eau potable, ils buvaient sans rancune leurs rations d'eau-de-vie coupées d'eau saumâtre, et malgré leurs souliers qui commençaient à manquer à l'appel par certains endroits, ils étaient toujours restés braves, alertes et français.

Que de chansons baroques n'avons-nous pas éparpillées dans ces interminables plaines du Nord, faisant refrain malgré les bouffées asphyxiantes du vent *del Sur*, et trouvant moyen de rire, de fredonner et de gouailler partout ?

D'ordinaire c'était Airloup, un vieux sapeur de la région étrangère qui prenait la tête de colonne et entonnait d'une voix de maître-chantre au lutrin.

Airloup ne connaissait pas son pareil au monde, si ce n'est peut-être un vieux chasseur, le marquis de Courcy, s'il vous plaît, vieille culotte de peau placée en faction depuis près de trois congés auprès du guidon du 1e chasseur d'Afrique, et qui tous les ans passait caporal pour se faire casser aussitôt qu'il arrivait en vue d'une bouteille d'absinthe.

Lors d'une incroyable période de sobriété, de Courcy avait atteint jusqu'aux galons de maréchal des logis ; mais hélas ! pendant la campagne que nous faisions, sa gloire s'était obscurcie, et maintenant il cumulait les charges de soldat de deuxième classe et de marmiton d'une des tribus de son escadron.

Ces occupations multiples auraient fait oublier au

marquis de Courcy les madrigaux et les chansons régence de ses ancêtres messeigneurs les mignons et les muguets de jadis, mais en revanche il expectorait volontiers une chanson de soldat.

Sa favorite était celle-ci : malheureusement plusieurs couplets — et des plus drôles — sont restés enfouis dans le gosier du marquis :

—Donc, mon ancien qu'avez vu la Russie,
Qu'avez, certain, roulé vot' boss', par là ;
Dites-moi sargent, je vous en prie,
Queq' c'est l'Alger et l'Afrique ousqu'on va ?

—Je le veux ben, mais avant que tu partes
Tu va conscrit payer un verr' de vin ;
Puis poliment tu demand'ras la carte
Et c'est alors que j'te dirai ton chemin.

—L'Afriqu', mon cher, c'est un' île déserte
Qu'est habitée par des peupl' ben méchants ;
N'faut pas pourtant que c'la te déconcerte,
Mais tu peux ben écrire à tes parents.

Y a des serpents, des crocodiles énormes
Qui sur le soir, sans fair' de façons,
Vous entr' au camp et vous dévorent un homme
Tout comme un homme avale un cornichon.

—Ah ! mon sargent, j'trembl' de votre histoire
M'voir avalé, moi j'vous préviens déjà
Que je veux ben me battre et voler à la gloire,
Mais m'voir manger, j'ne peux digérer ça.

C'était ainsi que nous narguions les ennuis de la route.

Le général Negrete occupait le col de la Angos-

tura, un peu en avant de Saltillo, avec 4,000 hommes d'infanterie, 1,500 chevaux, 20 pièces de canons, et paraissait résolu à défendre cette position formidable, autour de laquelle il avait élevé des retranchements et des ouvrages d'une certaine importance.

Le 1er juin, deux heures après notre arrivée, le colonel Jeanningros avec quatre compagnies, trois escadrons et deux pièces d'artillerie alla reconnaître le col.

A portée de canon, l'ennemi démasqua deux batteries, laissa voir son infanterie massée et fit sortir une partie de sa cavalerie. Une escarmouche s'engagea avec nos tirailleurs, et au détour d'un quartier de rocher un officier de la légion étrangère, le capitaine Fisher, fut tué d'une balle au front. Nous n'eûmes que la mort de ce brave officier à déplorer, et nous rentrâmes sains et saufs à la Vacqueria, après avoir levé le plan de la position de l'ennemi, le laissant tirer hors de portée et fatiguer inutilement ses escadrons, qui chevauchaient dans la plaine en épuisant contre nous tout le vocabulaire mignon des épithètes espagnoles. Quelques projectiles perdus atteignirent quatre chevaux et trois hommes, ces derniers peu grièvement.

Le soir même une estafette nous apporta la nouvelle du mouvement en avant du général Mejia, parti de Matamoros avec une colonne de 3,000 hommes renforcée par le bataillon du commandant de Briand.

A 10 heures, un second courrier vint nous annoncer que le général de Brincourt venait de quitter les villages de Parras et de Patos avec trois bataillons d'infanterie, deux escadrons et huit pièces de différents calibres.

Negrete allait donc se trouver pris entre trois colonnes, et nous étions à la veille d'une bataille dont l'issue ne pouvait être douteuse.

L'ennemi avait l'air de soupçonner le danger qui le menaçait. Une grande animation avait régné une partie de l'après-midi dans ses avant-postes, et à sept heures les feux de ses bivouacs s'étaient magiquement éteints.

Cette tranquillité subite déplut au colonel. Il craignait quelque ruse : nos patrouilles furent doublées, et je reçus l'ordre de placer 60 hommes de piquet à la tête d'une baranca qui débouchait dans le col de la Angostura.

Il était onze heures et quart du soir lorsque je décachetai cette note de service.

Vingt minutes après mon cheval était sellé, mes soixante hommes munis de 25 cartouches, de leurs capotes et de leurs couvertures, et nous nous acheminions silencieusement vers le lit desséché du torrent. Il faisait un temps de loup, une vraie nuit de novembre au Canada, et de grosses rafales venant s'engouffrer dans les plis de nos cabans, nous empêchaient de percevoir le moindre son à quinze pas de

distance. Déjà j'avais réussi à embusquer cinquante de mes tirailleurs, par groupes de dix, lorsqu'au détour subit que traçait un des coudes du ravin, mon dernier peloton tomba parmi deux cents *sierranos* ennemis.

Il était trop tard pour se replier et au cri : “ *Los cabrones de Francès !* ” que poussa le factionnaire juariste, je répondis par le commandement :

“ A la bayonnette ! les cartouches au dernier moment ! ”

Adossés contre les parois du ravin, nous essuyâmes sans broncher leur feu de peloton, et alors une mêlée affreuse s'en suivit.

Cachés par les anfractuosités du rocher, et plus habitués à l'obscurité que nos antagonistes qui venaient de quitter les clartés mourantes de leurs bivouacs, mes hommes ne tiraient qu'à bout portant, puis une fois leur cartouche brûlée, se servaient de leurs carabines comme d'une massue. L'ennemi de son côté, poussait des hurlements de joie et de triomphe, en se doutant de notre petit nombre par nos rares coups de feu.

A chaque homme qui tombait, dix démons venaient prendre sa place, et il me serait impossible de bien rendre sur cette page sans vie tout le sang-froid et l'intrépidité que ces quelques hommes déployèrent pendant les quinze longues minutes que dura ce drame encore tout palpitant sous mes yeux.

Sept de mes hommes étaient déjà blessés, et voyant que la résistance était inutile, j'allais donner l'ordre de mettre bas les armes, lorsqu'en piquant des deux pour prendre le front de mon peloton, un coup de feu partit dans le fond du ravin et une balle traversant ma jambe droite transperça outre en outre l'abdomen de mon cheval. Fou de terreur et de douleur, mon pauvre animal m'emporta d'un bond au milieu d'un groupe ennemi, et là se reversant sur ma jambe meurtrie me livra à la merci de ces brigands.

Je tenais mon revolver à la main, et en me sentant enlacer par la tête et les épaules je tirai quatre balles au hasard. Un vigoureux coup de crosse appliqué sur mon képi me fit perdre connaissance, et lorsque je repris mes sens j'étais couché sur une botte de paille, au fond d'une infecte masure. Là, un aide-de-camp tout galonné, m'apprit que j'étais installé au quartier général de Son Excellence M. le général de division Negrete.

Il pouvait être alors sept heures et demie du matin ; je n'avais pas mangé depuis la veille, et affaibli par la perte de mon sang je demandai un morceau de pain et un peu d'eau fraîche pour panser ma blessure qui commençait à me tirailler et à me faire souffrir.

Mon interlocuteur me dit qu'il avait reçu ordre de ne me rien donner avant que j'eusse vu le général. Force me fut donc de passer trois longues heures à attendre le bon plaisir de mon vainqueur, et lors-

qu'enfin il se fut décidé à venir me voir et qu'il se fut aperçu que je n'étais nullement disposé à lui donner les informations requises sur nos opérations projetées, il me quitta brusquement en me donnant pour fiche de consolation la nouvelle que des négociations avaient été entamées pour m'échanger avec mes dix hommes contre le colonel Beceril et onze officiers juaristes, condamnés à mort pour brigandage par le conseil de guerre de notre colonne, et que si l'échange n'avait pas lieu le lendemain matin même, nous serions tous fusillés "*comme des chiens que nous étions*" (1)

En face de cette riante perspective je passai tristement la journée, grelottant de fièvre, et n'ayant pour toute nourriture qu'un plat de fèves et deux gâteaux de maïs.

Le lendemain, dès la pointe du jour, un caporal avec une escouade vint me chercher sur un brancard ; le sous-lieutenant Glacier était à un demi-kilomètre de là avec les prisonniers juaristes et l'échange devait avoir lieu.

En route nous prîmes mes dix compagnons de combat ; tous avaient été blessés plus ou moins grièvement, et le caporal Bourgogne était mourant, un coup de lance lui ayant traversé le poumon droit.

Chemin faisant, l'officier qui nous conduisait me raconta que notre capture leur avait coûté 13 morts

(1) Textuel.

et sept blessés. Cela prouvait que nous avions fait notre devoir, et qu'il n'y avait rien de notre faute si nous n'étions pas morts à notre poste.

Arrivés au lieu de l'échange, une difficulté imprévue s'éleva entre les deux plénipotentiaires.

Notre commandant avait exigé des officiers juaristes leur parole de ne pas porter les armes contre Maximilien pendant un an et un jour. Le chargé de pouvoir de Negrete nous demandait la même chose, et les négociations étaient sur le point de se rompre, lorsque le colonel prévenu fit transmettre aux prisonniers la permission d'accéder au désir du général ennemi.

Mes armes me furent alors rendues ; nous échangeâmes un coup de képi en signe d'adieu, et quelques heures après j'étais couché comfortablement dans un des lits de notre ambulance, après avoir été pansé par une sœur de charité.

Ce soir-là, le colonel vint demander de mes nouvelles et m'annoncer qu'aussitôt que je serais capable de supporter la route, il mettrait à ma disposition une escorte et un service de voitures Masson, pour ramener à Mexico les blessés et les quelques malades de la colonne. Je m'endormis aux sons joyeux de la retraite, prisant avec délice mon *changement de garnison*, et réfléchissant aux inconvénients que ma visite au camp juariste m'avaient occasionnés, ce caprice de la vie militaire m'ayant coûté une montre en or que je tenais de ma mère, mon porte-man-

teau de selle, 227 piastres qu'il renfermait, et mon pauvre “Coco” portant le tout et qui était mort bravement au champ d'honneur.

En apprenant par des espions les marches forcées que les généraux de Brincourt et Mejia faisaient pour envelopper son corps d'armée, Negrete se sentit pris d'une terreur subite : pendant la nuit qui suivit mon échange il délogea sans tambours ni trompettes, se repliant sur Monterey, enclouant les grosses pièces qu'il était forcé de laisser derrière lui et abandonnant la ville de Saltillo que le colonel fit occuper immédiatement.

Cette fuite précipitée laissait la route libre, et il fut résolu que notre convoi de malades partirait le 4 juin au matin, sous les ordres d'un officier d'artillerie le commandant Bonnet.

Les chemins étaient magnifiques, et neuf jours après notre départ de la Vacqueria nous arrivions à San Luis de Potosi, capitale du département de ce nom, jolie petite ville, très propre et qui fait un commerce considérable d'argent. En voilà un paysage qui ferait bondir ce pauvre Gérard de Nerval, lui qui détestait ces voyageurs spéciaux qui, en passant par un pays notaient sur leur carnet des curiosités de ce genre-ci :

— La ville est grande et bien bâtie ; les rues suffisamment aérées ; ses habitants sont actifs et industrieux ; le commerce des cuirs y fleurit particulièrement.

Que voulez-vous ? j'étais malade, blessé, et aujourd'hui quand je veux revenir sur San Luis de Potosi c'est la seule description que je retrouve au bout de ma plume.

Quelques jours avant d'y arriver, un de nos blessés était mort à Venado, bourg situé à quelque distance de San Luis. C'était un soldat du 5e hussard qui avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, à une légère escarmouche donnée le jour de ma capture, et les circonstances terribles qui entourèrent cette mort méritent une parenthèse.

Bien que le colonel eût décrété la peine capitale contre tout militaire de la colonne, surpris en flagrant délit de maraudage, l'église d'un des petits villages de la route—las Animas—avait été forcée et un ciboire d'argent enlevé.

Malgré les recherches les plus actives, le délinquant ne put être découvert, et ce sacrilége serait toujours resté un mystère sans le boulet de Negrete.

Au milieu des terreurs et des sueurs froides de l'agonie, le malheureux cavalier se roulait sur son étroite couche, brisant ses bandages et demandant à grands cris qu'on lui ôtât le ciboire sur lequel on le forçait de chevaucher depuis son départ de Satillo, en nous priant de vouloir bien aller le cacher à côté de celui qu'il avait enfoui sous une grande pierre, près de l'église profanée. C'était à faire dresser les

cheveux d'épouvante que de voir ce moribond se tordre sous le poids de son implacable vision ; et quelques heures seulement avant que le râle suprême l'eût empoigné, un sergent d'hopital lui enleva un gros clou avec la pointe duquel il essayait de se suicider.

Cette fin tragique nous rendit moroses jusqu'à San Luis ; et maintenant encore, lorsque je reporte mes souvenirs vers cet épisode de ma vie militaire, je ne saurais m'y arrêter longtemps sans revoir l'effroyable cauchemar défiler devant moi.

Que les esprits forts entassent système philosophique sur système philosophique, hypothèse sur hypothèse, jamais ils ne réussiront à prouver avec leurs lois du hasard que le crime n'est pas puni tôt ou tard.

Quelle différence entre mon hussard et le spahis du régiment de ce brave et charmant Paul de Molènes, qui, l'épaule fracassée par une balle, chevauchait le regard rempli de douceur et de calme. En racontant ce triste souvenir de sa vie de camp, cet écrivain trop tôt perdu pour les lettres, ajoutait :

— " Dieu nous permet quelquefois d'acheter avec un peu de sang les instants d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes. Depuis que la croix s'est levée sur le monde tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve

dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair."

Lors de mon retour de la campagne d'Oajaca, j'avais adressé au maréchal Bazaine une demande de congé temporaire fondée sur l'impossibilité dans laquelle me mettait la maladie de cœur contractée sous l'air raréfié des hauts plateaux, de bien remplir les pénibles exigences du service.

Une réponse favorable m'attendait à San Luis, et j'avais la permission de m'embarquer sur le transport de guerre français l'*Allier*, qui devait partir de la Vera-Cruz vers le commencement de juillet, à destination de Brest, et relâcher à New-York pour y faire du charbon.

Je n'avais donc pas une heure à perdre, si je voulais arriver à temps au port d'embarquement, et malgré les douleurs que me causait encore ma blessure à peine cicatrisée, le 14 juin je disais adieu aux officiers du convoi, pour prendre la diligence de San Luis à Mexico.

Quatre jours après, j'étais de nouveau dans la cité impériale, et m'occupais activement à faire mes préparatifs de départ.

Le hasard m'avait logé dans le couvent délabré de Santa Clara, à côté de l'atelier d'un artiste, M. Beaucé, installé dans l'ancienne chapelle. M. Beaucé s'occupait alors à créer de très-beaux ta-

bleaux qu'un pur connaisseur, un écrivain charmant, M. Charles de Barrés à su louanger, et ils le méritaient.

—" Quoique M. Beaucé, disait-il, se soit plus spécialemement consacré à reproduire sur toile les épisodes militaires les plus intéressants de l'expédition française au Mexique, il s'est bien gardé de dédaigner le côté pittoresque et social des scènes qu'il traversait. La vie errante des guerilleros y est à plusieurs reprises dépeinte à grands traits ; quelquefois à peine relevée à l'aquarelle, ou esquissée au passage : mais tout ce monde, hommes, chevaux et *soldaderas*, se meuvent, gravitent, vivent, s'agitent ou reposent dans une si grande variété d'attitudes et avec une telle vérité d'expression, que l'on sait tout d'abord ce qu'ils sont, où ils vont, quelle aventure ils méditent, et quelles ont été les vicissitudes de la journée. Ses petits tableaux de mœurs sont traités avec la même fidélité et d'un ton entraînant. Il y en a qui rappellent la verve de Callot, les coups de pouces de Goya et l'énergie de Salvator Rosa. Au milieu de ces souvenirs presque tous tumultueux ou sombres, on trouve çà et là des traits plaisants et gracieux. On notera dans les cartons cette idylle mélancolique et pourtant pleine de fraîcheur, d'une pauvre famille expulsée de ses foyers et en quête d'une demeure.

" Le style des grandes toiles de M. Beaucé est remarquable de clarté, de chaleur et d'action.

Ces rares qualités sont mises en complète évidence dans son *Assaut du pénitencier.* Ranger deux mille hommes en bataille, corps par corps, section par section, les représenter avec une telle netteté que le spectateur reconnaît sans effort tous les chefs de cette brillante journée, et avoir su cependant concentrer l'attention sur l'objectif de l'attaque de telle façon que les mille détails de la scène—tous minutieusement rendus—ne peuvent distraire l'esprit de la préoccupation qu'inspire le sujet, voilà un travail de maître. Ajouter à cela un incroyable entrain de tous ces soldats à la besogne, beaucoup d'air, un espace profond, de la poudre et le redoutable aspect de la forteresse criblée de coups de canon, et vous avouerez que c'est là une des belles pages du style militaire de l'école moderne.

" *La dernière heure du Camerone* rappelle et consacre l'épisode le plus héroïque de la campagne. Tout le monde sait cette histoire, et nous ne la répéterons pas ici. Quatre hommes de cette compagnie de la légion qui avait lutté toute la journée contre 2000 guérilleros, tenaient encore au Camerone, dans une grange délabrée. N'ayant plus de cartouches, ils résolurent de mourir en exécutant une dernière charge à la bayonnette. C'est cet effort suprême et ce dernier acte de dévouement que M. Beaucé a représenté dans un tableau saisissant, remarquable surtout par l'expression contrastée des assaillants et des assiégés."

Voilà une longue citation, mais j'aurais cru ces souvenirs du Mexique incomplets, si je n'avais mené mon lecteur à la suite de M. de Barrès dans l'atelier de M. Beaucé.

Puisque le nom de Charles de Barrès vient se poser sous ma plume, arrêtons-nous un instant et causons de ce fin gaulois, de ce bon garçon, tête mérovingienne, cœur large, aux idées libres et grandes, à la verve étourdissante.

Autant que je puis me le rappeler, Charles de Barrès était né à la Virginie. Venu au Mexique je ne sais trop comment, il y avait fondé le 1er septembre 1858 l'*Estafette des deux mondes*, journal qu'il a rédigé pendant de longues années avec un tact exquis et un courage à tout épreuve. N'est pas journaliste qui veut au Mexique ; et le moindre mot, l'allusion la plus inoffensive, peut quelquefois chatouiller désagréablement tel personnage devenu aujourd'hui juge de la cour suprême, gouverneur ou président de république, qui, hier était muletier, bedeau, aubergiste et presqu'à coup sûr bandit. Or, quand ces doux et suaves personnages se mettent en frais, ils se montrent d'une prodigalité folle. Geôles, cordes, échafauds, fusillades, rien ne leur coûte : on n'a qu'à tendre la main ou le cou.

M. de Barrès a su se tirer d'affaire, tout en disant la vérité à ces gens là ; et aujourd'hui la collection en-

tière de l'*Estafette*, que je suis heureux de posséder (1) reste ce qu'il y a de mieux et de plus impartial à consulter pour celui qui veut écrire l'histoire de l'intervention et de l'empire au Mexique. Dans ce journal, Charles de Barrès s'est amusé à éparpiller des causeries, des chroniques et des études ravissantes sur les mœurs, les coutumes, la vie du peuple mexicain.

Pendant mon absence, sur la proposition du colonel d'artillerie, le comte Le Carron de Fleury, et de MM. Fonseca et Duran—celui-ci plus tard ambassadeur de Maximilien à la cour de Windsor—j'avais été élu membre correspondant de la société mexicaine de Géographie et de Statistiques.

Deux ans plus tard, vieilli, fatigué et désillusionné, le comte Le Carron de Fleury venait, le 18 septembre 1867, mourir à l'hôtel saint Jean de New-York.

Ancien capitaine d'état-major dans l'armée française, M. de Fleury avait assisté à la prise d'Alger où, pour acte de bravoure extraordinaire il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur. Des raisons politiques l'engagèrent à devenir démissionnaire, et bientôt des revers de fortune le firent passer en Amérique. Il parcourut une grande partie des Etats-Unis ; alla au Mexique, et séjourna longtemps en Californie et en Sonora où il s'occupa de travaux géo-

---

(1) Exemplaire unique appartenant à S. M. l'empereur Maximilien, acheté à Leipsic, lors de la vente Andrade.

graphiques, et publia à ses frais des cartes aujourd'hui fort rares et très-estimées. Lors de l'arrivée du maréchal Forey au Mexique, il était parvenu au grade de colonel du génie dans l'armée mexicaine et d'ingénieur en chef de l'état de Sonora. M. de Fleury donna de nouveau sa démission, pour ne pas servir contre la France et se rallia à l'empire ; mais, compromis après la chute de Maximilien il allait rentrer dans sa patrie, lorsque le jour même où il devait s'embarquer, il mourait à quatre heures du matin entre les bras d'un ami qui avait tenu à l'accompagner.

Le colonel de Fleury possédait à merveille le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'arabe, deux dialectes indiens parlés au Mexique, et avait été attaché à l'état-major du maréchal Bazaine comme interprète en chef du corps expéditionnaire français.

Ce fut à l'une des réunions de la société mexicaine de Géographie et de Statistiques que je fis la connaissance du célèbre commodore Maury. Lorsqu'il me fut présenté, il était entouré de MM. Newton, Williamson et du capitaine Lane, tous officiers à bord du croiseur confédéré le *Stonewall Jackson*, livré par eux un mois auparavant aux autorités militaires de l'île de Cuba.

Le commodore était l'incarnation du vieux loup de mer. Petit de stature, carré d'épaules, légèrement boiteux par suite d'une chute de voiture, le premier venu l'aurait reconnu de suite pour un *jack tar*,

rien qu'à la manière dont il marchait dans la rue. Pour nous autres *terriens* cela aurait été rouler tout simplement ; mais les marins sont plus expressifs : et en l'apercevant ils auraient à peine retenu ce cri du cœur :

—Tiens ! un matelot qui bouline !

Pendant que j'écris ces lignes, le brave bâbordais vient aussi de descendre son dernier quart. M. Maury était un des hommes les plus savants et les plus modestes de son époque, et je ne saurais mieux faire que de rappeler ici les principaux traits de cette vie si bien remplie.

Né en Virginie, dans le comté de Spottsylvania, le 14 janvier 1806, Mathieu Fontaine Maury aurait été l'une des gloires de la France, sans la révocation de l'édit de Nantes. Sa famille, qui était huguenote, vint chercher un refuge aux Etats-Unis. En 1825, il servait comme aspirant de marine à bord du *Brandywine* qui, avait reçu la mission de ramener en France le général de Lafayette, et quelques mois après, il faisait le tour du globe sur le sloop de guerre le *Vincennes*, s'occupant dès lors à écrire son fameux *Traité sur la Navigation.*

Une accident vint interrompre cette brillante carrière et le forcer à demander sa retraite en 1839. Il fut mis à la tête du *Depot of Charts and Instruments*, et la manière dont il s'acquitta de cette charge lui valut l'appréciation suivante d'un de ses biographes :

“Travailleur infatigable et doué du génie de l'organisation, il révéla promptement à l'Amérique et au monde entier les immenses ressources qu'il était permis de tirer du poste jusque-là insignifiant qui lui avait été confié. Tout en jetant les bases du *Naval Observatory* et du *Hydrographic Office*, il publia cette magnifique série de cartes coloriées indiquant les vents et les courants océaniques, cartes qui, révêlant des lois physiques jusque-là inconnues, ont sauvé du naufrage des milliers de personnes, et économisé au commerce maritime une somme estimée au plus bas mot à cinq millions de dollars par an.

“C'est M. Maury qui fut l'instigateur de cette conférence internationale de Bruxelles en 1853, à laquelle on doit d'immenses progrès en météorologie. La création du *Signal Office* à Washington, qui rend aujourd'hui des services incontestés, est aussi un résultat des lois physiques qu'il a été le premier à déterminer. En 1856, il publia la *Géographie physique de la mer*, œuvre qui a été traduite dans presque toutes les langues.”

Lorsque la guerre du Sud éclata, M. Maury qui n'avait jamais caché ses sympathies, embrassa la cause de la confédération et fut nommé chef des défenses de la côte. Il se livra alors à des études spéciales sur les torpilles et perfectionna ce terrible engin de destruction. Mais, le cœur déjà ulcéré par la lutte fratricide que se faisait un même peuple, le commodore Maury devait sentir son âme se courber

sous un coup plus terrible encore. Un de ses fils fut tué : et triste, désespéré, le père quitta sa malheureuse patrie pour se réfugier au Mexique, où Maximilien le nomma commissaire de l'émigration, poste qu il occupa jusqu'à la chute de l'empire.

Lorsque tout fut fini de ce côté, M. Maury s'en vint mourir en Virginie, léguant à sa patrie le souvenir de son dévouement, de son honnêteté et de ses vertus civiques ; au monde entier sa double gloire de savant et de philanthrope.

A l'époque où je fis sa connaissance, M. Maury était depuis assez longtemps éloigné de son pays.

En apprenant mon prochain voyage aux Etats-Unis, il me demanda si je voudrais me charger de quelques missives pour sa famille restée sans nouvelles depuis son départ d'Angleterre.

J'y consentis avec plaisir ; et le lendemain il me remettait sa correspondance, ainsi que celle de ses officiers, à un dîner que M. Chaudoin, consul belge, donnait pour chômer la fête nationale de son pays, fête qui fait battre bien des cœurs au Canada — la saint Jean-Baptiste.

A cette réunion de famille, je serrai une dernière fois la main à bien des amis, à bien des camarades que je ne devais plus revoir — beaucoup sont morts depuis—et le 26 juin, à trois heures du matin, une voiture spéciale mise à notre disposition par le service des messageries mexicaines m'emportait du côté de

la terre chaude, en compagnie des capitaines Boyé, Gauthier et de Beauquesne, du lieutenant Braün, et du sous-lieutenant Bonningue.

S'il est un genre de volupté qui n'a pas été analysé et bien défini par les penseurs, c'est certainement cette sensation intime qu'éprouve toute personne séparée depuis longtemps des lieux et des cœurs chers à son souvenir, et qui tout-à-coup voit se dresser devant elle la certitude de la revoir.

Fatigues, ravages physiques et moraux, contrariétés, tout cela disparaît pour ne laisser place qu'à un contentement indéfinissable, dont les symptômes sont à peu près ceux de la mélancolie.

L'âme se replie sur elle-même et devient peu expansive. On savoure avec énergie cette idée du retour au pays : la maison paternelle avec ses bois, ses allées sablées, ses fleurs et ses habitants repasse devant vos yeux : le tableau de la vie de famille se déroule sur vos genoux, et les voix de votre mère, de vos sœurs, de votre fiancée, vous jettent des paroles d'amour et d'affection.

Certainement si ce jour là, un étranger s'était mis en tête de venir chercher chez nous la gaîté et l'insouciance qu'on se plait à donner aux militaires, il n'aurait trouvé au fond de notre diligence que des figures se livrant silencieusement à ce sentiment ineffable de volupté. Pour nous, les mules étaient trop lentes, les relais trop longs et la végétation tro-

picale tristement fade et monotone devant ce rêve ravissant de la patrie que chaque tour de roue entraînait vers la réalité.

A Cordova, nous rencontrâmes le convoi de troupes que l'*Allier* devait rapatrier ; cela ne nous empêcha pas de prendre le devant, et nous passâmes la journée du 30 juin à Paso del Macho, à l'endroit où plus tard eut lieu l'horrible massacre d'un peloton de neuf soldats désarmés par une centaine de guerilleros.

C'était la saison du vomito dans la terre chaude, et comme nos hommes étaient pour la plupart des convalescents qu'on envoyait en France humer l'air natal, un ordre exprès nous enjoignait de ne quitter ce point que pour traverser à toute vapeur les vingt lieues de chemin de fer qui nous séparaient encore de la Vera-Cruz, et de nous embarquer immédiatement.

Cette dernière soirée passée sous la véranda du capitaine Berge, de l'infanterie de marine, me donna occasion d'admirer la fidèle description que Humbolt fait d'une nuit passée dans la terre chaude.

« —A cette heure, les grands animaux se cachent dans les profondeurs de la forêt, les oiseaux sous le feuillage des arbres ou dans les crevasses des rochers ; mais si durant ce calme apparent de la nature, on prête l'oreille à des sons presque imperceptibles, on saisit à la surface du sol et dans les couches infé-

rieures de l'air un bruissement confus produit par le murmure et le bourdonnement des insectes. Tout annonce un monde de forces organiques en mouvement. Dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre que fouillent les hyménoptères, la vie s'agite et se fait entendre : c'est comme une de ces mille voix que la nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme."

Le 1er juillet, à trois heures de l'après-midi, le transbordement de nos troupes était terminé sur l'*Allier ;* les officiers consignés à bord, et le commandant Cuisinier de l'Isle n'attendait plus qu'une dépêche télégraphique pour lever l'ancre et voguer.

La trompette du dîner venait de sonner et nous étions attablés dans notre carré, lorsque tout-à-coup l'ancre se mit à crier sous les efforts du cabestan. Les toiles se déferlèrent, et le vaisseau se penchant légerement sur une vague, salua une dernière fois cette terre mexicaine où tous nous avions souffert, où dormaient beaucoup de nos souvenirs, plus d'une de nos affections, et commençant lentement le voyage du retour nous emporta vers la haute mer.

Un hosannah solennel retentit alors de la corne d'artimon au mât de misaine ; nos soldats venaient d'entonner en chœur ce chant dont le thème est si beau et si mélancolique :

Vers les rives de France !

Des profondeurs de l'hélice aux vergues de la grande hune le refrain touchant se faisait entendre, et dans le carré plus d'une larme silencieuse se cacha derrière le cliquetis des verres qui s'entrechoquaient.

Un seul mot magique avait ramené l'enthousiasme et le bonheur sur toutes ces figures hâlées par l'âpre vent des Cordilières, bistrées par les fièvres et les fatigues du métier : c'était celui de la patrie, mot sacré que Dieu a donné à l'homme comme une première bénédiction, comme une dernière croyance, lorsque toutes les autres se sont étiolées et sont venues mourir au contact glacial de l'égoïsme et de la méchanceté.

Le transport sur lequel nous étions ramenait trente-neuf officiers et 1150 hommes de troupes.

Malgré cet encombrement le plus grand ordre régnait à bord, et le silence n'était guère troublé que par l'énorme quantité de perroquets, de perruches, d'écureuils noirs, de gazelles et de mille autres bêtes indigènes, que chaque militaire emportait en souvenir qui à une vieille tante, qui à une sœur, qui à une mère.

Le pont ressemblait à une arche de Noé où chacun avait un favori, un préféré.

Les uns se querellaient à propos de leurs aras, de leurs cacatoès ; les autres sur le compte d'un tamanoir ou d'un de ces microscopiques caniches du Chihuahua ; mais presque tous tombaient d'accord pour

admirer la gracieuse souplesse, la robe isabelle et les jarrets d'acier de ma gazelle " Presta, " cadeau que m'avait donné le capitaine de frégate, de l'Isle.

Pauvre Presta ! comme bien d'autres amitiés que j'ai semées derrière moi, je fus obligé de la léguer au Parc Central de New-York, faute de moyens de transport, la compagnie du Central Vermont ne voulant pas s'en charger.

Ce fut là une triste séparation.

Presta était l'amie intime de Michko, grand fourmillier fauve, propriétaire d'un nez taillé sur le modèle du cochon de saint Antoine ; de plus il était voleur et rusé comme ce diable, qui hantait jadis les sables brûlants de la Thébaïde.

Michko nous était tombé dessus d'une façon assez singulière.

Au beau milieu de la terre chaude, notre diligence avait été arrêtée par un baron hongrois, M. de Stillwasser qui, le lorgnon à l'œil, la canne à la main, flânait de la manière la plus imperturbable, faisant des études géologiques au milieu des Andes, de la solitude et des voleurs.

La nuit était lourde, la route longue, et notre diligence courait si rapide que le baron nous demanda la permission de prendre place à côté de nous, ce que Braün, le trucheman de la bande, lui accorda gracieusement.

Mais à peine notre nouvel hôte était-il installé qu'un formidable juron retentit.

C'était le grand et paisible Bonningue, véritable nature de cuirassier caché sous l'élégant spencer du chasseur d'Afrique, qui était sorti de sa tranquillité ordinaire pour nous crier :

—Trente-trois millions de tierces, de pointes et de quartes au milieu de toutes les sabretaches du monde ! je veux être coupé en deux s'il n'y a pas du neuf ici !

Une bête noire et grossie par l'obscurité venait de passer devant nous et s'installait tranquillement sur les jambes du sous-lieutenant Colpaërt, en poussant un grognement de satisfaction.

C'était Michko, l'inséparable ami du baron qui ce soir-là, nous fit part de toutes les charmantes qualités de sa bête, pendant que de plus en plus à l'aise, le fourmillier passait son museau froid sur mes mains et poussait Colpaërt du dos, pour s'arrondir et se pelotonner plus paresseusement.

Une heure après notre arrivée à Passo del Macho, Michko avait déjà avalé une demi douzaine d'œufs, étranglé cinq poules, mordu un zouave, deux turcos et un égyptien. Bref, abandonné sur le champ de ses méfaits par le baron qui, de guerre lasse, le reconfiait au désert, un soldat de la légion étrangère l'avait recueilli et hissé sur son sac, en lui faisant comprendre que la baguette de son fusil aurait raison de son caractère gamin. Et voilà comme un beau

matin j'avais retrouvé maître Michko gravement assis, le dos appuyé au pied du grand mât de l'*Allier*, et clignottant finement des yeux pendant qu'entre ses pattes de devant il tenait à la façon des écureuils, un œuf blanc et frais qu'il dégustait avec autant de plaisir que s'il eût déterré jadis, dans un de ses voyages de la terre chaude, au milieu des ruines d'une fourmillière détruite par lui, un exemplaire perdu de la physiologie du goût de Brillat-Savarin.

La vie que nous menions sur l'*Allier* avait son côté agréable. Nos cabines étaient bien ventillées, les officiers du bord polis et complaisants, et nos camarades de traversée d'une joie et d'un entrain ravissants; car ils allaient tous revoir cette France, que nous canadiens nous nous contentons de rêver.

Notre service se bornait à peu de chose.

La lecture et les flâneries se partageaient notre temps, et quand la brise du soir nous avait apporté un peu de fraîcheur, un chœur composé de soldats de la légion étrangère et de quelques zouaves, se réunissait sur le gaillard d'arrière et chantait jusqu'à dix heures.

Alors tout rentrait dans le silence.

Des groupes de causeurs se formaient au pied du mât d'artimon, et si la soirée était belle, la nuit se passait presque blanche. Chacun venait apporter là ses aventures, ses souvenirs ou ses bons mots.

Pendant ce temps les heures filaient, le navire aussi, et la patrie se dessinait sur l'horizon.

Le ciel semblait jouir de notre bonheur. Chaque jour un vent favorable soufflait par tribord, et nous n'eûmes en fait d'émotion que deux incidents dignes à peine d'être mentionnés. Nous rencontrâmes un lougre à mine suspecte que nous soupçonnâmes être un corsaire juariste, et le 13 juillet au soir nous crûmes apercevoir des brisants à bâbord.

En quittant la Vera-Cruz, toutes les précautions sanitaires recommandées par la prudence pour empêcher l'apparition du vomito chez nos passagers, avaient été prises. Malgré tous les soins énergiques et la propreté déployée dans nos faux-ponts, l'affreuse fièvre jaune fit six victimes, parmi lesquelles se trouvait une pauvre femme accouchée de deux enfants. C'était quelque chose de poignant à contempler que ces enterrements clandestins faits au milieu de la nuit, de crainte de démoraliser les troupiers. Les cadavres étaient enveloppés dans une grosse toile, lestés d'un boulet de douze attaché aux pieds, et confiés à la discrétion de l'Océan.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant vos marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

Pourtant le terrible fléau arrêta là ses ravages, et

le 15 juillet, à dix heures du matin, nous ancrions sains et saufs dans la rade de New-York, à quelques encablures de la corvette le *Phlégéton*, sur le pont de laquelle je distinguais la figure joviale de l'officier de quart, le lieutenant Pouvreau qui prenait les ordres de son supérieur le capitaine Maudet.

Une demi heure après, tous les officiers du bord, à part l'état-major, recevaient permission de descendre à terre.

Mes malles furent portées au fond d'une des baleinières, et quand un par un les passagers eurent disparu par l'ouverture de l'escalier d'honneur, le cœur gros, je serrai la loyale main de notre digne commandant, et à mon tour je m'engageai dans l'étroite échelle, me retournant une fois encore pour saluer les officiers du transport qui agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. Je ne pouvais me séparer sans émotion de ce drapeau tricolore que mes quatre campagnes m'avaient appris à aimer, à défendre et à regarder comme un lambeau de mon pays. Chaque coup de rame qui m'en éloignait me frappait le cœur, et bien qu'en voyage on s'habitue à la longue à ces adieux continuels qu'il faut toujours avoir sur le bout des lèvres, je ne sais quoi de mystérieux me disait que, si je devais le revoir, je ne davais plus le servir, ni me bercer de la noble ambition de pouvoir un jour mourir pour lui.

Pendant les cinq jours qui suivirent, je passai mon temps à jouer le rôle peu paresseux de cicerone,

et je pilotai mes camarades à travers New-York, où la prodigieuse activité des américains nous émerveillait à tout moment.

Malheureusement ces études, comme bien d'autres bonnes choses ici-bas, eurent un terme. Le 20 juillet, l'ordre de retourner à bord était émané, et debout sur la jetée de Castle Garden, j'embrassais mes braves amis, mes compagnons de plus d'un jour d'épreuve.

Longtemps je restai triste à regarder l'*Allier* qui disparaissait petit à petit sous l'horizon. Avec ses blanches voiles s'enfuyait plus d'un rêve de gloire et d'ambition. Ses batteries entraînaient avec elles quelques fragments d'amitié, ces parcelles du cœur que nous jetons au vent tant qu'il en reste, et quand je sortis de ma profonde rêverie, cette question que Lamartine se posait un jour en face d'un désespoir muet me passa par la tête :

Eternité, néant, passé, sombres abîmes
Que faites-vous des jours que vous engloutissez
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

La réponse ne se fit pas longuement attendre.

Dieu me réservait une de ces sublimes extases, le 28 juillet 1865, au sein de ma famille. Ma mère me pressait sur son cœur, mon père me bénissait, et deux amis d'enfance pleuraient de joie en me revoyant.

J'arrivais au pays dans un jour de crise et

d'épreuve. Une génération entière, génération forte et pleine de sève venait de s'incliner vers la tombe au moment où nous avions le plus besoin de ses conseils et de son expérience. Le baronet Sir Louis LaFontaine, le colonel Sir Etienne Taché, le juge Morin, le sénateur Lemieux, le comte Saveuse de Beaujeu, le président de l'assemblée législative M. Turcotte, le vénérable archiprêtre Faucher de Saint-Maurice, nos historiens Ferland et Garneau défilaient lentement les uns après les autres devant la patrie désolée, pour venir chercher le repos de leurs fatigues et de leurs services, sous cette terre,

> Où le père a son père, où la mère a sa mère,
> Où tout ce qui véout dort d'un sommeil profond:
> Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
> Où sous son père encore on retrouve des pères,
> Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

En face de ces pierres sépulcrales — tombes de mes frères d'armes, de mes camarades tués là-bas; tombes de ceux que ma jeunesse s'était habituée à aimer et à vénérer, creusées ici — j'ai appris un axiôme qui renferme bien des leçons d'expérience.

Je me suis aperçu que le bonheur sur terre gîsait au sein de la famille.

Tous les jours, je savoure cette découverte faite sur les cheveux grisonnants de ma mère, assurée par le cœur affectueux de la femme aimée et entrevue dans la main franche et loyale de quelques amis dévoués.

Un peu pour m'amuser, beaucoup pour les distraire, j'ai réuni sous un même toit ces souvenirs épars de ma vie de voyages, de garnisons, de combats et de bivouacs. Aujourd'hui je les livre, non sans quelque crainte à la curiosité du bienveillant lecteur, lui rappelant que c'était pour les âmes indulgentes qu'un poète écrivait rapidement ces beaux vers :

Vous qui m'adresserez une parole amie,
Qui l'écrirez peut-être et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.
J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie ;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

FIN.



s dis-
venirs
com-
, non
illant
ndul-
peaux